


VELUT ÆVO
ARBOR

HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS LA FONDATION DE ROME,

JUSQU'A LA FIN DE L'EMPIRE D'OCCIDENT;

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et corrigée.

QUÉBEC:
IMPRIMÉ PAR THOMAS CARY & CIE.
Au Chien d'Or, Rue Buade.

1832.

Avertissement des Editeurs.

Cet abrégé de l'Histoire Romaine a été rédigé sur le même plan et par le même auteur que *l'Histoire Sainte* et *l'Histoire Ancienne*, dont nous avons déja eu l'honneur de présenter une nouvelle édition à la jeunesse du pays, particulièrement à celle de nos maisons d'éducation classique.

Québec, 7e. Novembre, 1832.

AVIS DE L'AUTEUR.

De tous les peuples de l'antiquité profane, il n'y en a point dont l'histoire inspire un intérêt aussi général et aussi varié que celle du peuple romain ; il n'y en a point dont les annales forment une chaîne aussi longue et aussi serrée d'actions éclatantes, mémorables, extraordinaires ; système de politique et de conquêtes, suivi, durant plusieurs siècles, avec une adresse et une persévérance qui n'avaient point eu de modèles, et qui n'ont point encore trouvé d'imitateurs ; réunion non moins singulière de toutes les qualités morales, civiles, politiques, militaires, qui pouvaient assurer le succès d'une telle entreprise ; prudence dans le conseil, activité dans l'exécution, constance dans les obstacles, intrépidité dans les périls, fermeté dans les revers, clémence envers les peuples vaincus, dévouement pour la patrie, gravité dans les mœurs, mépris des richesses, tempérance, frugalité, probité sévère, du moins dans les premiers temps, en un mot, héroïsme de toutes les vertus dont les païens étaient capables.

Leurs vices mêmes ont quelque chose d'imposant, je dirais presque de séduisant, parce que la plupart ne sont que des vertus outrées. Ainsi, chez eux, l'amour de la patrie va jusqu'à un fanatisme qui se

fait honneur de fouler anx pieds les sentimens les plus doux et les droits les plus sacrés de la nature : chez eux, l'amour de la liberté se change en une fierté ombrageuse, en une défiance jalouse, qui agite sans cesse, et qui arme quelquefois, les uns contre les autres, les différens ordres de l'état : chez eux, l'amour de la gloire devient une ambition inquiète et insatiable, qui leur fait entreprendre d'enlever aux autres peuples et à l'univers entier, cette liberté dont ils sont jaloux pour eux-mêmes. Vices réels, mais brillans, parce qu'ils sont la source de la plupart de ces actions que les hommes appellent *grandes* et *héroïques* : vertus non moins brillantes, quoique purement humaines, quoique défectueuses et dans leur principe et dans leur fin ; mais cependant vertus réelles, et par conséquent dignes de quelque récompense.

Pour prix de ces vertus, le juste et suprême estimateur de toutes choses livre aux Romains l'empire de la terre ; récompense, dit saint Augustin, digne de l'orgueil de ceux qui l'avaient ambitionnée. En effet, à peine l'ont-ils obtenue, cette récompense, qu'elle leur échappe ; à peine ont ils achevé la conquête de l'univers, qu'eux mêmes, et avec eux l'univers, tombent aux pieds d'un de leurs concitoyens, et devien-

nent la proie d'Auguste. Et pour qu'il ne manque rien à la leçon que Dieu veut donner au monde sur le vide des vertus humaines, et sur le néant des grandeurs qui en sont la récompense, le sceptre de l'univers, après la mort d'Auguste, est successivement abandonné au sombre Tibère, au frénétique Caligula, à l'imbécille Claude, au féroce Néron.

Ce n'est qu'à Bossuet (1) qu'il appartient d'interpréter dignement ces grandes leçons, d'entrer dans la profondeur des conseils de Dieu, et de développer les desseins de sa providence dans la succession des empires de la terre. Pour nous, il nous suffit de les avoir indiqués ailleurs (2), d'après Bossuet lui-même. Un plus long détail ne pouvait entrer dans notre plan. Puisque c'est pour des enfans que nous écrivons, notre devoir est de leur présenter, non pas de longs discours, mais des faits dignes de fixer leur attention ; et de les resserrer, ces faits, dans un cadre étroit, tel que le demande la nature de nos abrégés historiques.

Le choix, entre tant d'événemens qui remplissent l'Histoire romaine, n'a pas été difficile : les plus frappans et les plus

(1) Discours sur l'Histoire universelle.
(2) Conclusion de l'Histoire ancienne.

instructifs sont venus s'offrir d'eux mêmes. La rédaction ne nous a pas donné plus d'embarras : Rollin, dans son Histoire romaine ; Crévier, dans celle des Empereurs ; Le Beau, dans celle du Bas-Empire, étaient des guides assez sûrs pour nous ôter toute crainte de nous égarer, ou de déplaire en les suivant.

Nous ne nous épuiserons pas en éloges sur ces estimables auteurs à qui nous avouons sincèrement avoir emprunté tout ce qu'on pourra trouver de bon dans cet ouvrage : chacun d'eux a son mérite reconnu, auquel nos louanges ne pourraient rien ajouter.

HISTOIRE

ROMAINE.

ORIGINE DES ROMAINS.

1. L'ORIGINE des Romains, comme celle de la plupart des autres peuples, se perd dans les ténèbres de l'antiquité. Leurs historiens assurent qu'Enée, après la ruine de Troie sa patrie, vint en Italie fonder un royaume, dont la capitale fut Albe-la-Longue (1200 avant J. C.); et c'est de ce prince qu'ils font descendre Romulus, fondateur de Rome. Procas, l'un des successeurs d'Enée, eut deux fils, Amulius et Numitor; en mourant, il laissa la couronne à celui-ci, qui étoit l'aîné (800). * Amulius détrôna Numitor; et, pour lui ôter toute espérance de postérité, il força Rhéa Sylvia sa fille, de se faire vestale. Mais la princesse épousa secrètement un officier des troupes du roi, et de ce mariage naquirent deux enfans jumeaux, Romulus et Rémus. L'usurpateur irrité fit mettre la mère en prison, et exposer les enfans sur le Tibre. Un berger des environs leur sauva la vie, et

* Prédication de Jonas à Ninive.

quand ils furent deveuus grands, il les instruisit du secret de leur naissance. Romulus et Rémus attaquèrent Amulius, et l'ayant tué, ils remirent Numitor sur le trône d'Albe (754).

2. Après ce premier exploit, les deux frères résolurent de bâtir une ville dans l'endroit où ils avaient été exposé : avant qu'elle fût achevée, l'ambition les brouilla, et la querelle finit par la mort de Rémus, que Romulus tua de sa propre main. Débarrassé d'un rival, mais chargé d'un fratricide, le nouveau prince donna à sa ville le nom de *Rome*. Pour lui procurer des habitans, il s'avisa d'en faire un asile ouvert à toutes sortes de personnes; et bientôt on y vit accourir des gens chargés de dettes, des esclaves fugitifs, des voleurs, des malfaiteurs de toute espèce. Ainsi cet empire, qui devait un jour conquérir l'univers, et compter dans son sein tant de fameux capitaines, tant de sages, tant de savans, fut l'ouvrage d'une horde de brigands et d'aventuriers (753).

ROYAUME DE ROME.

Romulus (*avant J. C.* 753).

3. Romulus, voulant mettre de l'ordre dans cet état naissant, divisa son peuple en

trois *tribus*. Il partagea le territoire de Rome en trois portions : l'une fut consacrée au soutien de la religion et de ses ministres ; la seconde, aux besoins de l'état ; la troisième fut distribuée aux citoyens, et chacun eut environ deux arpens de terre à cultiver. Romulus choisit ensuite cent personnages des plus distingués, capables de l'aider de leurs conseils, et de partager avec lui les soins du gouvernement : cette compagnie, qui devint si célèbre par le courage, la prudence, et les lumières de ses membres, fut appelée *sénat*. Les descendans des premiers sénateurs formèrent, sous le nom de Patriciens, le corps de la noblesse romaine ; les autres citoyens eurent le nom de Plébéiens. Ainsi l'état se trouva partagé en deux ordres : le sénat qui remplissait toutes les charges civiles et militaires : et le peuple qui avait droit de créer les magistrats, de faire des lois, de décider de la guerre ou de la paix, mais dont les résolutions n'avaient point de force, qu'elles n'eussent été confirmées par le sénat. Enfin, pour prévenir les divisions entre les deux ordres, le roi permit à chaque plébéien de se choisir un patron parmi les patriciens. Des devoirs réciproques unirent les cliens avec leurs patrons : ceux-ci protégeaient les autres ; les défendaient contre l'injustice, soulageaient

leur misère ; et ils en recevaient, en échange, des témoignages particuliers d'honneur, de respect, et de reconnaissance.

4. Par ces sages réglemens, Rome s'était fort accrue, et déjà elle pouvait le disputer en puissance aux autres villes du voisinage. Mais la plupart de ses habitans n'avaient point de femmes. Romulus envoya des ambassadeurs chez les Sabins, demander qu'il fût permis à ses sujets de s'unir avec eux par des alliances réciproques. Cette proposition fut fort mal accueillie : on ajouta même l'insulte au refus, en demandant pourquoi le roi de Rome n'avait pas ouvert aussi un asile aux femmes ; que c'était là le moyen de faire des mariages bien assortis, où, de part et d'autre, on n'aurait rien à se reprocher. Cet outrage piqua Romulus ; mais il dissimula son ressentiment, et cacha la vengeance sous les préparatifs d'une fête, à laquelle furent invitées les nations voisines. On s'y rendit de toutes parts ; les Sabins entr'autres y accoururent avec leurs femmes et leurs enfans. Romulus pour éloigner tout soupçon, les reçut avec les témoignages de l'amitié la plus sincère. Mais au moment où les jeux commençaient, et fixaient les regards de la multitude il fit donner le signal : à l'instant les Romains se répandirent de tous côtés, et enlevèrent tou-

tes les filles des étrangers, dont ils firent leurs épouses.

5. Outrés de dépit, les Sabins prirent les armes ; leur irruption fut subite ; et dans la première surprise, ils s'emparèrent de la citadelle, qui était bâtie à l'endroit même où fut ensuite élevé le Capitole. Romulus marcha contr'eux ; il eut d'abord du désavantage ; et déjà les Sabins s'écriaient : *Les voilà donc vaincus, ces perfides hôtes, ces lâches ennemis ! Ils sentent maintenant quelle différence il y a entre enlever des filles timides, et combattre contre des hommes de cœur !* Ces reproches sanglans changent le courage des Romains en fureur ; ils se rallient, fondent sur l'ennemi et le font plier à son tour. Alors les femmes sabines, dont l'enlèvement avait causé cette guerre, les cheveux épars, les vêtemens déchirés, se jettent en poussant des cris lamentables, au milieu des deux armées acharnées l'une contre l'autre, et supplient d'un côté leurs pères, de l'autre leurs maris, de mettre fin à un combat si funeste pour elles. Ce touchant spectacle désarma les plus furieux ; il fut suivi d'une paix qui réunit les Romains et les Sabins en un seul peuple, auquel on donna Rome pour capitale.

6. Romulus entreprit encore d'autres guerres, qu'il termina avec autant de gloire

que de bonheur. Mais les succès lui inspirèrent peu à peu un esprit de domination qui causa sa perte. Les sénateurs aigris contre lui, le massacrèrent en plein sénat; puis, pour cacher leur crime et consoler le peuple, ils firent de Romulus un Dieu, qui fut honoré sous le nom de Quirinus.

NUMA POMPILIUS (*avant J. C.* 715).

7. Le fondateur de Rome avait régné 40 ans. Numa Pompilius, son successeur, fut porté presque malgré lui sur le trône. Pendant un long règne, il s'appliqua uniquement à adoucir l'esprit de son peuple, à établir des lois sages, à faire fleurir la religion, les mœurs, et l'agriculture. Il forma, autour de Rome, des bourgades, où les cultivateurs s'attachaient à des occupations utiles : il nomma des surveillans pour récompenser l'industrie et punir la paresse. Les travaux champêtres devinrent chers aux Romains ; et les premiers hommes de l'état ne rougirent point de conduire la charrue. C'est ainsi que Rome ne fut pas moins redevable de son agrandissement au pacifique Numa qu'au belliqueux Romulus.

Tullus Hostilius (*avant J. C.* 672).

8. Après la mort de Numa, on éleva sur le trône Tullus Hostilius. Ce prince, d'une humeur plus martiale encore que n'avait été Romulus, trouva bientôt l'occasion de satisfaire son goût pour les armes, par une rupture que l'ambition et la jalousie firent éclater entre lui et le roi des Albains. Les armées étaient en présence et allaient en venir à une bataille rangée, lorsque les deux chefs convinrent de remettre la décision de la querelle entre les mains de trois combattans de chaque côté, avec cette clause, que celui des deux peuples dont les citoyens seraient victorieux, commanderait à l'autre.

9. Les combattans, du côté des Romains, furent trois frères, nommé Horaces, et du côté des Albains; trois frères aussi, nommés Curiaces. Il s'avancent entre les deux armées, et au signal donné, ils commencent un combat qui va décider du sort d'Albe et de Rome. Dès le premier choc, deux des Horaces tombent morts ; les trois Curiaces sont blessés, mais ils environnent le dernier des Horaces. A cette vue, les Albains jettent un cri de joie ; et les Romains consternés perdent toute espérance. Horace, trop faible contre trois, mais plus fort que chacun d'eux, parce

qu'il était sans blessure, use de stratagème pour diviser ses ennemis, et feint de prendre la fuite, persuadé qu'ils le suivront plus ou moins vite, selon qu'il leur reste plus ou moins de force. Déjà il était assez loin de l'endroit où l'on avait combattu, lorsque tournant la tête il voit les trois Curiaces à une assez grande distance les uns des autres, et l'un deux tout proche de lui. Il revient sur celui-ci de toute sa force et tandis que l'armée d'Albe crie à ses frères de le secourir, déjà Horace, vainqueur de ce premier ennemi, court à à une autre victoire qui ne lui coûte pas plus que la première. Il ne restait plus, de chaque côté, qu'un seul combattant : mais si le nombre était égal, les forces et l'espérance ne l'étaient pas. Le Romain était sans blessure, et une double victoire ajoutait à son courage naturel : l'Albain, au contraire, affaibli par une blessure profonde, épuisé par la course, se trainait à peine. Aussi ne fut-ce point un combat. Horace égorge son ennemi, et chargé de ses dépouilles, il reprend le chemin de la ville, à la tête de l'armée romaine.

10. Sa sœur, qui avait été promise en mariage à l'un des Curiaces, vint à sa rencontre. Ayant reconnu sur les épaules de son frère, une cotte d'armes qu'elle avait travaillée de ses propres mains, et dont elle

avait fait présent à son futur époux, elle déchire ses vêtemens, s'arrache les cheveux, et charge d'imprécations le meurtrier des Curiaces. Furieux de ces reproches, et bouillant de colère, le jeune vainqueur se retourne, et lui passe son épée au travers du corps, en s'écriant : *Ainsi périsse toute Romaine qui pleurera un ennemi de Rome !* L'action parut atroce à tout le monde. Horace fut condamné à mort : il se soumit à la sentence ; et déjà le bourreau levait sa hache, lorsqu'Horace le père en appela au peuple : *Quoi ! Romains*, s'écria-t-il, *souffrirez-vous qu'on immole aujourd'hui le sauveur de Rome ? Va, licteur, lie ces mains victorieuses qui viennent de nous assurer un empire. Mais où le frapperas-tu ! Sera-ce dans l'enceinte de cette ville, à la vue de ces dépouilles remportées par sa valeur ? Sera-ce hors des murs, entre les tombeaux des Curiaces. Car où pourra-t-on le mener, ce jeune héros, qu'il ne trouve, dans les monumens de sa gloire, une sauvegarde contre l'infamie du supplice ?* Le peuple ne put tenir ni contre les larmes du père, ni contre la constance du fils ; il le renvoya donc absous, plus par admiration pour son courage, que par conviction de la justice de sa cause. (669).

11. Les Albains demeurèrent soumis aux vainqueurs, jusqu'à ce qu'ayant tenté

de secouer le joug, ils eussent attiré de nouveau sur eux les armes romaines. Hostilius fit raser Albe, en transporta tous les habitans à Rome, et accrut ainsi du double les forces de cette dernière ville. C'est par de telles réunions et d'autres moyens semblables, que Rome, du temps même de ses rois, s'acheminait insensiblement vers cette puissance et cette grandeur où elle est enfin parvenue.

Ancus Marcius (*avant J. C.* 640).

12. A Hostilius, succéda Ancus Marcius, petit-fils de Numa ; aussi brave que religieux, il sut au dehors réprimer les incursions des peuples voisins, et au dedans faire respecter les lois et les mœurs. Ce fut ce prince qui bâtit, près de l'embouchure du Tibre, la ville et le port d'Ostie, et qui donna ainsi naissance au commerce maritime des Romains. Une mort prématurée l'enleva au milieu des projets qu'il formait pour le bonheur de son peuple.

Tarquin-l'Ancien (*avant J. C.* 616).

13. Ancus Marcius avait donné pour tuteur à ses enfans Tarquin, l'un des citoyens les plus recommandables par les

services qu'il avait rendus à l'état. Tarquin profita du crédit que lui donnait son titre pour supplanter ses pupilles et monter sur le trône : du reste, il ne le céda, ni dans la paix, ni dans la guerre, à aucun des rois ses prédécesseurs. Après avoir vaincu les Etrusques et les autres peuples que la jalousie avait armés contre lui, il entreprit des travaux bien dignes d'occuper les loisirs d'un prince : il creusa des aqueducs pour conduire à Rome les eaux dont elle avait besoin, et des égouts pour en faire écouler les immondices dans le Tibre ; ouvrages d'une utilité singulière, l'une pour les commodités de la vie, l'autre pour la propreté de la ville, et tous deux d'une magnificence proportionnée à la grandeur romaine.

14. Cependant les deux fils d'Ancus, qui ne souffraient qu'avec impatience de se voir privés de la couronne qu'avait portée leur père, résolurent de l'arracher à Tarquin. Pour l'exécution de leur projet, ils choisissent deux paysans hardis et déterminés, et les instruisent du rôle qu'ils auront à jouer. Ceux-ci feignant de se quereller à la porte du palais, excitent un grand tumulte et demandent à être jugés par le roi : introduits dans son appartement, ils commencent par crier et parler tous deux ensemble, en s'interrompant

sans cesse et en se coupant l'un à l'autre la parole. On eut bien de la peine à les obliger de s'expliquer alternativement. L'un d'eux enfin se mit à exposer le fait de la manière dont ils étaient convenus. Pendant que le roi, attentif à son discours, avait les yeux attachés sur lui, l'autre lui déchargea un coup de sa coignée sur la tête, laissa le fer dans la plaie, et tous deux prirent la fuite.

Servius Tullius (*avant J. C.* 578).

15. Au bruit de cet assassinat, le peuple consterné accourt de toutes parts au palais : la reine, épouse de Tarquin, en fait fermer les portes sous prétexte que le prince blessé a besoin de repos ; puis se montrant à une fenêtre, elle fait entendre aux citoyens, que le roi n'est pas blessé si dangereusement qu'on l'avait craint d'abord, et que dans peu de jours il sera guéri : qu'en attendant il leur ordonne d'obéir en toutes choses, à Servius Tullius son gendre. D'après ces ordres supposés, Servius Tullius gouverna quelques jours au nom du roi, qui était mort le jour même de sa blessure ; et quand il vit son autorité bien affermi, il déclara la mort de Tarquin, comme s'il ne venait que d'expirer.

16. Jusqu'à ce prince, les comices ou

assemblées du peuple romain s'étaient tenus par tribus ; et dans ces sortes de comices, les suffrages se comptaient par têtes, ce qui rendait la multitude maîtresse absolu des affaires. Servius divisa tout le peuple en 193 centuries, et composa les 98 premières des citoyens les plus distingués par leur naissance et leurs richesses : enfin il eût l'adresse de faire statuer que désormais on convoquerait les comices par centuries, et que chaque centurie ne formerait qu'un suffrage ; ce qui remit entre les mains des grands de Rome toute l'autorité du gouvernement. Servius prévit encore que les fortunes étant sujettes à mille accidens, plusieurs citoyens se trouveraient bientôt déplacés dans leurs centuries. Il ordonna donc que le *cens* ou dénombrement se renouvellerait tous les cinq ans, et que tout citoyen qui aurait éprouvé une révolution dans sa fortune passerait dans une autre centurie.

17. Après quelques guerres qui furent glorieusement terminées, Servius agrandit la ville, en ajoutant deux collines aux cinq autres qu'elle renfermait déjà dans son enceinte. Par ces établissemens et par d'autres semblables, tous remplis de sagesse, Servius avait gagné l'amour de ses sujets et mis le comble à sa gloire, l'orsqu'une mort violente l'enleva au peuple romain.

18. Tarquin, petit-fils de Tarquin-l'Ancien, et gendre de Servius était un prince hardi, fier et cruel ; Tullia son épouse encore plus méchante que lui, était une de ces femmes entreprenantes, qui, pour satisfaire leur ambition, sont capables des attentats les plus atroces.— Trouvant que Servius vivait trop longtemps à leur gré, ils résolurent de s'en défaire. Tarquin se présente au sénat, dont il avait gagné une partie, et s'y fait proclamer roi. A la nouvelle de cette entreprise, Servius y accourt sans gardes : mais Tarquin saisissant le vieux prince par le millieu du corps, le précipite du haut des dégrés, et donne ordre à ses gens de l'achever. Ainsi périt Servius Tullius : son corps fut laissé sans sépulture ; mais les larmes et les regrets du peuple romain lui tinrent lieu des funérailles les plus magnifiques.

TARQUIN-LE-SUPERBE (*avant J. C.* 534).

19. Tarquin, surnommé le Superbe, septième et dernier roi de Rome, se maintint sur le trône par les même moyens qui l'y avaient élevé : tout son règne ne fut qu'une suite de brigandages et de cruautés, qui le rendirent l'objet de l'exécration publique. Ni la construction du Cirque et du

Capitole, ni ses victoires sur les nations voisines, ni l'agrandissement de l'empire ne purent faire oublier le crime de son usurpation et les violences qui l'avaient maintenu sur le trône. Il avait presque autant d'ennemis que de sujets, lorsqu'un dernier attentat leur fournit l'occasion de secouer un joug si pesant.

20. L'armée romaine était occupée au siège d'Ardée; et les généraux, plus attentifs à s'amuser qu'à pousser le siège, passaient le tems en festins et en divertissemens. Un jour qu'ils soupaient chez Sextus Tarquin, avec les autres enfans du roi, et Tarquin Collatin son neveu, la conversation tomba sur le mérite de leurs femmes; et comme ils étaient tous échauffés par le vin, chacun donnait à la sienne les plus grands éloges. *A quoi bon tant de discours ?* reprit alors Collatin; *montons à cheval et allons les surprendre : par-là nous saurons tout d'un coup à quoi nous en tenir.* Ils partent sur-le-champ, et bientôt ils arrivent à Rome, où ils trouvent les princesses, femmes des jeunes Tarquins, en grande compagnie, au milieu des festins et des jeux. De là ils vont à Collatie, où ils voient Lucrèce, épouse de Collatin, dans une situation bien différente. Enfermée avec ses femmes, elle travaillait à des ouvrages de laine dans le

secret de sa maison. La vertu de Lucrèce, qui devait imprimer du respect, fut précisément ce qui fit naître dans le cœur de Sextus Tarquin, prince corrompu à l'excès, une passion détestable : peu de jours après, il revint secrètement à Collatie, déclara sa passion à Lucrèce, et mit tout en œuvre pour la séduire. L'ayant trouvée inébranlable, il la menaça de l'égorger, de placer à côté d'elle un esclave aussi égorgé, et de la faire ainsi passer pour adultère. Cette menace triompha de la vertu de Lucrèce. Le lendemain, accablée par la honte et le désespoir, elle fit prier son père et son mari de venir la trouver ; ils accoururent avec Brutus et un autre de leurs amis. Elle leur raconta, en peu de mots, ce qui s'était passé, leur en demanda vengeance et en même temps se perça le cœur d'un poignard qu'elle avait caché sous sa robe. A cette vue, son père et son époux jettent un cri de douleur : mais Brutus saisissant le poignard et le tenant élevé : *Je jure*, dit-il, *de venger Lucrèce : et de poursuivre jusqu'à la mort la race criminelle des Tarquins*. Les autres font le même serment : puis ils vont, les uns à Rome, les autres au camp, où ils répandent l'animosité dont ils étaient remplis. Le soulèvement fut général, et Tarquin-le-Superbe, exilé avec sa famille, se retira chez les Etrusques (509).

RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Création des Consuls, l'an de Rome 264 (*avant J. C.* 509).

21. Les Romains se voyant libres, renoncèrent au gouvernement monarchique, et se créèrent des consuls, dont l'autorité devait être annuelle. Les deux premiers furent Brutus et Collatin : celui-ci, qui était parent des Tarquins, devint suspect au peuple, et fut obligé d'abdiquer le consulat. Brutus montra plus de zèle pour le maintien de la nouvelle république. Ses deux enfans s'étaient mis à la tête d'une entreprise qui avait pour objet le rétablissement de Tarquin : il les condamna lui-même à mort ; et, insensible à tout autre intérêt qu'à ce qu'il appellait l'intérêt de sa patrie, il eut la force, ou plutôt la férocité de présider à leur supplice. Peu de temps après, il périt dans une bataille ; et les dames romaines prirent toutes le deuil, pour honorer dans Brutus le vengeur de la chasteté conjugale.

22. Cependant Tarquin avait soulevé l'Etrurie contre les Romains. Porsenna, roi de cette contrée, arriva suivi d'une puissante armée, au moment où on l'attendait le moins. Rome faillit être prise ; elle ne dut son salut qu'à la valeur héroïque

d'un de ses citoyens. Horatius Coclès courut se poster à la tête d'un pont qui allait donner passage aux ennemis ; et seul il soutint tous leurs efforts, jusqu'à ce que le pont fût rompu : alors il se jeta tout armé dans le Tibre, et le passa à la nage. Porsenna forma le siège de la ville ; mais bientôt il eut occasion de reconnaître qu'il avait affaire à des hommes résolus de tout faire et de tout souffrir plutôt que de se rendre : le hasard seul le fit échapper au poignard de Mucius Scévola. Effrayé du risque qu'il avait couru, il leva le siège, et abandonna Tarquin à sa destinée. Ce malheureux prince, après d'autres tentatives qui ne lui réussirent pas mieux que la première, se retira à Cumes, où il mourut de chagrin.

Création des Tribuns du Peuple (avant J. C. 493).

23. Rome devenu république, ne tarda pas à ressentir les agitations inséparables du gouvernement populaire : au lieu d'un maître, les petits et les foibles en eurent des milliers dans la personne des grands et des riches. Ceux-ci, pendant la vie de Tarquin, avaient ménagé le peuple : mais, dès que la mort les eut débarrassés du tyran, ils gardèrent moins de mesures. Les pauvres accablés de dettes, virent leurs champs e

leurs maisons vendues; il se virent eux-mêmes emprisonnés et maltraités par d'impitoyables créanciers. Telle était la rigueur des lois alors en usage : en même temps qu'elles autorisaient les usures les plus ruineuses, elles permettaient aux créanciers d'employer les chaînes et les tortures contre les débiteurs insolvables. Au lieu d'adoucir ce que ces lois avaient de trop rude, on eut l'imprudence de les exécuter dans toute leur sévérité. La dureté de cette conduite causa un mécontentement général, et prépara les esprits à une rupture ouverte. Pour la prévenir, le sénat créa une nouvelle dignité ; ce fut la dictature : celui qui en était révêtu avait une autorité souveraine et absolue ; et ses jugemens, une fois prononcés, étaient sans appel. Lartius, qui fut le premier dictateur, vint à bout d'apaiser le peuple et de rétablir l'union dans la république (497). Mais à peine fut-il sorti de charge, que les troubles recommencèrent avec plus de violence. Le peuple poussé à bout par les riches, et deux fois trompé par le sénat, déclara qu'il ne voulait plus porter les armes pour des patriciens superbes et avares, qui profitaient seuls des dépouilles des ennemis ; en même temps il sortit de Rome, et alla se réunir sur le mont Sacré. Cette retraite alarma le sénat ; pour regagner le peuple, il prononça l'abo-

lition des dettes et l'élargissement de tous les débiteurs. Le peuple, à ces conditions consentit à revenir dans la ville : mais voulant désormais avoir un appui contre la tyrannie des grands, il se créa des tribuns annuels, dont la personne fut déclarée inviolable, et dont le pouvoir allait jusqu'à suspendre les arrêts des magistrats et les décrets mêmes du sénat, quand ils les jugeaient contraires aux droits ou aux intérêts du peuple.

Exil de Coriolan (avant J. C. 489).

24. Rome alors avait parmi ses principaux citoyens, un jeune patricien nommé Marcius, généralement estimé pour son courage et son habileté dans l'art militaire. La prise de Corioles, ville des Volsques, due principalement à sa valeur, lui fit donner le nom de Coriolan. Il avait dans le caractère un fonds de constance et de fermeté, qui lui inspira de grandes actions, mais qui, faute d'avoir été cultivé par des mains habiles, dégénéra souvent en une fierté et en une opiniâtreté indomptables. On ne voyait point en lui ces qualités aimables de modération, de patience et de douceur si nécessaires à l'homme public, et qui sont le fruit de l'éducation et de la réflexion. Aussi Coriolan devint-il le fleau de sa

patrie, dont il pouvait être la gloire et le soutien. Dans les troubles qui agitèrent la république au sujet des dettes, il prit avec emportement le parti du sénat ; ce qui irrita si fort les tribuns du peuple, qu'ils le firent condamner à l'exil.

25. Coriolan sort de Rome plein de fureur, et méditant contre sa patrie une vengeance éclatante. Bientôt après, il revient à la tête d'une puissante armée de Volsques, ravage toute la campagne, et s'avance à cinq milles (*) des murs de Rome. A la vue d'un si redoutable ennemi, l'épouvante et la consternation abattent tous les courages. On envoie à Coriolan des députés, pour lui offrir son rappel et lui demander la paix ; ils n'en reçoivent qu'un refus dur et menaçant. D'autres députés, la plupart ses amis ou ses parens, viennent lui faire de nouvelles instances ; Coriolan ne daigne pas même les écouter. Les ministres de la religion se présentent à leur tour, revêtus de leurs robes sacerdotales : en vain ils se prosternent à ses pieds ; rien ne peut adoucir ce cœur féroce et implacable. L'alarme alors fut grande dans la ville : on ne savait à quel parti s'arrêter, il semblait que le courage eût quitté les Romains, pour passer avec Coriolan chez leurs ennemis.

* Le mille romain vaut le tiers d'une lieue.

26. Dans cette désolation publique, Véturie, mère de Coriolan, se souvint de ce qu'elle devait à sa patrie. Accompagnée de Volumnie, femme de ce fier exilé, qui menait avec elle deux enfans encore en bas âge, et suivie d'un grand nombre d'autres dames romaines, elle s'avança vers le camp des Volsques. A l'aspect d'une mère et d'une épouse, Coriolan sentit malgré lui expirer sa colère, et fondit en larmes : *O ma mère !* s'écria-t-il en l'embrassant, *vous m'avez vaincu ; c'est à votre prière que j'oublie les outrages que m'a faits mon ingrate patrie.* Coriolan ne voulut cependant pas entrer dans Rome : il se retira chez les Volsques, où il passa le reste de sa vie dans la tristesse et dans l'obscurité, se reprochant, mais trop tard, cette humeur dure et intraitable, qui avait rendu inutiles ses grandes qualités, ou plutôt qui les avait employées à humilier sa patrie, et à se perdre lui-même.

Dictature de Quintius Cincinnatus (*avant J. C.* 458).

27. Presque toutes les années qui s'écoulèrent entre Coriolan et Cincinnatus, furent marquées, ou par des disputes qu'excitaient les tribuns pour étendre leur autorité, ou par des guerres contre les peuples voisins,

mais surtout contre les Volsques, les Eques, les Véiens, les Sabins, ennemis perpétuels de la puissance romaine. Dans une de ces guerres, le consul Minutius se laissa enfermer par les Eques. La nouvelle de cet accident jeta la terreur dans Rome : on eut recours à la dernière ressource qui était de créer un dictateur, et le choix tomba sur Quintius Cincinnatus. Ce grand homme, l'un des principaux membres du sénat, et alors l'unique espérance du peuple romain, habitait la campagne : il y cultivait de ses mains une petite terre dont le produit suffisait à sa subsistance. Les députés du sénat le trouvèrent à la charrue, et le saluèrent dictateur. Quintius reprit avec eux le chemin de Rome. Le lendemain, il harangue le peuple pour le rassurer, lève une armée, part le même jour, arrive au milieu de la nuit près des ennemis, les attaque sur-le-champ, en tue une partie, force le reste à se rendre et fait passer les prisonniers sous le joug. C'étoit une cérémonie humiliante qu'autorisaient alors les lois de la guerre, et à laquelle on assujettissait les vaincus, quand on voulait bien leur laisser la liberté ou la vie.

28. Quintius, vainqueur des Eques et libérateur d'une armée romaine, rentra en triomphe dans Rome, à la tête de ses troupes chargées de gloire et de butin. Il

aurait pu garder la dictature pendant six mois ; mais il l'abdiqua au bout de seize jours, et se hâta de retourner à sa charrue, plus glorieux et plus content de sa pauvreté, que les riches ne le sont ordinairement de leurs trésors. Cet amour d'une vie pauvre, sobre et frugale, n'était point rare chez les anciens Romains : c'est là ce qui, joint à une constance invincible, et à un zèle ardent pour la gloire de leur patrie, les a rendus supérieurs aux autres hommes, et leur a valu la conquête de l'univers.

Tyrannie des Décemvirs (avant J. C. 449).

29. Rome comptait trois cents ans depuis sa fondation, et n'avait pas encore de lois fixes et certaines ; de sorte que la décision des procès les plus importans dépendait absolument du caprice des Magistrats. Pour remédier à cet abus, on envoya en Grèce des ambassadeurs, avec ordre d'en étudier les lois, et d'en rapporter celles qu'ils croiraient les plus convenables à la république. Quand ils furent de retour, on créa, au lieu de consuls, dix magistrats, qui furent revêtus d'une autorité absolue pour un an, et chargés de dresser le code de lois qui manquait au peuple romain. Les décemvirs se conduisirent d'abord avec beaucoup de justice et de modération : mais

ensuite, ayant affermi leur autorité, ils levèrent le masque, et devinrent de véritables tyrans, d'autant plus redoutables, que toutes les autres magistratures étant abolies, leurs sentences étaient sans appel. On vit donc reparaître dans Rome les excès de Tarquin-le-Superbe, les violences, les confiscations, les emprisonnemens, les supplices. Personne n'osait élever la voix, tout semblait désespéré ; lorsque, pour dernier trait de ressemblance avec les Tarquins, ces nouveaux tyrans virent leur domination renversée par un attentat contre la chasteté d'une Romaine.

30. Appius Claudius, l'un des décemvirs conçut une passion criminelle pour une jeune fille nommée Virginie. N'ayant pu la séduire, il chargea un de ses cliens de se saisir de sa personne, et de la revendiquer comme une esclave qui lui appartenait. Le client exécuta sa commission, et arrêta Virginie au milieu de la place publique. Il l'aurait emmenée, si le peuple, témoin de cette violence, ne l'eut tirée de ses mains, à condition toutefois que le lendemain elle se présenterait devant les tribunaux. Virginius, père de la jeune fille, était alors absent, il servait dans les armées romaines. Averti de ce qui se passait, il revient à Rome, et dès le point du jour, il se rend, avec sa fille, sur la place publique, qui était déjà

couverte d'une foule innombrable. La vue de ce père affligé, les larmes et les gémissemens de Virginie émurent tous les cœurs. Cependant Appius arrive, d'un air menaçant, il monte sur son tribunal, et sans forme de procès, il adjuge Virginie à l'infâme ministre de sa passion. Virginius alors voyant sa fille perdue, se détermine à un affreux parti ; il prie Appius de lui permettre de parler pour la dernière fois à Virginie. On le lui permet : il la conduit à l'écart, et tout à coup saisissant un couteau : *Voilà*, lui dit-il, *ma chère fille, l'unique moyen de te sauver l'honneur et la liberté ;* et il le lui enfonce dans le cœur. Puis retirant le couteau tout ensanglanté : *Par ce sang innocent*, cria-t-il à Appius, *je dévoue ta tête aux furies*. Envain Appius veut le faire arrêter : Virginius, le couteau à la main, s'ouvre un passage à travers les satellites du décemvir : le peuple, qui remplit le forum, favorise son évasion. Il court au camp, raconte à ses compagnons d'armes sa funeste destinée, et leur demande vengeance. Toute l'armée se souleva, Rome en fit de même : les décemvirs, généralement abandonnés, furent condamnés à l'éxil et à la confiscation de tous leurs biens. L'infâme Appius, plus coupable que ses collégues, fut étranglé par la main du bourreau.

Création des Questeurs, des Censeurs, des Tribuns militaires (avant J. C. 443).

31. L'abolition du décemvirat et le rétablissement de la puissance consulaire, furent suivis de l'érection, ou plutôt de l'illustration de deux nouvelles charges, la questure et la censure. Les principales fonctions des questeurs étaient de veiller à la levée des impôts et à la garde du trésor public, de fournir aux généraux les sommes nécessaires à leurs expéditions, de prendre soin de la subsistance des armées. Les censeurs faisaient, tous les cinq ans, le cens ou dénombrement du peuple romain : c'était dans cette cérémonie, que ces magistrats redoutés notaient publiquement d'infamie ceux des citoyens qui avaient donné quelque sujet considérable de plainte dans leur conduite. La censure devint bientôt une des charges les plus importantes de l'état ; elle parut, comme elle l'était en effet, le soutien des lois, la gardienne de la justice, de la religion et des mœurs.

32. Cependant les disputes continuaient dans Rome entre le sénat et le Peuple. Les tribuns s'efforçaient d'obtenir que l'un des deux consuls pût être choisi parmi les plébéiens ; les patriciens s'y opposaient de toutes leurs forces : mais à

la fin il fallut céder. Pour pallier leur défaite, ils proposèrent de nommer, au lieu de deux consuls, plusieurs tribuns militaires qui auraient la puissance consulaire, et qui pourraient être choisis indifféremment dans les deux ordres. Le peuple, content de l'avantage qu'il venait de remporter, ne nomma presque jamais que des patriciens : tant il est vrai que le plus fier des peuples était aussi le plus sage et le plus modéré dans l'usage qu'il faisait de ses victoires.

Prise de Véies (avant J. C. 396).

33. Ce fut sous le gouvernement des tribuns militaires que l'on commença à payer les troupes aux frais du trésor public. Le peuple en fut transporté de joie : jusqu'alors il avait servi à ses propres dépens, et ce service onéreux était la principale cause des emprunts, de la misère, et des troubles. D'ailleurs, cet usage mettait obstacle à des entreprises importantes que méditait le sénat. Dès que la paye fut établie, on songea à quelque chose de plus grand que tout ce qu'on avait fait jusqu'alors, et l'on forma le siège de Véies, capitale des Véiens, place des plus fortes de l'Italie, qui ne le cédait guères à Rome même en grandeur, en richesses, et en puissance. Les Romains,

pour l'attaquer, employèrent une méthode dont l'histoire ne fournit encore aucun exemple : ils tirèrent des lignes de contre-vallation et de circonvallation, les unes contre les sorties de la place, les autres contre les secours du dehors. Cependant, comme ils ne connaissaient encore ni bélier, ni baliste, ils se trouvèrent, après neuf années de combat autour de Véies, aussi peu avancés que le premier jour; et ils commençaient à désespérer du succès, lorsque, pour tenter une dernière ressource, on nomma dictateur Camille, le plus grand homme de guerre qui fût alors dans Rome. Dès qu'il eut pris la conduite du siége, il rétablit la discipline dans l'armée, et commença à serrer la place de plus près. Puis il ouvrit une mine, qu'il fit conduire jusque sous la citadelle. Quand elle fut prête, il commanda un assaut général. Tandis que les Véiens accoururent pour repousser les assaillans, des soldats d'élite ouvrent la mine, entrent par-là dans la citadelle, et se répandent dans toute la ville. Les uns attaquent par derrière les Véiens qui défendent les murs ; les autres ouvrent les portes et donnent entrée aux Romais, qui mettent la ville à feu et à sang. Le butin futimmense, et le triomphe du dictateur proportionné à la grandeur de la conquête.

34. Un service si signalé n'empêcha point Camille d'être exilé quelques années après. En sortant de Rome, il demanda aux Dieux que, s'il était innocent, ils réduisissent bientôt ses ingrats concitoyens à la nécessité de le regretter : prière bien différente de celle que fit Aristide, lorsque, condamné de même à l'exil, il demanda aux Dieux que jamais il n'arrivât aux Athéniens aucun malheur qui les obligeât de se souvenir d'Aristide ni d'avoir besoin de ses services (391).

Prise de Rome par les Gaulois (avant J. C. 387).

35. A peine Camille était-il en exil, que les habitans de Clusium, ville d'Etrurie, assiégés par les Gaulois, envoyèrent à Rome demander du secours. On fit sur-le-champ partir des ambassadeurs ; mais l'un d'eux, jeune homme vif et plein de feu, oublia le caractère dont il était revêtu : au mépris du droit des gens, il prit parti pour les Clusiens, et dans une sortie il tua l'un des généraux gaulois. A la vue de cet attentat, les Gaulois entrent en fureur ; laissant là le siège de Clusium, ils marchent vers Rome, et menacent de la réduire en cendres. L'armée romaine alla à leur rencontre jusqu'à la petite ri-

vière d'Allia. Mais, commandée par des chefs ignorans, et effrayée des hurlemens que poussèrent les ennemis, elle ne soutint pas seulement le premier choc : tout se débanda, tout se dispersa ; de sorte que ce fut moins un combat qu'une déroute. Les vainqueurs s'amusèrent pendant trois jours à ramasser le butin ; ce fut ce délai qui sauva Rome. Toute la jeunesse romaine s'enferma dans le Capitole, résolue de s'y défendre jusqu'au dernier soupir. Il ne resta dans la ville que les vieillards qui se dévouèrent à la mort, et que les Gaulois massacrèrent tous à leur arrivée. Ces Barbares mirent le feu à la ville, et en firent un triste amas de ruines et de débris, où l'on ne pouvait plus reconnaître la superbe Rome. Ils essayèrent ensuite de s'emparer du Capitole : ils choisirent, pour l'escalader, une nuit fort obscure, et arrivèrent au haut du mur sans être entendus, ni des sentinelles, ni même des chiens. C'en était fait du nom Romain, si le cri des oies n'eût réveillé Manlius, l'un des principaux sénateurs : aussitôt il sonne l'alarme, court à la muraille, repousse un des Barbares et le renverse dans le précipice ; les Romains, à coups de pierres et de traits, achèvent de précipiter les autres du haut en bas des rochers sur lesquels était bâti le Capitole.

36. Ce léger avantage n'aurait pas sauvé Rome, si Camille eût préféré au devoir de citoyen, le triste plaisir de la vengeance. Mais sensible au sort de sa patrie, et plus encore peut-être à l'honneur de la sauver, il se mit à la tête des débris de l'armée défaite sur l'Allia, battit un corps de Gaulois qui s'étaient écartés pour piller, et resserra les autres dans leur camp. Les Romains du Capitole, instruits de ses services, le rappelèrent dans sa patrie, et le nommèrent dictateur. Mais pendant que Camille formait une armée capable de faire lever le siége, les assiégés, pressés par la faim, se virent contraints d'entrer en accommodement avec les Gaulois : ceux-ci, ennuyés eux-mêmes de se voir si long-temps arrêtés devant une place, ne se rendirent pas difficiles ; ils offrirent de se retirer pour une somme de mille livres pesant d'or. Sans perdre de temps, on se met à peser la rançon de Rome. Les Gaulois, peu délicats sur la probité, ne rougirent pas d'employer de faux poids ; et comme les Romains s'en plaignirent, le général ennemi, Brennus, mit encore son épée dans la balance, en disant : *Malheur aux vaincus !* Dans ce moment Camille survient avec son armée, et rompt la conférence : *Ce n'est point avec de l'or*, dit-il à Brennus, *c'est avec le fer que les Romains*

doivent recouvrer leur patrie. Puis il range ses troupes en bataille sur les ruines mêmes de la ville, et fond sur les Gaulois, qui, surpris en désordre et accablés de toutes parts, furent taillés en pièces, sans qu'il en échappât un seul pour porter dans leur pays la nouvelle de leur défaite. Le dictateur fut proclamé par ses concitoyens le sauveur de la patrie et le second fondateur de Rome.

Création des Préteurs et des Ediles (avant J. C. 367).

37. Rome, sortie de ses ruines et délivrée des Gaulois, se montra bientôt plus puissante que jamais, et plus redoutable aux peuples voisins. Mais elle était sans cesse déchirée au-dedans par la jalousie réciproque des deux ordres, dont l'un prétendait tout obtenir, et dont l'autre ne voulait rien céder. Cependant à la fin, le peuple l'emporta; et il lui fut permis d'aspirer aux dignités de consul, de censeur, de dictateur. Pour consoler le sénat de ces pertes, on établit deux nouvelles charges, la préture, dont la principale fonction était l'administration de la justice, et l'édilité à laquelle appartenaient la célébration des jeux solennels, le soin des édifices publics, et la police générale de la

ville. Ces deux charges furent d'abord exclusivement attribuées aux patriciens ; mais le peuple ne tarda pas à s'y ouvrir une entrée ; ce qui assoupit, pour un temps, les querelles domestiques, et laissa aux Romains le loisir de songer à de nouvelles conquêtes.

Guerre contre les Latins (avant J. C. 340).

38. Les Latins, depuis long-temps, étaient les alliés ou plutôt les sujets de la république romaine. Las de porter un joug qu'ils trouvaient honteux, ils résolurent de le secouer. Mais pour mettre de leur côté au moins l'apparence de la justice, ils firent déclarer à Rome que, si on voulait les avoir encore pour alliés, il fallait leur donner une place dans le consulat, et composer un sénat mi-parti de Romains et de Latins. De telles propositions furent reçues à Rome avec indignation : pour toute réponse, on déclara la guerre à ce peuple arrogant qui, oubliant ses défaites passées, osait s'égaler à ses vainqueurs ; et sur-le-champ les consuls Manlius et Décius mirent une armée en campagne : les Latins vinrent à la rencontre des Romains.

39. Tout était semblable des deux côtés : même langage, mêmes armes, même ordre de bataille, et souvent même

valeur. Les consuls crurent qu'on ne pouvait trop se précautionner contre de tels ennemis : ainsi, pour soutenir la discipline militaire, ils défendirent, entr'autres choses, de combattre hors de son rang, et cela sous peine de mort. Le fils de Manlius, s'étant approché du camp des Latins, fut reconnu et défié par un de leurs chefs. Soit colère, soit honte de refuser le combat, il oublia la défense des consuls, il en vint aux mains avec son ennemi, le tua, et revint se présenter triomphant à son père. Manlius irrité détourne les yeux ; il condamne à mourir cet infortuné vainqueur, et lui fait tomber la tête sous la hache, à la vue de toute l'armée. Tel était le caractère de ces anciens Romains ; la patrie était leur divinité ; ils lui sacrifiaient impitoyablement tout ce qu'ils avaient de plus cher, et se sacrifiaient eux-mêmes quand il le fallait : c'est ce que sut bien prouver Décius, l'autre consul, quelques jours après le triste événement dont nous venons de parler.

40. Il crut voir en songe que la victoire resterait à l'armée dont le général se serait dévoué à la mort dans le combat. Il convint donc avec son collègue, que celui des deux consuls dont les troupes plieraient les premières, se dévouerait pour le peuple romain. La bataille se donna près du

mont Vésuve : elle fut si opiniâtre, que l'aile commandée par Décius, quelques efforts qu'elle pût faire, se vit comme accablée par le grand nombre des ennemis. Dans ce pressant danger, Décius se rappelle le songe qu'il a eu ; il se dévoue, lui et les ennemis, aux Dieux infernaux, et se jette, tête baissée, dans les bataillons de l'armée latine. Il y est percé de traits ; mais sa mort volontaire ranime les Romains. Ils suivent le chemin qu'il leur a tracé, et portent l'épouvante parmi les ennemis. Le carnage fut horrible ; à peine s'échappa-t-il la quatrième partie des Latins qui avaient combattu. Cette grande victoire fut suivie de la reddition de toutes les villes du pays latin. Rome, terrible dans le feu de la guerre, mais pleine de bonté pour des ennemis vaincus et humiliés, traita les Latins avec indulgence. Les auteurs de la révolte en furent quittes pour l'exil ; tous les autres obtinrent le titre de citoyens romains : ce qui les attacha pour toujours à la république.

Guerre contre les Samnites (avant J. C. 343).

41. La guerre contre les Latins n'était pas encore terminée, qu'il fallut en entreprendre une autre, plus longue et plus dangereuse. Les Campaniens, atta-

qués et pressés par les Samnites, envoyèrent implorer la protection du peuple romain. On leur répondit que les Romains, liés par un traité d'alliance avec les Samnites, ne pouvaient, dans cette occasion, prendre les armes contre eux. Sur cette réponse, les ambassadeurs virent qu'il fallait user d'un autre moyen : *Romains*, s'écrièrent-ils, *si vous ne voulez pas nous protéger comme alliés, vous ne pourrez du moins refuser de défendre vos sujets. Nous vous abandonnons nos terres, nos villes, nos personnes. Capoue et toute la Campanie vous appartiennent ; c'est à vous désormais à les défendre contre les Samnites.* Le sénat ne résista point à cet appât : il accepta la cession, et en fit donner avis aux Samnites, les priant de mettre fin à leurs hostilités. Ceux-ci le refusèrent avec hauteur, et la guerre leur fut déclarée.

42. Après de grands succès, l'imprudence des deux consuls, Posthumius et Véturius, attira sur les armes romaines l'échec le plus humiliant qu'elles eussent encore éprouvé. Pontius, général des Samnites, tendit un piége aux consuls, et parvint à les attirer dans un défilé, d'où il leur était impossible de s'échapper. Quand les Romains se virent enfermés, l'étonnement fut extrême parmi eux : saisis d'effroi et immobiles de douleur, ils se regardèrent

les uns les autres ; puis ils éclatèrent en plaintes et en reproches sur la témérité de leurs chefs. Ils passèrent ainsi la nuit, sans songer à prendre ni nourriture ni repos.

43. Cependant les Samnites, qui tenaient l'armée romaine comme prise dans un filet ne savaient eux-mêmes quel parti prendre pour mettre pleinement à profit une si heureuse conjoncture. Pontius, leur général, fit consulter là-dessus son père, homme recommandable par sa rare prudence. Le vieillard répondit qu'il fallait mettre les Romains en liberté, et les renvoyer avec honneur. Cet avis fut rejeté tout d'une voix, et on lui demanda s'il n'avait rien de mieux à dire : pour lors il conseilla de tuer tous les Romains, sans en épargner un seul. Le second avis ne fut pas plus goûté que le premier. Et cependant il n'y avait qu'un de ces deux partis à prendre ; par le premier, on gagnait pour toujours l'amitié d'un peuple puissant ; par le second, on le mettait pour long-temps hors d'état de nuire. Les Samnites prirent un troisième parti, mais ce fut pour leur malheur, comme la suite le fera voir. Ils consentirent à laisser la vie aux légions romaines, à condition qu'elles passeraient sous le joug, les consuls à leur tête, et que la guerre cesserait sur-

le-champ. Il fallut se soumettre à de si humiliantes conditions, et passer sous le joug, à la vue des Samnites, qui accablaient les malheureux vaincus de reproches et d'insultes outrageantes. Cette scène honteuse se passa près de Caudium, dans l'endroit appelé depuis Fourches-Caudines. Les Romains sortis du défilé sans armes et presque nus, trouvaient la lumière plus insupportable pour eux que la mort : la douleur et la honte leur faisaient fuir tout entretien et toute compagnie ; ils marchaient vers Rome en silence et la tête baissée : ils ne voulurent y entrer que de nuit, et coururent se renfermer chacun dans sa maison (321) (1).

44. Rome ne se crut point liée par la parole des généraux qui avaient traité à Caudium. On nomme consuls Papirius Cursor et Publius, les deux plus grands hommes de guerre qu'eût alors la république : ils lèvent une nouvelle armée, à laquelle se joint l'armée vaincue : ils entrent dans le Samnium, et vont attaquer les Samnites. Les soldats romains ne laissent à leurs chefs le temps, ni de les haranguer, ni de marquer les rangs, ni de distribuer les postes. Sans attendre de signal, ils courent, l'épée à la main, contre

(1) Démembrement de l'empire d'Alexandre.

l'ennemi; du premier choc, ils le culbutent, le suivent dans son camp, et y font un carnage affreux. Quelques jours après, ils traitent de même une seconde armée de Samnites : tous animés du désir de se venger, et de laver dans le sang ennemi l'opprobre qu'ils ont reçu, ils se jettent sur eux comme des bêtes féroces, et mettent en pièces tout ce qu'ils rencontrent. Rien n'aurait échappé à leur colère, si les consuls ne les eussent contraints de s'arrêter. Les Samnites perdirent près de 60,000 hommes dans ces deux combats. On reprit tous les drapeaux et toutes les armes perdues à Caudium; et Pontius, leur général, subit le traitement ignominieux qu'il avait fait éprouver aux Romains : il passa sous le joug, et avec lui 7,000 prisonniers.

45. La guerre ne finit point pour cela; chaque année était marquée par de sanglantes batailles, presque toutes funestes aux Samnites. Il semblait que les deux peuples eussent juré l'un de ne pas faire de grâce, et l'autre de n'en pas recevoir. Ce ne fut qu'après 49 ans de combats, que le consul Curius termina la guerre. Les Samnites épuisés envoyèrent des députés à Rome pour demander la paix. Curius fut chargé de leur en dicter les conditions. Ce grand homme, volontairement pauvre,

prenait son repas dans une assiette de bois, lorsque les députés Samnites vinrent le prier de les entendre, et lui offrir une somme considérable pour le mettre dans leurs intérêts. *Ma pauvreté*, leur dit-il, *vous a sans doute fait espérer de me corrompre ; mais j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or, que d'en avoir.* Les Samnites se soumirent de bonne foi à la domination romaine, et avec eux les Etrusques et les Gaulois qui habitaient les bords du Pô (290). La soumission de ces trois peuples, les plus puissans de l'Italie, eut lieu dans le temps même où s'allumait contre Pyrrhus une guerre qui acheva de perfectionner les Romains dans la science militaire.

Guerre contre Pyrrhus (*avant J. C.* 280).

46. Les habitans de Tarente ayant insulté et maltraité des ambassadeurs romains, on arma contre cette ville et on lui déclara la guerre. Les Tarentins, à la vue de l'orage qui les menaçait, appelèrent à leur secours Pyrrhus, roi d'Epire, prince d'un courage et d'une habileté extraordinaires, mais d'une légèreté d'esprit et d'une inconstance qui le portaient à courir sans cesse d'aventures en aventures. Pyrrhus ne manqua pas de passer en Italie ;

il commença par offrir sa médiation pour terminer le différend. Le consul Lévinus, qui déjà était sur les terres de Tarente, lui fit répondre que les Romains ne prenaient point Pyrrhus pour arbitre, et ne le craignaient point pour ennemi. Sur cette réponse Pyrrhus s'avança contre les Romains. Quand il vit de loin la contenance fière de leur armée, leurs gardes avancées, le bel ordre qui régnait partout, et la bonne assiette de leur camp, il se repentit presque d'avoir entrepris cette guerre, et résolut de la traîner en longueur. Mais les Romains ne lui en laissèrent pas le temps; ils passèrent le Liris, et vinrent lui présenter la bataille. Elle fut opiniâtre et sanglante : Pyrrhus y courut grand risque de la vie ; et s'il eut l'avantage, il le dut uniquement à ses éléphans, dont la hauteur énorme et la figure extraordinaire effrayèrent les Romains qui n'avaient jamais vu ces monstrueux animaux. Du reste, cet avantage lui coûta cher ; il y perdit la fleur de ses troupes. Aussi, comme à son retour à Tarente, on lui faisait des complimens sur sa victoire : *Encore une pareille*, répondit-il, *et nous sommes perdus*.

47. Le sénat, peu effrayé de ce revers, fit passer à Lévinus de nouvelles troupes, à la tête desquelles le consul présenta au roi une seconde bataille. Pyrrhus ne crut

pas devoir la hasarder. Sur ces entrefaites, il vit arriver des ambassadeurs, à la tête desquels était Fabricius, le plus illustre des Romains de ce temps-là : ils venaient pour traiter de l'échange des prisonniers. Pyrrhus, charmé des grandes qualités de Fabricius, essaya de le retenir à son service, à force de promesses. Fabricius ne se laissa point ébranler. *Si vous me croyez homme de bien,* dit-il au roi, *pourquoi voulez-vous me corrompre? Si vous me croyez capable de trahir mes devoirs, qu'avez-vous à faire de moi?* Un refus si généreux ne fit qu'augmenter l'estime que Pyrrhus avait conçue pour Fabricius.

48. Ce prince, voyant que les Romains ne parlaient point de paix, en fit lui-même les premières ouvertures. Le sénat romain, accoutumé depuis long-temps à redoubler de fierté dans les revers, répondit que Pyrrhus n'aurait de paix avec les Romains, que lorsqu'il serait hors de l'Italie. Les actions répondirent à la fierté du langage. Curius, déjà célèbre par la défaite des Samnites, et plus encore par l'austère frugalité de sa vie, fut nommé consul, et marcha contre Pyrrhus. La bataille s'engagea bientôt. Les Romains avaient appris à ne plus craindre les éléphans ; les uns leur coupaient la trompe, les autres leur lançaient des dards en-

flammés : par ce moyen, ils forcèrent ces terribles animaux à se renverser sur leurs propres bataillons ; ce qui y causa tant de désordre et de confusion, que les Romains remportèrent une victoire complète. L'armée ennemie fut taillée en pièces, leur camp fut pris, et Pyrrhus se sauva presque seul à Tarente (278). De là il repassa furtivement en Epire, pour courir à de nouvelles aventures, où enfin il trouva la mort.

49. Par la victoire remportée sur Pyrrhus, l'Italie entière fut soumise à la république. Rome luttant depuis près de cinq cents ans contre ses voisins, et enfin victorieuse de tous les peuples qui la resserraient, va porter plus loin ses armes : Carthage seule lui résistera, mais ce sera pour donner plus d'éclat à ses triomphes ; et cette fière rivale une fois domptée, nous verrons la puissance romaine se répandre comme un torrent, et inonder tout l'univers.

Première guerre punique (*avant J. C.* 264).

50. Les Romains et les Carthaginois étaient trop voisins et trop ambitieux, pour être tranquilles spectateurs de leur agrandissement réciproque. La guerre ne tarda pas à s'allumer entre les deux

peuples. La cause, ou plutôt le prétexte, fut qu'Hiéron, roi de Syracuse, aidé des Carthaginois, ayant attaqué Messine, cette ville se mit sous la protection des Romains. Ceux-ci saisirent l'occasion ; le consul Appius passe en Sicile sur de simples barques, délivre la ville assiégée, défait Hiéron en bataille rangée, et l'oblige à demander la paix. Ce prince pouvait être d'un grand secours aux Romains ; on le sentit bien à Rome : aussi lui accorda-t-on des conditions honorables ; et jamais la république n'eut d'allié plus fidèle ni d'ami plus constant. Le traité conclu avec Hiéron fut suivi du siége et de la prise d'Agrigente. Cette ville était la première de la Sicile après Syracuse, et les Carthaginois en avaient fait leur place d'armes (262).

51. Ce succès donna aux Romains de nouvelles espérances ; ils sentirent la nécessité d'une marine, et ils entreprirent de la créer. Une galère carthaginoise, échouée sur les côtes d'Italie, leur servit de modèle : on travailla avec tant d'ardeur, qu'en deux mois on eut cent-vingt galères toutes équipées. Mais comme ces navires, grossièrement construits, étaient lourds et difficiles à gouverner, on y remédia en plaçant sur chaque galère une machine appelée *corbeau*, qui, tombant sur les vaisseaux ennemis, devait les accrocher et

former une espèce de pont pour faciliter l'abordage. Cette invention eut tout le succès qu'on s'en était promis. Le consul Duilius, à la tête de la flotte, alla chercher celle des Carthaginois, qui, pleins de mépris pour ces nouveaux marins, acceptèrent le combat comme l'occasion d'un triomphe assuré. Mais ils furent bientôt désabusés. Les corbeaux ayant accroché tout à coup leurs navires, il fallut en venir aux mains comme si l'on eût été sur terre : aussi furent-ils complètement battus. Jamais victoire n'avait été plus agréable aux Romains : Duilius fut reçu en triomphe : on lui décerna des honneurs extraordinaires ; et l'on éleva, en mémoire de ce grand exploit, une colonne rostrale, qui subsiste encore aujourd'hui (260).

52. La neuvième année de la guerre, les Romains, qui ne regardaient les avantages remportés jusqu'alors que comme des préparatifs à de plus grandes entreprises, résolurent d'aller attaquer les Carthaginois jusque dans leur pays. Régulus, chargé de cette expédition, commença par remporter sur eux une grande victoire qui leur coûta plus de cent vaisseaux. Maître de la mer, il aborda en Afrique, où il s'empara du port et de la ville de Clypéa, et de beaucoup d'autres places qui d'elles-mêmes lui ouvrirent leurs portes. Le général

romain s'avançant dans le pays, trouva sur les bords du fleuve Bragada un ennemi d'un genre tout nouveau ; c'était un serpent d'une grandeur monstrueuse. Les écailles de sa peau le rendaient invulnérable à tous les traits. Il fallut dresser contre lui des balistes, des catapultes, et l'attaquer en forme comme une citadelle. Enfin, un quartier de rocher lui brisa l'épine du dos et l'étendit mort. Sa peau fut envoyée à Rome ; elle avait six vingts pieds de long.

53. Les Carthaginois, vaincus sur terre aussi bien que sur mer, se résolurent à demander la paix : Régulus, ébloui de ses succès leur proposa les conditions les plus dures, ajoutant, avec une sorte d'insulte, qu'il fallait, ou savoir vaincre, ou savoir plier sous le vainqueur. Un ton si fier révolta les Carthaginois ; ils prirent la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et mirent à la tête de leurs troupes Xantippe, général lacédémonien. Sous ce nouveau chef, les affaires prirent une nouvelle face (256). Régulus, plein d'une confiance toujours dangereuse, quand elle est le fruit de la prospérité plutôt que de la sagesse des mesures, accepta la bataille dans un poste désavantageux. Son armée fut presque entièrement détruite, et lui-même fut fait

prisonnier : tant il est vrai qu'une tête sage vaut mieux que mille bras, et que le général le plus heureux est toujours, s'il ne se défie de sa fortune, à la veille du revers le plus accablant !

54. Les Carthaginois jugèrent à propos d'envoyer Régulus à Rome pour traiter de l'échange des prisonniers, et ils lui firent prêter serment de revenir à Carthage, si la négociation ne réussissait point. Régulus, admis dans le sénat, refusa d'abord de dire son avis sur cette affaire, alléguant qu'il n'était plus ni sénateur ni citoyen romain, mais esclave. Comme on insista pour avoir son sentiment, il déclara nettement qu'il ne fallait point faire d'échange : sa raison fut que les prisonniers carthaginois étaient dans la vigueur de l'âge et en état de rendre encore des services à leur patrie ; au lieu que lui Régulus était trop âgé pour pouvoir désormais être de quelque utilité. Ce ne fut pas sans peine que le sénat se rendit à un avis si généreux. Régulus, sans se laisser toucher ni par les prières de ses amis, ni par les larmes de sa femme et de ses enfans, reprit le chemin de Carthage. Il n'ignorait pas à quels supplices il était destiné ; mais la foi du serment l'emporta dans son cœur sur la crainte de la mort la plus cruelle. Les Carthaginois, informés du conseil qu'il avait donné au sénat, lui firent souffrir

toutes sortes de tourmens, puis ils l'attachèrent à une croix. Ainsi périt cet illustre Romain, bien plus grand encore à son trépas, qu'il ne l'avait été dans le cours de ses triomphes.

55. La mort de Régulus donna à la guerre un nouveau degré de fureur. Les Romains essuyèrent des pertes, mais ils en firent éprouver de plus grandes aux ennemis. Enfin, après vingt-quatre ans de combat, le consul Lutatius eut la gloire de terminer cette grande querelle par la prise de Lilybée, la plus forte place de la Sicile, et par la bataille des îles Egates, qui enleva aux Carthaginois toute leur marine. Carthage épuisée demanda la paix : Rome, lasse elle-même d'une guerre qui lui avait coûté tant d'argent et tant de sang, prêta volontiers les mains à un traité ; mais les conditions en furent rigoureuses pour les Carthaginois ; elles portaient qu'ils évacueraient la Sicile et toutes les autres îles qui sont entre l'Italie et l'Afrique ; qu'ils payeraient tribut au peuple romain, et qu'ils ne pourraieut faire la guerre à Hiéron, roi de Syracuse, ni à aucun autre allié de Rome (241).

56. Ce fut pendant la première guerre punique que s'introduisirent à Rome deux genres de spectacles dont le goût devint bientôt une vraie fureur, aussi funeste

pour les mœurs, que honteuse pour l'humanité ; je veux dire les représentations des pièces de théâtre et les combats des gladiateurs. A cette fatale époque, on voit s'affoiblir et tomber rapidement cet esprit de tempérance, de frugalité, de justice, de désintéressement, qui jusqu'àlors avait fait la gloire et l'appui de la république : si Rome désormais compte beaucoup d'hommes fameux par leurs exploits, elle en comptera peu qui le soient par leurs vertus ; et à côté des talens les plus sublimes, elle verra souvent les vices les plus déshonorans.

Seconde guerre punique (avant J. C. 219).

57. Vingt-deux ans après la fin de la première guerre punique, commença la seconde, l'une des plus célèbres de l'antiquité, soit par sa durée, soit par l'habileté des généraux, soit par le courage des troupes, soit par la multitude et la variété des événemens, soit enfin par le succès qui abattit pour jamais Carthage, et assura à Rome l'empire de l'univers. La cause de cette guerre fut l'ambition de ces deux villes, alors les plus florissantes du monde ; l'usurpation de la Sardaigne par les Romains en devint le prétexte ; la prise de Sagonte en donna le signal. Annibal,

après avoir fait de cette ville alliée de Rome un monceau de cendres et de ruines, se mit en marche pour porter la guerre en Italie. Il passe les Pyrénées, le Rhône, et les Alpes, à travers cent nations ennemies qu'il dompte par la force des armes, ou qu'il attire après lui par l'espérance du pillage de Rome, et se précipite, comme un torrent, dans les riches campagnes de la Gaule cisalpine. Le consul Scipion veut arrêter ses progrès ; il est battu et blessé près du Tésin. Sempronius, son collègue, vient le joindre ; homme bouillant et présomptueux, il livre contre l'avis de Scipion, une nouvelle bataille près de la Trébie, dans un lieu désavantageux, et reçoit un échec plus funeste encore que celui du Tésin (218).

58. L'année suivante, Annibal, qui s'était avancé dans le cœur de l'Italie, eut en tête un nouveau consul encore plus téméraire que Sempronius : c'était Flaminius. Le général carthaginois l'attira adroitement près du lac de Trasimène, dans un vallon qu'il environna de ses troupes. On peut juger du trouble des Romains, quand ils se virent enfermés et assaillis de tous les côtés à la fois : cependant, l'impossibilité de se sauver rappela leur courage, et l'on commença, de part et d'autre, à se battre avec une animosité étonnante. L'achar-

ce qui forme l'espace de la lecture.

nement fut tel, que personne ne sentit un tremblement de terre qui renversa des villes presque entières dans le voisinage. Enfin Flaminius ayant trouvé la mort au milieu de la mêlée, les Romains plièrent : les uns, pressés par le glaive ennemi, allèrent se précipiter dans le lac ; d'autres ayant pris le chemin des montagnes, se jetèrent eux-mêmes au milieu des Carthaginois qu'ils voulaient éviter : presque toute l'armée romaine fut taillée en pièces. Tel fut le fruit de l'ignorance et de la témérité de Flaminius : il en coûta la vie à une infinité de braves soldats qui auraient pu vaincre sous un autre général (217).

59. Trois défaites si sanglantes consternèrent les Romains ; ils sentirent qu'il leur fallait un chef dont la prudence réparât les fautes de ses prédécesseurs. Fabius fut nommé dictateur ; et ce fut ce grand homme qui, le premier, mit un terme aux victoires d'Annibal. Attentif à toutes les démarches de ce redoutable ennemi, il se contentait de lui couper les vivres, de le harceler lorsqu'il le pouvait sans risque. Il parvint même à l'enfermer dans un défilé près de Falerne. Mais le rusé Carthaginois sut se tirer du mauvais pas où il était engagé. Il fait attacher aux cornes d'un grand nombre de bœufs des

bottes de bois sec, y met le feu, et les chasse, à l'entrée de la nuit, vers les hauteurs qu'occupaient les Romains. Ceux-ci, effrayés de ce spectacle, quittent leurs poste et s'éloignent. Annibal, qui n'attendait que le moment, s'échappe en silence avec toute son armée, et sort du défilé, où, le lendemain, Fabius ne trouve plus d'ennemis à vaincre. Si le dictateur n'eut pas la gloire de remporter sur Annibal des avantages considérables, il eut du moins celle de l'arrêter par une sage lenteur, et de rendre aux Romains, abattus par trois défaites consécutives, le courage et l'espérance de vaincre (217).

60. Aprés que le temps de la dictature de Fabius fut expiré, on nomma deux consuls, Paul-Emile et Varron, qui avaient tout ce qu'il fallait, l'un pour sauver, l'autre pour perdre la république. Malheureusement pour les Romains ce fut l'ignorant et fougueux Varron qui l'emporta. Animé par quelques légers avantages qu'Annibal lui laissa remporter, il lui présenta la bataille près de Cannes, dans une vaste plaine où la cavalerie carthaginoise, bien supérieure à celle des Romains, pouvait s'étendre en liberté. Annibal, qui savait prendre ses avantages en grand capitaine, posta son armée de manière que les Romains eurent tout à la

fois le soleil, le vent et la poussière dans le visage. Aux deux ailes, la cavalerie romaine, après un choc furieux, fut enfoncée et mise en déroute. Au corps de bataille, les légions romaines s'ébranlèrent pour attaquer le centre d'Annibal, composé d'Espagnols et de Gaulois. Ceux-ci reculent à dessein ; puis tout à coup il font volte-face : en même temps, les Africains des deux ailes tombent sur les flancs de l'armée romaine, et leur cavalerie la prend à dos. Ce fut alors un carnage affreux ; les Romains pressés de toutes parts, furent taillés en pièces ; le consul Paul-Emile resta sur la place avec quatre-vingts sénateurs, cinquante mille soldats, et un si prodigieux nombre de chevaliers, qu'Annibal envoya à Carthage trois boisseaux de bagues ; c'était l'ornement qui distinguait les chevaliers romains du reste du peuple (216).

61. Maharbal, un des officiers d'Annibal, lui conseillait de marcher droit à Rome. Annibal s'y étant refusé : *Vous savez vaincre,* reprit l'officier, *mais vous ne savez pas profiter de la victoire.* En effet, on croit assez généralement que le délai d'Annibal fut le salut de Rome ; et que, s'il y eût marché aussitôt après la défaite de Cannes, la guerre était finie, et le nom Romain effacé de dessus la terre.

62. Mais quelques mois après, Annibal fit une seconde faute plus grande que la première. Plusieurs peuples alliés des Romains avaient abandonné leur parti pour se jeter dans celui du vainqueur : de ce nombre était Capoue, ville depuis long-temps perdue par le luxe et les délices. Annibal eut l'imprudence d'y mettre ses troupes en quartier d'hiver. Ce fut là que cette armée, qui avait résisté à tant de victoires, fut elle-même vaincue par l'abondance et les plaisirs, dans lequels elle se plongea avec d'autant plus d'avidité, qu'elle n'y était point accoutumée. L'oisiveté, la bonne chère, le vin, la débauche, tous ces excès amollirent tellement les corps et les courages, que si Annibal se soutint encore quelque temps, ce fut plutôt par l'éclat de ses victoires passées que par ses forces présentes.

63. La défection de Capoue et la cruauté avec laquelle on y avait livré la garnison aux Carthaginois, avait extrêmement aigri les Romains. Aussi, dès qu'ils se virent un peu au-dessus de leurs affaires il resolurent d'assiéger cette ville perfide, et de ne point lâcher prise qu'ils n'en eussent tiré une vengeance éclatante. Les proconsuls Fulvius et Appius en poussèrent le siége avec tant de vigueur, que Capoue fut bientôt réduite à l'ex-

trémité. On s'y défendait avec un courage qui tenait de la fureur ; mais la faim s'y faisait sentir vivement, et les armes ne pouvaient rien contre cet ennemi domestique. En vain Annibal essaya de forcer les lignes des assiégeans ; il fut repoussé avec perte. Pour dernière ressource, il décampa brusquement et marcha vers Rome, dans l'espérance que les Romains quitteraient le siège pour venir au secours de leur patrie. Mais ils ne prirent point le change ; ils étaient trop acharnés contre leur proie, pour la quitter si facilement. Deux choses achevèrent de déconcerter Annibal : la première, c'est que, pendant qu'il était campé à l'une des portes de Rome, on en fit sortir, par une autre porte, des recrues pour l'Espagne ; la seconde, c'est que le champ même qu'il occupait, fut vendu à Rome, sans que pour cela on eût rien diminué du prix. Perdant toute espérance d'arracher les Romains de devant Capoue, il quitta la campagne de Rome, et alla, plein de honte et de dépit, s'enfoncer près de Tarente, aux extrémités de l'Italie. Capoue, abandonnée à elle-même et pressée par la famine, fut obligée d'ouvrir ses portes. La plupart des sénateurs de cette ville infortunée se donnèrent la mort : les autres périrent sous la hache du bourreau. Le vainqueur irrité lui ôta ses murs, ses priviléges, ses magistrats :

il en dispersa de côté et d'autre les habitans. Enfin, il fit voir d'un côté combien étaient inévitables les effets de sa colère envers des alliés infidèles, et de l'autre combien était faible pour eux la protection d'Annibal (211).

64. Pendant le siège de Capoue, les Romains mirent fin à un autre siège non moins important que le premier, celui de Syracuse. Cette ville, après la mort d'Hiéron, ancien et fidèle allié de Rome, avait pris le parti des Carthaginois ; et un tel exemple pouvait entraîner, pour les Romains, la perte de la Sicile entière (215). Marcellus, alors consul, qui avait eu l'honneur de battre Annibal au pied des murailles de Nole, fut envoyé en Sicile avec une armée, et assiégea Syracuse par terre et par mer. L'entreprise n'aurait été ni longue ni difficile, s'il se fût trouvé un homme de moins dans Syracuse : c'était Archimède, le plus fameux géomètre de l'antiquité. Il inventa une multitude de machines de toute grandeur, qui lançaient des pierres, des javelots, des poutres, des quartiers de rochers, avec tant de force et de justesse, que les assiégeans, pour n'en pas être accablés, étaient forcés de se tenir loin des murailles, sans pouvoir tenter ni mines, ni escalades, ni assauts. Le péril était encore plus grand du côté de la

mer : certaines machines, placées sur le haut du rempart, faisaient partir des crocs et des mains de fer qui enlevaient les vaisseaux romains avec toute leur charge, et qui, après les avoir fait pirouetter, les laissaient retomber sur la poupe ou sur le côté, et les submergeaient entièrement, ou bien les brisaient et les fracassaient contre les pointes de rochers qui bordaient le pied des murailles. Marcellus, repoussé de toutes parts, fut contraint d'attendre du temps et de la famine, ce qu'il ne pouvait exécuter à force ouverte.

65. Après trois ans entiers de siége ou de blocus, un simple soldat lui fournit l'occasion de terminer cette grande entreprise. Ce soldat s'avisa de compter les pierres du mur, et de mesurer des yeux la hauteur de chacune d'entr'elles ; puis ayant fait la supputation du total, il reconnut que le mur n'était pas, à beaucoup près, aussi haut qu'on l'avait cru ; et il conclut qu'avec de médiocres échelles, on pourrait y monter. Sur cet avis Marcellus prend le jour d'une fête où les Syracusains s'abandonnaient aux festins et aux danses : à l'entrée de la nuit, il fait escalader le mur, et s'empare, sans combat, d'un quartier de la ville.

66. Quelques jours après, il se vit maître de la ville entière, dont il ne put refuser

le pillage à ses troupes. Mais un accident imprévu troubla la joie d'un si heureux succès. Marcellus, qui honorait les sciences, voulut voir Archimède ; celui-ci, pendant le pillage, était occupé à considérer des figures de géométrie, lorsque tout à coup un soldat se présenta, lui ordonnant de venir trouver le général romain. Archimède le pria d'attendre un moment, jusqu'à ce que son problême fût résolu : le soldat, qui ne se souciait ni de problêmes ni de figures, prit le délai d'Archimède pour un refus, et lui passa son épée au travers du corps. Marcellus, affligé de sa mort, prit soin de ses funérailles, et lui fit ériger un monument parmi ceux des grands hommes (212). Le reste de la Sicile suivit la fortune de Syracuse : elle fut soumise, et devint une province de l'empire romain (210).

67. La guerre n'était pas moins vive en Espagne qu'en Italie. Publius-Scipion, celui-là même qui avait été vaincu et blessé sur le Tésin, et Cnéius son frère, avaient remporté de grandes victoires et conquis la plus grande partie de l'Espagne sur les Carthaginois. Après tant de succès, ils crurent pouvoir, sans risque, diviser leurs forces pour achever la conquête du pays. Cette fausse mesure causa leur perte. Asdrubal, frère d'Annibal, les attaqua et les

défit l'un après l'autre; et ce qu'il y eut de plus funeste, c'est que les deux Scipions y perdirent la vie (212).

68. L'Espagne semblait perdue pour les Romains; et on en était si persuadé à Rome, que, lorsqu'il s'agit de nommer un proconsul pour aller prendre la place des deux Scipion, il ne s'y trouva personne qui osât se présenter. Ce fut au milieu de cette désolation, que Publius-Scipion, fils de celui du même nom, qui venait d'être tué, âgé pour lors de vingt-quatre ans, se leva, et déclara qu'il était prêt, si on voulait l'en charger, à entreprendre de venger la mort de son père et de son oncle, et la défaite des armées romaines. Dès qu'on eut jeté les yeux sur ce jeune homme, plus recommandable encore par ses talens et ses vertus, que par le nom qu'il portait, il s'éleva de toutes parts des cris de joie; et d'un consentement unanime on le nomma proconsul et général des armées en Espagne.

69. Arrivé dans sa province, Scipion ne démentit point les heureuses espérances qu'on avait conçues de lui. Il prit en un jour Carthagène, la plus riche et la plus forte place que les Carthaginois eussent dans cette contrée : il attira, par ses bienfaits, presque tous les peuples d'Espagne au parti des Romains. Enfin il battit quatre généraux ennemis, détruisit leurs armées

et les poursuivit avec tant de succès, qu'il ne resta pas un seul Carthaginois dans toute l'Espagne (207).

70. Asdrubal échappé des mains de Scipion, à travers les Pyrénées, joignit, aux débris de ses troupes, une multitude de Gaulois, passa les Alpes, et entra en Italie pour se joindre à son frère. Rome sentit ce qu'elle avait à craindre de ce nouvel ennemi ; elle lui opposa le consul Livius. Néron son collègue, qui tenait tête à Annibal, conçut alors un projet aussi hardi que sage. A la tête de sept mille hommes d'élite, il part secrètement, parcourt, en sept jours, la plus grande partie de l'Italie, et va se joindre à Livius. Dès le lendemain, on attaque Asdrubal, près du Métaure. Le général carthaginois fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un frère d'Annibal : tant qu'il espéra vaincre, il soutint le combat : mais quand il ne vit plus rien à espérer, il se jeta au milieu des Romains, où il fut percé de mille coups. Ce combat fut le plus sanglant de cette guerre ; et soit par la mort du général ennemi, soit par le carnage qu'on fit de ses troupes, il put servir de représailles pour la journée de Cannes. Il resta sur la place près de soixante mille Carthaginois. Les vainqueurs étaient si las de tuer, que Livius laissa échapper plusieur fuyards, en disant : *Il est bon qu'il en reste quelques-uns pour*

porter la nouvelle de leur défaite. Néron s'en retourna avec la même rapidité qu'il était venu, répandant sur tout son passage une joie incroyable. Il rejoignit l'armée romaine, avant qu'Annibal eût rien su de la course qu'il venait de faire ; et pour lui en donner des nouvelles, il fit jeter dans son camp la tête d'Asdrubal. Cette tête sanglante n'instruisit que trop bien le général carthaginois d'une catastrophe également funeste à sa famille et à sa patrie. Sur-le-champ il décampa en déplorant la malheureuse destinée de Carthage, et alla se resserrer aux extrémités de l'Italie, hors d'état d'entreprendre désormais rien de considérable (207).

71. Scipion, de retour à Rome, après avoir chassé les Carthaginois d'Espagne, fut nommé consul d'un consentement unanime, et avec des témoignages extraordinaires d'estime et de faveur. On lui donna la Sicile pour département, et la permission de passer en Afrique (205). C'est ce que souhaitait Scipion ; il était persuadé que le plus court moyen de tirer Annibal de l'Italie et de terminer la guerre, était de la porter jusque sous les murs de Carthage. Dès qu'il eut fait ses préparatifs, il s'embarqua et passa en Afrique. Les Carthaginois lui opposèrent deux armées nombreuses, commandées, l'une par Syphax, roi de Numidie, l'autre par un Asdrubal,

différent du frère d'Annibal. Scipion apprit par ses espions que dans les deux camps ennemis on faisait fort négligemment la garde ; il sut encore que les huttes des soldats n'étaient que de joncs et de branchages. Là-dessus, il résolut de les détruire tous deux en une seule nuit. Il chargea Lélius, son lieutenant, et Masinissa, prince numide, de mettre le feu au camp de Syphax : pour lui, il alla se poster entre ce camp et celui d'Asdrubal. La chose réussit comme il l'avait prévu. La plupart des Numides furent, ou étouffés par la flamme dans leurs lits, ou égorgés par Lélius et Masinissa, ou écrasés aux portes du camp trop étroites pour donner passage à la multitude des fuyards. Cependant on aperçut du camp d'Asdrubal les flammes qui dévoraient celui de Syphax. Les Carthaginois crurent que cet incendie était l'effet du hasard, et une grande partie d'entre eux se mit à courir au secours, sans ordre et sans armes. Ils tombèrent tous entre les mains des troupes romaines qui occupaient le passage. Scipion alla ensuite au camp d'Asdrubal, qu'il traita comme celui de Syphax. De tant de milliers d'hommes dont ils étaient composés une heure auparavant, ils ne s'en sauva que deux mille, la plupart sans armes, et blessés ou demi-brulés (203).

72. Accablés d'une si grande perte, les

Carthaginois se hâtèrent d'appeler Annibal au secours de sa patrie. Ce ne fut qu'en frémissant de colère et de rage qu'Annibal quitta l'Italie, accusant, dit-on, les dieux et les hommes, et vomissant mille imprécations contre lui-même, de ce qu'après la bataille de Cannes, il n'avait pas conduit à Rome ses soldats encore tout fumans du sang des Romains. Arrivé en Afrique, et sentant ce que risquait Carthage si elle était vaincue, il demanda une entrevue à Scipion pour traiter de la paix. Scipion s'y prêta sans peine. On convint du jour et du lieu. Alors ces deux généraux non seulement les plus illustres de leur temps, mais comparables aux plus fameux capitaines et aux plus grands rois qui aient jamais vécu, s'abouchèrent à la vue des deux armées : ils demeurèrent quelque temps en silence, se regardant l'un l'autre, comme saisis d'une admiration réciproque. Annibal parla le premier ; mais il proposa des conditions qui s'accordaient mal avec la fortune présente de Carthage. Scipion ne put se résoudre à les accepter ; et ils se séparèrent pour annoncer aux leurs qu'il fallait en venir aux mains.

73. La bataille se donna le lendemain, près de Zama. Annibal fut entièrement défait, et se sauva avec quelques cavaliers à Carthage, où, depuis trente-six ans, il n'avait pas mis le pied. Là, il avoua publi-

quement qu'on était vaincu sans ressource, et qu'il fallait obtenir la paix à quelque prix que ce fût. Le vainqueur l'accorda aux mêmes conditions qu'il avait prescrites avant la bataille de Zama ; savoir que les Carthaginois ne posséderaient plus rien hors de l'Afrique ; qu'ils livreraient toutes leurs galères, excepté dix ; qu'ils paieraient à Rome trente millions de livres, et qu'ils ne pourraient faire la guerre à qui que ce fût, sans la permission du peuple romain. Ainsi finit la seconde guerre punique ; elle avait duré dix-sept ans. Scipion donna le royaume de Syphax à Masinissa. Il reprit ensuite avec son armée, le chemin de l'Italie, qu'il traversa entre deux haies de peuples accourus de toutes parts pour voir le vainqueur de Carthage, le libérateur de la république, le plus grand des Romains. D'une commune voix on l'honora du surnom d'Africain, qui se confondant avec son nom, semblait renouveller à chaque moment le souvenir de son triomphe (202).

Troisième guerre punique (avant J. C. 149).

74. Les Romains, délivrés d'Annibal, le plus redoutable ennemi qu'ils eussent jamais eu, tournèrent leur armes victorieuses contre Philippe, roi de Macédoine (200), puis contre Antiochus-le-Grand, roi de Syrie

(192), et enfin contre Persée, successeur de Philippe (1). Cette dernière guerre finit par la conquête de la Macédoine (168). Rome ne voyait plus rien dans l'univers qui pût balancer sa puissance; elle était la terreur des rois et l'arbitre des nations. Mais au milieu de cette grandeur elle ne pouvait voir, sans un sentiment de jalousie et d'inquiétude, subsister, quoique abattue, Carthage, son ancienne rivale. On en résolut donc la ruine, et on lui déclara la guerre sous prétexte que, contre la teneur du dernier traité, elle avait attaqué Masinissa, allié de la république romaine.

75. Carthage, pour prévenir le coup dont elle était menacée, envoya des députés aux consuls déjà campés en Afrique. On leur déclara qu'il fallait commencer par donner trois cents otages, et livrer généralement toutes leurs armes ; qu'après cela, on leur ferait connaître les intentions du peuple romain. Cet ordre, tout rigoureux qu'il était, fut exécuté sur-le-champ ; et les députés carthaginois revinrent au camp, accompagnés des personnages les plus vénérables de leur nation, pour tâcher d'exciter la compassion des Romains dans ce moment critique où l'on allait décider de

(1) Ces trois guerres ont été traitées dans l'Histoire Ancienne.

leur sort. Le consul Censorinus les reçut avec quelques témoignages de bonté ; puis reprenant tout à coup un air grave et sévère, il leur signifia que la dernière volonté du sénat et du peuple romain était qu'ils sortissent de Carthage qu'on avait résolu de détruire, et qu'ils allassent bâtir une nouvelle ville où il leur plairait, pourvu que ce fût à quatre lieues de la mer. Quand le consul eut prononcé cet arrêt foudroyant, ce ne fut qu'un cri lamentable parmi les Carthaginois ; frappés comme d'un coup de foudre, ils se roulaient dans la poussière, déchirant leurs habits, et ne s'expliquant que par des gémissemens et des sanglots. Un spectacle si triste ne toucha point les consuls ; il fallut retourner à Carthage y porter cet affreuse nouvelle. Dès ce moment ce ne fut, dans toute la ville, que hurlemens, que rage et fureur contre les Romains. Le désespoir tient lieu de ressources à tout ce peuple infortuné. De toutes parts on se met à fabriquer de nouvelles armes ; hommes et femmes, tous y travaillent jour et nuit ; les temples, les palais, les places publiques sont changés en ateliers ; et comme on manquait de matière pour faire des cordes, les femmes donnent leurs cheveux pour tenir lieu de chanvre et de lin : enfin, on jure de s'ense-

velir sous les débris de la ville, plutôt que de l'abandonner.

76. Cependant les consuls s'avancèrent vers Carthage pour en former le siége : ils ne s'attendaient guère à y trouver une vigoureuse résistance ; et la hardiesse, ou plutôt la fureur avec laquelle on se défendit, les jeta dans un grand étonnement. Loin de se trouver en état de forcer la ville, ils eurent du dessous en plusieurs occasions. Leurs successeurs n'eurent ni plus d'habileté ni plus de succès, et le siége languit ainsi pendant plus de deux ans.

77. Rome alors commença à craindre l'issue d'une guerre qui devenait de jour en jour plus douteuse et plus importante : elle ne crut pouvoir rien faire de mieux que d'en confier le soin à un jeune homme bien recommandable, tant par le nom qu'il portait, que par ses vertus civiles et militaires. C'était Scipion-Emilien, fils de Paul-Emilien vainqueur de Persée, et petit-fils, par adoption, du grand Scipion l'Africain, vainqueur d'Annibal. Créé consul avant l'âge fixé par les lois, il arriva devant Carthage ; et après avoir rétabli l'ordre et la discipline dans son armée, il resserra si étroitement la ville, que bientôt elle fut en proie à la plus cruelle famine. En même temps il l'attaqua de vive force : étant parvenu à emporter la muraille, il se jeta dans la

grande place et dans les principales rues. Les Carthaginois se défendirent en désespérés : le combat dura six jours et six nuits sans interruption, et le carnage fut horrible. On ne cessa de tuer que le septième jour, où cinquante mille Carthaginois, qui restaient de sept cent mille, demandèrent la vie et l'obtinrent. Parmi eux se trouvaient neuf cents transfuges romains : voyant bien qu'ils n'avaient point de quartier à espérer, ils mirent le feu à un temple et se précipitèrent dans les flammes. Ainsi périt Carthage : tout le pays qui en dépendait fut soumis à la république, en qualité de province romaine. Scipion, de retour à Rome, y reçut, comme son aïeul, avec les honneurs du triomphe, le surnom d'Africain.

78. L'année même de la ruine de Carthage, Corinthe fut prise, la ligue des Achéens dissoute, et toute la Grèce réduite en province de l'empire romaine. Cet ainsi que ces fiers républicains s'avançaient à grand pas vers la conquête du monde entier (146).

Guerre contre Numance (avant J. C. 141).

79. Depuis plus de soixante ans que les Romains avaient chassé les Carthaginois d'Espagne, ils n'en étaient pas pour cela

devenus les maîtres paisibles. Les peuples de cette contrée étaient trop belliqueux et aimaient trop leur indépendance, pour se laisser asservir si facilement. Les généraux que Rome y envoya, n'avaient ni les talens ni les vertus des Scipion. Aussi les Espagnols, exaspérés par les vexations des uns, et enhardis pas l'incapacité des autres prirent souvant les armes, et firent essuyer aux Romains de grandes pertes. On vit la seule ville de Numance tenir tête aux maîtres du monde; et avec quatre mille hommes seulement, mettre en fuite une armée consulaire qui en avait plus de vingt, l'envelopper, la force de mettre bas les armes, et de conclure une paix déshonorante pour le nom romain.

80. Le sénat et le peuple, honteux et affligés de voir depuis plusieurs années leurs généraux battus par des ennemis si faibles, songèrent à mettre en place un homme capable de rétablir l'honneur de la république. Il ne fut pas besoin de délibérer beaucoup sur le choix : le destructeur de Carthage parut seul en état de terminer la guerre contre Numance. Scipion fut donc nommé consul et envoyé en Espagne. Il y trouva une armée sans ordre, sans discipline, sans subordination, livrée entièrement au luxe, à l'oisiveté, à la licence. Le consul crut qu'avant de songer à vaincre

les ennemis, il fallait réformer des troupes qui méritaient si peu le nom qu'elles portaient. Il bannit du camp tout ce qui ne servait qu'à entretenir le luxe et la mollesse. Il ne laissa aux soldats, pour leur ménage, qu'une broche et un pot, et pour leur nourriture, que de la chair bouillie ou rôtie. Il retrancha les lits pour les repas ; car la coutume de manger couché était passée d'Asie à Rome, et de là avait pénétré jusque dans les armées. Scipion faisait faire à ses soldats de longues marches, chargés de leur bagages, de leurs armes, de la provision de blé pour quinze ou vingt jours, et de sept gros pieux pour se retrancher. Il leur faisait creuser des fossés, élever des palissades, construire des murs : *Qu'ils se couvrent de boue*, disait-il, *puisqu'ils craignent d'être couverts de sang.*

81. En peu de temps l'armée changea entièrement de face. Pour lors Scipion s'approcha de Numance, qu'il environna d'une ligne de circonvallation, c'est-à-dire, d'un fossé et d'un mur flanqué de tours. Les assiégés ne tardèrent pas à ressentir la disette ; bientôt la famine devint extrême, et fit parmi eux des ravages épouvantables. Après avoir épuisé toutes les ressources que suggérait la nécessité, ils en virent à se nourrir de chair humaine ; et le désespoir étouffant en eux tout autre sentiment

que celui du besoin, les plus faibles devenaient la proie des plus forts, qui, pour prolonger de quelques momens une malheureuse vie, ne craignaient pas d'égorger et de dévorer leurs concitoyens. Ce n'étaient plus des hommes, mais des spectres, tant la misère, la faim, la maladie et tous les maux réunis ensemble avaient desséché leur visage, et répandu sur tout leur extérieux un air hagard et furieux. A la fin, ne pouvant plus tenir contre tant de maux, les uns s'entretuèrent, ou se jetèrent dans les flammes, pour mourir libres ; les autres, un peu moins frénétiques, se rendirent. Scipion en réserva cinquante pour son triomphe, vendit tous les autres, renversa Numance de fond en comble, et en distribua les terres aux peuples voisins (133).

Troubles excités par les Gracques (avant J. C. 133).

82. Tandis que Scipion réduisait la ville de Numance, on vit commencer à Rome des querelles bien funestes pour la république, puisqu'elles apprirent aux Romains à souiller de leur propre sang la capitale de l'empire. Les auteurs de ces troubles furent Tibérius et Caïus-Gracchus, petits-fils, par Cornélie leur mère, du premier Scipion l'Africain. Ni les talens, ni l'é-

ducation ne manquèrent aux jeunes Gracchus. Leur éloquence, leur courage, leur probité, tout les rendait recommandables ; mais une malheureuse ambition leur fit tourner contre leur patrie tant de grandes qualités, qui ne leur avaient été données que pour la servir.

83. Dès les premiers temps de la république les tribuns, intéressés, pour se faire valoir, à semer la discorde entre le sénat et le peuple, avaient proposé la *loi agraire*, loi qui consistait à enlever aux riches des terres qu'ils possédaient sans titre, mais de temps immémorial, pour les distribuer aux plus pauvres des citoyens. Le sénat s'y était toujours opposé, par la raison que cette loi n'était propre qu'à jeter le trouble et la confusion dans les familles. Tibérius entreprit de la faire passer ; et, pour y réussir, il n'épargna ni ruses ni violences : ce qui lui gagna la faveur de la multitude, toujours prête à seconder ceux qui la flattent. Le sénat, de son côté, oubliant sa modération ordinaire, résolut d'opposer la force à la force ; et bientôt il en trouva l'occasion. Dans une assemblée du peuple, Tibérius, que le tumulte empêchait d'entendre, porta la main à sa tête, pour faire connaître, par ce geste, à la multitude qu'on en voulait à sa vie. Là dessus, ses ennemis s'écrièrent qu'il demandait le dia-

dème. C'en fut assez pour le perdre. Scipion Nasica, quoique son parent, suivi des sénateurs et des patriciens, se jeta sur la troupe qui l'environnait. Le tribun prit la fuite ; mais il fut atteint, et assommé avec plus de trois cents de ses partisans (133).

84. Caïus, qui était beaucoup plus jeune que Tibérius, n'eut point de part à ces mouvemens, et passa plusieurs années sans paraître vouloir venger la mort de son frère ni poursuivre ses projets. Mais du moment qu'il se crut assez fort, levant le masque, il montra au peuple en sa personne un zélé protecteur, et au sénat un ennemi implacable. Le sénat, poussé à bout par les entreprises de l'audacieux Caïus, résolut de le traiter comme il avait traité son frère. Le consul Opimius marcha contre lui à la tête d'une troupe bien armée, et mit tous ses gens en déroute. Caïus, abandonné de cette lâche multitude pour laquelle il s'était sacrifié, ne trouva pas même un asile : près d'être atteint et pris, il se fit percer par un esclave, qui se tua lui-même sur le corps de son maître. Opimius avait promis de payer en or la tête de Caïus, poids pour poids. Un certain Septimullus s'étant saisi de cette tête, la porta au consul au bout d'une pique. Pour la rendre plus pesante, il en ôta toute la cervelle et la remplit de plomb : aussi en eut-il dix-sept livres pesant

d'or. Ainsi périrent les Gracques, après avoir été les fléaux de leur patrie, dont ils auraient put être l'ornement et la gloire ; et avec eux furent ensevelis leurs projets (121).

Guerre contre Jugurtha (*avant J. C.* 112).

85. Pendant les troubles excités à Rome par les Gracques, régnait en Numidie Micipsa, fils du célèbre Masinissa. En mourant, il partagea ses états entre deux enfans qu'il avait, et leur associa Jugurtha son neveu (118). Celui-ci, plein de valeur et d'habileté, mais dévoré d'ambition, voulut régner seul ; et, pour y parvenir, il ne craignit pas de tremper ses mains dans le sang des deux fils de son parent et de son bienfaiteur. Appelé à Rome pour y rendre compte d'une action si odieuse, Jugurtha ne fit pas difficulté de s'y présenter, dans un temps où il savait que tout y était vénal. En effet, il vint à bout de corrompre un tribun du peuple ; et lorsque ses accusateurs, après avoir dévoilé ses crimes, l'eurent sommé de répondre, ce tribun, d'accord avec lui, lui fit défense d'ouvrir la bouche. En vain le peuple en témoigna son indignation, le tribun persista effrontément dans le parti qu'il avait

pris ; et l'assemblée fut obligée de se dissoudre sans avoir rien prononcé. Cependant Jugurtha ayant commis un nouveau meurtre au milieu même de Rome, on le contraignit d'en sortir, et on lui déclara la guerre.

86. Les premiers généraux que l'on envoya contre lui, déshonorèrent le nom romain par leur lâcheté, leur ignorance et leur avarice. Jugurtha défit les uns à force ouverte, et corrompit les autres en leur prodiguant ses trésors. Il fallut envoyer en Afrique le consul Métellus, homme recommandable par ses talens militaires, et plus encore par une probité incorruptible. Ce nouveau général poussa vivement Jugurtha ; et il était près de recueillir le fruit de ses victoires, lorsqu'il s'en vit frustré par l'ambition et la jalousie d'un de ses lieutenans (108). C'était le trop célèbre Marius, dont les talens furent depuis si utiles, et les fureurs si funestes à la république. Ayant été nommé consul, il vint à bout de supplanter Métellus, et de se faire donner à lui-même le commandement de l'armée de Numidie. Il n'eut pas de peine à achever la défaite d'un ennemi déjà épuisé par les malheurs précédens.

87. Sur ces entrefaites, Bocchus, roi de Mauritanie, et allié de Jugurtha, craignant

de partager le sort de ce malheureux prince, résolut de faire sa paix particulière avec la république. Marius lui envoya Sylla, son questeur, qui fit entendre au roi maure, que s'il voulait la paix, il fallait l'acheter par un service important, et livrer Jugurtha aux Romains. Bocchus s'en défendit long-temps; il fut au contraire sur le point de livrer Sylla lui-même à Jugurtha qui l'en sollicitait; mais Sylla, qui était né intrigant et persuasif autant que brave et intrépide, lui fit si bien voir d'un côté la récompense du service, et de l'autre le danger où il se mettait en le refusant, que Bocchus faisant céder à la crainte et à l'espérance toute autre considération, se résolut à trahir le roi de Numidie. Sous prétexte de parler de paix, on l'attira à une conférence, où il fut saisi, chargé de chaines et remis entre les mains de Sylla. Ainsi fut terminée cette guerre, d'une façon dont Sylla eut tout l'honneur, s'il peut y avoir de l'honneur à vaincre par la perfidie d'un autre. Sylla ne manqua pas de s'en glorifier au dépens de Marius; il se fit faire un anneau qu'il portait toujours, et qui lui servait de cachet, où il était représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus. Marius piqué jusqu'au vif de cette espèce d'insulte, ne la lui pardonna jamais: telle fut l'origine de la

haine implacable qui éclata depuis entre ces deux Romains, et qui coûta tant de sang à la république. Jugurtha, apres avoir, suivant la coutume servi d'ornement au triomphe du vainqueur, fut jeté dans un cachot où on le laissa mourir de faim (105).

Guerre contre les Teutons et les Cimbres (avant J. C. 105).

88. Il semblait être de la destinée des Romains de ne mettre fin à une guerre, que pour en trouver d'autres à entreprendre ou à soutenir. La joie de la défaite de Jugurtha et du triomphe de Marius, fit bientôt place à la crainte qu'inspira un effroyable débordement de Barbares prêts à fondre sur l'Italie. Les Teutons et les Cimbres, peuples sortis du nord de l'Europe, s'avançaient vers les Alpes ; et Rome dans une conjoncture aussi critique, avait eu l'imprudence de mettre à la tête de ses armées, des généraux incapables de les commander. Elle en fut punie par la défaite la plus horrible qu'elle eût jamais éprouvée ; ce fut près d'Orange : quatre-vingt mille hommes y restèrent sur la place, et payèrent de leur vie l'ignorance et la témérité des chefs. Les vainqueurs, au lieu d'entrer en Italie, perdirent un temps considérable à ravager tout le midi des Gaules ; et ce délai sauva Rome.

89. Marius, regardé comme le seul général capable de repousser de si redoutables ennemis, fut continué dans le consulat plusieurs années de suite, ce qui était contre les lois et sans exemple dans la république. Il était consul pour le quatrième fois, lorsqu'enfin les Barbares se présentèrent aux portes de l'Italie. Ce furent les Teutons qui parurent les premiers avec des troupes innombrables : mais ni le nombre ni la fureur ne purent rien contre les Romains conduits par Marius. Il tendit aux Barbares, proche d'Aix, une embuscade où fut enseveli presque toute entière cette nation féroce qui menaçait de tout engloutir. Dès le lendemain de la victoire, Marius reçut la nouvelle de son élection à un cinquème consulat ; et bientôt il eut à délivrer la république d'un danger plus pressant encore que celui auquel elle venait d'échapper.

Pendant qu'il était aux prises avec les Teutons, les Cimbres avaient forcé le passage des Alpes, et poussant les Romains devant eux, ils avaient pénétré jusqu'à Verceil sur les bords du Pô. Marius accourut à la tête de ses troupes victorieuses, et se campa proche des barbares. Ce fut là que les Cimbres, qui ignoraient encore, ou qui n'avaient pas voulu croire la défaite des Teutons, envoyèrent des

députés sommer le consul de leur céder, à eux et à leurs fréres, des terres dans l'Italie pour s'y établir. On demanda aux députés, qui étaient ces frères dont ils parlaient ; ils répondirent que c'étaient les Teutons. Toute l'assemblée se mit à rire. *Ne vous mettez point en peine de vos frères*, leur dit alors Marius ; *ils ont la terre que nous leur avons donnée, et ils la garderont éternellement*. Les députés, piqués de l'ironie, lui dirent qu'il se repentirait de cette insulte, et qu'il en serait puni par les Cimbres d'abord, et bientôt après par les Teutons dès qu'ils seraient arrivés. *Ils sont arrivés*, reprit Marius ; *les voici ; et il ne serait pas honnête de vous retirer sans avoir salué et embrassé vos frères*. En même temps, il fit amener les rois teutons chargés de chaînes. Les députés confondus se retirèrent. Trois jours après, la bataille se donna : le succès fut tel qu'on devait l'attendre de l'habileté du général et de la valeur de ses troupes. Les Cimbres furent presque entièrement exterminés ; et Rome, délivrée du plus pressant danger qu'elle eût couru depuis long-temps, honora son libérateur du titre de troisième fondateur de la ville (105).

Guerre sociale (avant J. C. 90).

90. Marius, depuis ses victoires sur les

Cimbres et les Teutons, avaient dans Rome la principale autorité. Cet ambitieux ne s'en servit que pour fomenter des troubles qui semblaient le rendre nécessaire : et ces troubles amenèrent une révolte presque générale des peuples de l'Italie. Depuis long-temps les Italiens sollicitaient le titre et les droits de citoyens romains : mais loin de leur accorder cette faveur que leurs services avaient si bien méritée, on s'attacha et l'on réussit à faire périr ceux des magistrats et des nobles qui avaient embrassé leurs intérêts. Les Italiens, si indignement frustrés coururent aux armes, et d'alliés qu'ils étaient, ils devinrent les ennemis d'une ville ingrate, qui leur devait la plus grande partie de sa puissance. Cette guerre fut nommée la guerre *sociale* elle fut d'abord poussée avec chaleur, et avec tant de succès pour les Italiens, que Rome n'eut pour se tirer du péril, d'autre ressource que de diviser ses ennemis, en accordant le titre et les droits de citoyens à ceux des peuples ligués qu'elle trouva plus traitables que les autres. Cette facilité en détacha plusieurs de la ligue ; et après deux ans de guerre, il ne resta presque plus d'ennemis que les Samnites, qui semblait avoir repris leur ancienne haine contre le nom romain.

Première guerre contre Mithridate (avant J. C. 88).

91. Rome, attaquée jusque dans ses foyers, avait en même temps à repousser les efforts de Mithridate, roi de Pont. Ce prince, aussi cruel qu'ambitieux, et d'ailleurs mécontent de la république, fit massacrer, en un seul jour, tout ce qu'il y avait de Romains et d'Italiens dans l'Asie-Mineure : il en coûta la vie à plus de cent mille hommes. Une injure si atroce demandait une vengeance prompte et terrible. Mais les troubles qui régnait à Rome la différèrent. Sylla, alors consul, avait été chargé de porter la guerre contre Mithridate. Marius, ennemi de Sylla, le fit dépouiller de ce commandement et s'en révêtit lui-même. Piqué d'une injustice aussi criante, Sylla revint sur Rome à la tête de son armée, y entra de force, en chassa Marius et tous ses partisans se fit rendre le commandement, et en partit avec la gloire d'avoir laissé la vie et la liberté à tous ses ennemis, excepté à dix des plus acharnés. Heureuse la république, heureux Sylla lui-même, si cet exemple de modération eût été suivi dans les orages qui désoleront bientôt l'empire romain !

92. Lorsque Sylla fut passé en Grèce, il trouva cette belle contrée presque en-

vahie par Archélaüs, le plus habile des généraux de Mithridate. Sa première opération fut le siège d'Athènes, qu'il emporta de viveforce après la plus opiniâtre défense. De là il marcha vers Chéronée, où il tailla en pièces l'armée d'Archélaüs, quatre fois plus nombreuse que la sienne. Bientôt après, il eut occasion de gagner une seconde bataille encore plus mémorable que la première. Les commencemens, à la vérité n'en furent pas heureux. Les Romains, accablés par la multitude des Barbares, plièrent et prirent la fuite. A la vue du désordre, Sylla accourut, saisit une enseigne, et s'avanca seul contre l'ennemi, en criant aux siens : *Pour moi, il m'est glorieux de mourir ici : vous, si l'on vous demande en quel endroit vous avez abandonné votre général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchomène.* Ce reproche et l'exemple de Sylla raniment les Romains ; ils retournent à la charge, poussent les Barbares jusque dans leur camp, qu'ils attaquent et emportent l'épée à la main. Presque toute l'armée ennemie fut ensevelie dans les marais voisins où elle s'était réfugiée Archélaüs lui-même y demeura caché pendant deux jours après lesquels il parvint à s'échapper (86).

93. Mithridate, consterné de ses deux défaites, chargea Archélaüs de faire des propositions de paix. Ce général, qui savait le besoin que Sylla avait de retourner en Italie où son parti était opprimé par celui de Marius, lui proposa d'abandonner l'Asie à Mithridate, et lui offrit toutes les forces de son maître pour l'aider à conquérir l'Italie sur Marius. Sylla, dissimulant ce qu'il pensait d'une telle offre, invita à son tour Archélaüs à enlever la couronne à Mithridate, en lui promettant de l'aider dans cette entreprise. Archélaüs se récria qu'il était incapable d'une trahison. *Eh quoi !* reprit alors le Romain *toi qui n'est que l'esclave, ou si tu veux, l'ami d'un roi barbare, tu crois qu'une couronne serait achetée trop cher par la honte d'une infidélité ! Et tu oses la proposer à un général romain, à Sylla, comme si tu n'étois point cet Archélaüs qui as couvert, il y a quelques jours, des débris de tes armées, les plaines de Chéronée et d'Orchomène !* A cette réponse foudroyante, Archélaüs changea de ton, et accepta toutes les conditions qu'il plut à Sylla d'imposer au roi vaincu. Quand il fut question de les ratifier, Mithridate hésita ; il ne pouvait se résoudre à livrer ses vaisseaux. Ce délai irrita Sylla. *Quoi !* dit-il aux ambassadeurs du roi de Pont, *votre maître nous chicane sur quelques vaisseaux ! lui*

qui devrait me remercier à genoux de ce que je lui laisse cette main droite, dont il à signé l'ordre pour massacrer cent mille Romains. Mithridate fut obligée de plier ; il perdit, par le traité, toutes ses conquêtes, tous ses vaisseaux et une bonne partie de ses trésors, et alla se resserrer dans son royaume, chargé du crime d'avoir sacrifié le repos de la terre à son ambition, et de la honte de l'avoir fait sans fruit (84).

Dictature de Sylla (avant J. C. 82).

94. Tandis que Sylla poussait la guerre contre Mithridate avec autant de gloire que de succès, Rome était en proie aux horreurs de la tyrannie la plus cruelle. Marius y était rentré les armes à la main, et l'avait traitée comme une ville prise d'assaut. Tout ce qu'on put découvrir d'amis de Sylla fut massacré ; le carnage s'étendit sur un nombre prodigieux de citoyens dont tout le crime était d'être suspects au féroce Marius. Un mot, un signe de tête de sa part décidait de la vie de ceux qui se présentaient devant lui : pour être égorgé, il suffisait de n'en avoir pas reçu le salut ordinaire ; de sorte que ses amis eux-mêmes ne l'abordaient qu'en tremblant. Ce monstre, presque aussi altéré d'hon-

neurs que de sang, s'était lui-même nommé consul pour la septième fois. Mais la nouvelle des succès de Sylla l'inquiétait et le tourmentait cruellement. Pour se mettre à l'abri d'un revers, ou plutôt pour s'étourdir lui-même sur l'avenir, il se livra sans mesure à tous les excès de la table ; et bientôt après il en mourut, emportant avec lui le double titre de sauveur et de fléau de sa patrie ; mais plus digne encore de l'exécration que de l'admiration de la postérité (86).

95. Sylla cependant, de retour en Italie, y trouva quinze généraux et plus de deux cent mille hommes armés contre lui. Il n'en avait que quarante mille : mais sa réputation, et la haine que la plupart portaient à la mémoire de Marius, attirèrent une foule de soldats sous ses enseignes ; et aidé de Pompée et de Crassus, qui commençaient dès lors à se faire connaître, il battit partout le parti de Marius. Cependant la dernière des armées ennemies faillit lui enlever en un jour le fruit de ses victoires. Cette armée était presque toute composée de Samnites. Télésinus, qui en était général, grand capitaine et homme de ressources, se voyant pressé par Sylla et par Pompée, leur déroba une marche, et courut vers Rome qu'il savait être sans défense. Sylla ac-

courut de son côté, et sans donner à ses troupes le temps de se reposer, il fit sonner la charge. Le combat fut des plus rudes ; la haine de part et d'autre échauffait les courages ; et jamais intérêt ne fut plus grand, puisqu'il s'agissait du sort de Rome. Télésinus animait ses Samnites, en leur criant, que c'était là le dernier jour des Romains ; qu'il fallait prendre et ruiner leur ville ; que jamais on ne se délivrerait de ces loups ravissans, de ces ennemis de la liberté de l'Italie, qu'en détruisant leur repaire. Les Romains, fatigués de la marche qu'ils venaient de faire, eurent d'abord du dessous. Sylla mit tout en œuvre pour les ranimer : prières, menaces, exemples, tout fut inutile. *O fortune ennemie !* s'écriait-il, *après m'avoir rendu tant de fois victorieux, ne m'as-tu donc amené aux portes de ma patrie que pour m'y faire périr avec plus de honte !* Les Samnites conservèrent leur avantage jusqu'à la nuit. Mais alors Télésinus ayant été percé d'un coup mortel, le combat changea de face, son camp fut pris et son armée taillée en pièces, sans qu'il en échappât presque personne ; car Sylla avait défendu de faire aucun quartier aux Samnites (82).

96. Cette victoire de Sylla porta le dernier coup au parti de Marius ; et le

vainqueur aurait pu passer, au yeux du paganisme, pour le plus heureux et le plus grand des hommes, s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre. Mais il changea tout à coup de mœurs et de conduite ; et la première preuve qu'il en donna, fut de faire égorger, dès le lendemain du combat, six mille hommes à qui il avait promis la vie. Ce ne fut là que le prélude de ses fureurs. Revêtu de la dignité de dictateur, et investi d'un pouvoir sans bornes, il poursuivit avec acharnement tout le reste du parti vaincu, et lança un édit sanglant de proscription qui mettait à prix la tête de tous ses ennemis. Ces meurtres ne se bornèrent pas à Rome, ils s'étendirent dans toute l'Italie : et il n'y avait ni maison, ni temple, ni sanctuaire, qui fût pour les malheureux proscrits, un lieu de sûreté. Ce fut alors que le trop fameux Catilina fit l'apprentissage de ses crimes ; il commença par tuer son frère, et ensuite il obtint de Sylla, que le mort fût mis au nombre des proscrits. Ces horribles exécutions ne cessèrent qu'au bout de plusieurs mois, après avoir coûté la vie à quatre-vingt-dix sénateurs, et à plus de deux mille chevaliers, sans compter un nombre prodigieux d'autres citoyens dont le sang inonda Rome et les provinces.

Alors enfin, la république commença à respirer; Sylla y fit revivre les lois; il réduisit à rien la puissance des tribuns; il remit toutes les dignités, toutes les charges, toute l'autorité entre les mains du sénat et de la noblesse; enfin, il distribua les terres de ses ennemis aux officiers et aux soldats de vingt-trois légions (1) qui l'avaient aidé à vaincre. C'étaient plus de cent vingt mille hommes de guerre, qui, lui devant leur fortune, étaient vivement intéressés à soutenir ses lois.

97. Il y avait près de trois ans que Sylla jouissait de la souveraine puissance; et le consentement des citoyens semblait avoir légitimé son usurpation, lorsque cet homme vraiment extraordinaire s'avisa de renoncer à la plus haute fortune qu'aucun mortel eût jamais possédée avant lui. Il abdiqua volontairement cette dictature à laquelle il n'était parvenu qu'à travers des flots de sang. Réduit au rang de simple particulier, il inspirait encore tant de respect ou tant de crainte, que d'un si grand nombre de familles qui avaient à le regarder comme un meurtrier et un tyran, il n'y en eut pas une seule qui parût penser à s'en faire justice, et à tirer ven-

(1) La légion romaine étoit ordinairement composée de cinq à six mille hommes d'infanterie, et de trois cents de cavalerie.

geance des maux qu'il leur avait fait souffrir. Dans son loisir, Sylla, qui n'était pas moins voluptueux qu'ambitieux, se livra à tous les excès de la débauche et de la dissolution. Au milieu et par une suite de ses plaisirs, il se vit attaqué d'une maladie nommée pédiculaire. Cette horrible maladie l'emporta à l'âge de soixante ans. Ainsi mourut l'heureux Sylla; c'est le tître qu'il s'était donné lui-même; et sans doute il le méritait, si c'est un bonheur que d'avoir pris et forcé deux fois sa patrie, que d'avoir proscrit des milliers de citoyens, en un mot, d'avoir vécu pour être la terreur et le fléau de la terre (77).

Dernière guerre contre Mithridate (avant J. C. 74).

98. Mithridate épiait depuis long-temps l'occasion de venger ses anciennes défaites. Voyant Rome occupée, en Italie, par la guerre de Spartacus, chef des esclaves révoltés contre elle, et en Espagne, par la guerre de Sertorius, dernier soutien du parti de Marius, il fondit sur les provinces romaines de l'Asie-Mineure, et alla mettre le siége devant l'importante place de Cysique. Lucullus, envoyé contre ce nouvel ennemi, le força d'abandonner son entreprise, et détruisit son armée au pas-

sage du Granique (74). Mithridate rentra dans le Pont, suivi de près par le vainqueur : et bientôt le roi fugitif, dépouillé de ses états, fut réduit à chercher un asile chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre. Un mulet chargé d'or, qu'il eut soin de laisser derrière lui sur la route, modéra l'ardeur de ceux qui le poursuivaient : la vue de cette riche dépouille fit tomber l'épée des soldats romains ; et pendant qu'ils se disputaient ces richesses, une proie bien plus importante leur échappa (70).

99. Cependant Lucullus, à la tête d'une armée qui ne passait pas quinze mille hommes, entre dans la grande Arménie. Tigrane, étonné de son audace, rassemble jusqu'à trois cent mille hommes, et vient au-devant des Romains. A la vue de leur petit nombre, il se mit à rire et dit : *S'ils viennent à nous comme ambassadeurs, ils sont trop de monde ; si c'est comme ennemis, ils sont trop peu.* Pendant que le roi d'Arménie s'amusait à plaisanter, Lucullus se disposait à l'attaquer. Quelqu'un lui ayant représenté que ce jour-là était un jour malheureux pour les Romains : *Eh bien !* répliqua t-il, *nous le rendrons heureux.* Il prédit vrai. La nombreuse armée de Tigrane ne soutint pas seulement le premier choc : l'armée romaine ne trouva

aucune résistance; elle n'eut d'autre peine que d'égorger ces lâches Asiatiques. Le carnage fut horrible : du côté des Arméniens, il périt cent cinquante mille hommes; et du côté des Romains (chose presque incroyable), il n'y eut que cinq soldats de tués et un de blessé. Cette victoire valut à Lucullus, la soumission de tous les pays d'alentour, et la prise de Tigranocerte, où il trouva des richesses immenses.

100. Tigrane, instruit par sa défaite, appela auprès de lui le roi de Pont, dont dont il avait d'abord cru pouvoir se passer. Mithridate, chargé du commandement, change de méthode, il évite les batailles, et se contente de harceler les Romains et de leur couper les vivres. Ils étaient perdus, si l'on avait suivi ce plan jusqu'au bout. Mais Lucullus, à qui il importait de combattre, décampe, et va porter ses armes du côté d'Artaxate, place où Tigrane avait renfermé ses trésors. La ruse réussit. Les deux rois, plutôt que d'abandonner Artaxate, se déterminèrent à en venir aux mains. Lucullus, plein de joie, s'avance contre eux, et du premier choc, il culbute leur armée. De tous les généraux ennemis, aucun ne fit plus mal son devoir que Mithridate; il fut le premier à lâcher pied et à prendre la fuite. Cette

déroute devait entrainer la conquête de l'Arménie (69). Mais l'armée romaine, devenue insolente par la prospérité, refusa d'obéir à celui qui l'avait fait vaincre; et Lucullus, obligé de revenir à Rome, laissa le soin de la guerre à des successeurs si ignorans, que bientôt les deux rois de Pont et d'Arménie eurent chassé les Romains de leurs états (67).

101. Rome, inquiète des nouveaux succès de Mithridate, regarda Pompée comme le seul général qui pût la défaire de cet implacable ennemi : Pompée, dont les victoires passées irritaient l'ambition, se chargea avec joie d'une si grande entreprise; et bientôt il justifia le choix qu'on avait fait de lui, par la défaite entière du roi de Pont (65). Les malheureux ont peu d'amis : Mithridate se vit abandonné par celui de tous sur lequel il devait le plus compter. Tigrane, son gendre, lui refusa l'asile qu'il lui demandait : il fit plus, il mit sa tête à prix. Ce fut alors que, comme un autre Annibal, le roi de Pont forma le hardi projet d'aller porter la guerre en Italie. Mais son armée, effrayée de la hardiesse de l'entreprise et de la longeur du chemin, refusa de marcher. Pharnace, fils du roi, enhardi par ce commencement de révolte, gagna les chefs et les soldats, et par un attentat horrible, il

entreprit d'enlever la couronne et la vie à son père. Mithridate, averti du complot, envoya vers les troupes pour les apaiser: *Qu'il descende du trône*, lui répondit-on, *nons ne voulons plus de lui.* En même temps Pharnace est proclamé roi, et on lui ceint la tête d'une bande de papier en forme de diadème. Mithridate témoin, du haut d'une tour, de ce qui se passait, fait demander la vie et la liberté à Pharnace: ce fils dénaturé la lui refuse. Alors le vieux roi, furieux et désespéré, avale du poison, et en présente à ses femmes et à ses filles. Les malheureuses princesses expirèrent à ses yeux. Il n'en fut pas de même de Mithridate: comme, dès sa jeunesse, il s'était accoutumé aux poisons, son corps fut à l'épreuve de celui qu'il venait de prendre. Il eut recours à son épée. Ainsi périt cet infortuné monarque. Coupable du meurtre de plusieurs de ses femmes, de deux de ses enfans et de sa propre mère, ne méritait-il pas d'être lui-même enfin la victime d'un parricide (63)?

102. Pendant que cette affreuse révolution s'opérait sur le Bosphore de Thrace, Pompée subjuguait le royaume de Syrie, et réduisait en provinces romaines tous les pays qui sont en deçà de l'Euphrate. Il accorda la paix à Pharnace et à Tigrane, comme tributaires de la république, puis

il reprit le chemin de l'Italie. Le conquérant de l'Asie aurait pu opprimer Rome ; mais il y entra de la manière la plus simple et la plus modeste. Plus vain qu'ambitieux, il désirait des admirateurs plutôt que des sujets ; et de toutes ses victoires, il ne voulut tirer d'autre fruit que le plaisir d'avoir servi sa patrie, et le surnom de Grand, qu'elle lui décerna tout d'une voix.

Conjuration de Catilina (avant J. C. 63).

103. Dans le temps même que Rome portait, par les mains de Pompée, ses armes victorieuses jusqu'aux extrémités du monde, elle étoit menacée, dans ses propres murs, par un ennemi plus redoutable que tous ceux qu'elle avait eus à combattre au dehors. Sergius Catilina, né d'une famille noble, homme d'un corps robuste, d'un esprit audacieux et d'un cœur profondément corrompu, avait conçu l'affreux dessein de masacrer le sénat, de brûler Rome et de détruire la république de fond en comble. Pour exécuter un tel projet, il fallait des complices : il rassembla donc autour de lui tout ce qu'il put trouver de débauchés, de scélérats, de sacriléges, de gens chargés de dettes, condamnés pour crimes, et que leurs excès en

tout genre avaient réduits à l'indigence. Le nombre en était considérable dans Rome. L'abolition générale des dettes, la proscription des riches, le pillage du trésor public, les biens, les dignités qu'on leur fit espérer, tous ces motifs les attachèrent inviolablement à leur chef.

104. Il ne manquait plus à Catilina, pour assurer le succès de la conjuration, que de parvenir au consulat. Il se mit donc sur les rangs ; et dans une ville où tout alors était vénal, il commençait à gagner des suffrages. C'en était fait de la république ; si un des conjurés n'eût laissé transpirer le secret. Aussitôt l'alarme se répand dans Rome : la crainte du péril réunit tout les suffrages en faveur du célèbre orateur Cicéron, l'homme de son temps le plus vertueux, le plus ferme, le plus vigilant, le plus capable en un mot de sauver la république du danger qui la menaçait. Il est nommé consul.

Catilina, irrité du mauvais succès de sa brigue, résolut de se défaire de Cicéron, et envoya deux des conjurés qui devaient s'introduire chez le consul, sous prétexte d'affaire, et le poignarder. Cicéron fut averti à temps, et fit refuser la porte aux meurtriers ; puis il donna des ordres nécessaires à la sûreté de la ville : des corps-de-garde et des sentinelles furent disposés

dans tous les quartiers, et Rome devint semblable à une place de guerre menacée d'un siége.

105. De tels préparatifs n'intimidèrent point Catilina : il eut même l'audace de se présenter au sénat. Il y fut mal accueilli ; personne ne le salua, tous les sénateurs s'éloignèrent de lui, et laissèrent vides les places voisines de la sienne. Ce fut alors que le consul, saisi d'émotion à la vue d'un scélérat qui conspirait sa mort et la ruine de la république, lui adressa ce discours véhément et pathétique, où il dévoile les projets de Catilina, expose les crimes de sa vie, et démontre qu'il à mérité la mort (1). Quand Cicéron eut fini de parler, le conspirateur essaya de se justifier : mais les sénateurs, à qui le consul avait communiqué toute son indignation, l'interrompirent en le traitant d'ennemi public, de traître et de parricide. A ces mots, Catilina, transporté de fureur, se lève et sort de l'assemblée. La nuit suivante, il part furtivement, et prend le chemin de l'Etrurie, où ses émissaires avaient déjà rassemblé quelques troupes. Ceux des conjurés qu'il laissait à Rome, avaient ordre d'accélérer l'assassinat du consul et l'incendie de la ville. Mais Cicéron les prévint; les chefs furent arrêtés, convaincus, et mis à mort.

(1) C'est la première des quatre Catilinaires.

106. La nouvelle de leur supplice, fut pour Catilina, un coup de foudre ; ne pouvant plus marcher vers Rome, où son parti était écrasé, il essaya de gagner les Alpes. Mais l'armée de la république le poursuivit et le contraignit d'en venir aux mains. Le chef des rebelles exhorta les siens à vaincre ou à mourir, et fondit avec eux sur les légions romaines. Aucun d'eux ne fut tué, ni dans la fuite, ni par derrière ; tous périrent les armes à la main et dans le poste qui leur avait été donné. Catilina lui-même, après avoir combattu comme un forcené, tomba percé de coups. Il fut trouvé parmi les morts, respirant encore, et conservant sur son visage cet air de fierté, d'audace, et de brutalité qui l'avaient rendu si redoutable aux gens de bien. C'est ainsi que fut étouffée cette affreuse conspiration, qui n'allait à rien moins qu'à réduire Rome en cendres et à la noyer dans le sang de ses citoyens. La capitale du monde dut son salut au zèle, aux soins et à l'activité de Cicéron ; elle lui donna les titres les plus glorieux, ceux de père et de sauveur de la patrie ; et la postérité les lui a confirmés (62).

Premier Triumvirat (*avant J. C.* 60).

107. Rome était à peine délivrée de Catilina, qu'elle se vit, par l'ambition de

César, menacée d'une prochaine servitude. César était un romain d'une naissance illustre, d'un esprit vaste et sublime, d'une valeur éprouvée, d'une activité qui l'a fait comparer à la foudre. Doux, bienfaisant, généreux par caractère, il mettait son plaisir à obliger les autres. Il s'exprimait avec grâce et noblesse ; et son éloquence, s'il eût voulu n'être qu'orateur, l'eût placé à côté de Cicéron. Il était également homme d'état, fin politique, et peut-être le général le plus accompli qui aît jamais été. Mais à ces grande qualités se trouvaient jointes les mœurs les plus dépravées, et une ambition démesurée à laquelle il sacrifia sa patrie.

108. Le premier pas de César vers la tyrannie, fut de former, avec Pompée et Crassus, la ligue connue sous le nom de Triumvirat. Appuyé du crédit de ses collègues, il se fit nommer consul, et songea aussitôt à s'assurer pleinement la faveur du peuple, par la proposition qu'il fit d'une loi agraire. Ce fut en vain que le sénat voulut s'y opposer : César chassa de l'assemblée tous ceux qui osèrent élever la voix contre lui ; et devenu maître du champ de bataille, il n'eut pas de peine à réunir tous les suffrages en faveur de sa loi (59).

109. Après cette honteuse victoire, César se fit donner, en qualité de proconsul, le gouvernement des Gaules. Cette vaste contrée lui fournit ce qu'il cherchait, l'occasion d'avoir une armée à ses ordres et de mettre en œuvre ses talens militaires. On trouve dans ses Commentaires écrits par lui-même, le détail intéressant des conquêtes de ce grand capitaine. Les Helvétiens, les Gaulois, les Germains, les Bretons furent vaincus : et après huit années de combats contre les peuples les plus belliqueux de l'Europe, César réduisit en provinces romaines l'Aquitaine, la Gaule Celtique et la Gaule Belgique (1).

110. De son côté Crassus, jaloux d'égaler la gloire et la puissance de ses deux collègues, avait pris pour lui le gouvernement de la Syrie. Son projet était d'aller faire la guerre aux Parthes, alors alliés des Romains, et de pousser ses conquêtes jusqu'aux Indes, d'où il prétendait remporter de grandes richesses. Un ambassadeur du roi des Parthes étant venu se plaindre de l'infraction du traité, Crassus remit à faire sa réponse quand il serait à Séleucie, leur capitale. Il ajouta le sacrilège au parjure. Son premier exploit en Syrie fut de piller le temple de Jérusalem ;

(1). Depuis plus de cent ans, les Romains possédaient la Gaule Narbonnaise.

et une chose bien digne de remarque, c'est que ce capitaine, jusque-là réputé habile et heureux, parut, depuis cet instant abandonné à un esprit d'imprudence et de vertige qui le conduisit, de fautes en fautes, à une fin déplorable. Il s'était mis en marche, et côtoyait l'Euphrate avec son armée, suivie d'une flotte chargée de provisions. Des traîtres lui persuadèrent de quitter les bords du fleuve, et de s'avancer dans les plaines de la Mésopotamie ; il les crut, et au bout de quelques jours, il se trouva engagé dans un désert aride et brûlant, sans eau et sans vivres. Ce fut alors que parut l'armée des Parthes. La bataille se donna près de Carres. Crassus, accablé par le nombre, fut vaincu : et pour comble de disgrâce, de nouveaux traîtres l'engagèrent, avec les débris de ses troupes, dans des marais fangeux, où il fut atteint par les Parthes. Suréna, leur général, joignit la ruse à la force. Sous prétexte de traiter de la paix avec Crassus, il l'attira à une conférence, et se saisit de sa personne. Les Romains qui l'escortaient voulurent prendre sa défense ; mais leurs efforts n'aboutirent qu'à les faire égorger, eux et leur général. Ainsi périt Crassus. La cupidité et l'ambition l'avaient engagé dans cette guerre : il n'y trouva qu'une mort honteuse, qui fut le juste châtiment de son entreprise (53).

Guerre civile entre César et Pompée (avant J. C. 49).

111. Crassus avait entretenu, pendant sa vie une sorte d'union entre César et Pompée ; mais sa mort mit ces deux puissans rivaux en liberté de faire éclater leur jalousie réciproque. Chacun d'eux voulait régner et régner seul. Dans le temps dont nous parlons, le désordre, la licence, la vénalité de la justice et des charges, le mépris des lois, étaient portés à leur comble. Pompée aurait pu arrêter la confusion ; mais il l'entretenait, il la laissait croître, afin que l'excès du mal obligeât les Romains à se jeter entre ses bras et à lui déférer la dictature. S'il ne parvint pas à son but, il obtint du moins quelque chose d'équivalent ; ce fut d'être nommé seul consul, distinction jusqu'alors sans exemple (52). César, jaloux des honneurs accordés à son rival, demanda, du fond des Gaules, qu'il lui fût permis, quoique absent, de briguer le consulat pour l'année suivante. Ce privilége lui fut accordé ; mais Pompée le rendit inutile. César, à la nouvelle de l'affront qu'on lui faisait, mit la main sur son épée, et s'écria : *Eh bien ! celle-ci m'obtiendra ce qu'on me refuse avec tant d'injustice.* Il rassemble ses troupes et traverse les Alpes. Arrivé

sur les bords du Rubicon, au-delà duquel il n'était pas permis de paraître en armes, il balance, il hésite : *Si je passe cette rivière,* disait-il, *que de malheurs j'attire sur ma patrie ! Mais je suis perdu si je m'arrête ! Allons donc où m'appelle l'injustice de mes ennemis !* A ces mots, il s'élance dans le fleuve suivi de ses légions, court à Rimini dont il s'empare, traverse l'Italie d'un bout à l'autre avec une incroyable rapidité, et vient assiéger Pompée dans Brindes. Pompée s'échappa, et gagna par mer Dyrrachium, laissant l'Italie en proie à son rival. César, qui n'avait pas de vaisseaux pour suivre Pompée en Illyrie, tourna vers Rome où il entra en vainqueur. On craignait de trouver en lui un second Sylla ; mais sa modération et sa douceur eurent bientôt rassuré les esprits, et elles lui donnèrent plus de partisans que n'aurait pu faire la force des armes.

112. Cependant Pompée profitait de l'éloignement de César, pour assembler en Grèce une armée formidable. César, de son côté, après avoir subjugué l'Espagne et l'Italie, alla chercher son rival, et lui présenta la bataille dans les plaines de Pharsale en Thessalie. S'apercevant que le dessein de la cavalerie ennemie, beaucoup plus nombreuse, était de rompre la sienne,

et de prendre ensuite son infanterie en flanc, il place six cohortes, comme en embuscade, derrière son aile droite, avec ordre de tomber sur la cavalerie de Pompée, lorsqu'elle ferait mine d'attaquer son corps de bataille. Puis il fait combler ses retranchemens, et déclare à ses soldats qu'il n'y a de salut pour eux que dans la victoire. Pompée, à cette manœuvre, vit bien qu'il allait avoir à combattre des désespérés ; mais il n'était plus temps pour lui de reculer. Sa cavalerie attaqua donc celle de César ; et elle le fit avec tant de vigueur, qu'elle la força de plier. Déjà elle se disposait à tomber sur le corps de bataille, lorsqu'elle se vit arrêtée tout court par les six cohortes, qui, la prenant elle-même en flanc, y mirent le désordre et l'obligèrent à une fuite honteuse. L'infanterie de Pompée se trouvant dégarnie de sa cavalerie, fut attaquée tout à la fois et en queue et de front. Dès ce moment, la victoire ne fut plus douteuse ; Pompée consterné quitta le combat et se sauva dans son camp. Un moment après on vient lui apprendre que César attaque les retranchemens. A cette nouvelle, il quitte son armure, prend un habit de deuil, s'enfuit jusqu'à l'embouchure du Pénée, et s'embarque pour l'Egypte, dont le roi lui avait des obligations essentielles. Mais, que peut

la reconnaissance et la justice dans des ames basses et esclaves de leur intérêt ? Pompée était malheureux, sa perte fut résolue. On l'invita à venir à terre, et à peine eut-il quitté son vaisseau, qu'il fut cruellement massacré sous les yeux de Cornélie sa femme. Ainsi périt cet homme célèbre, qui avait rempli la terre du bruit de son nom (48). Il eut le sort auquel échappent difficilement ceux qui, dans les tourmens politiques, sont portés, ou par leur ambition, ou par les circonstances, au gouvernail de l'état.

Dictature de César (avant J. C. 46).

113. César, vainqueur à Pharsale, suivit les traces de Pompée; et ce fut en arrivant à Alexandrie, qu'il apprit la mort de ce grand homme dont on vint lui présenter la tête. Il ne vit qu'avec horreur ce funeste présent, et ne put retenir ses larmes sur une fin si tragique. Mais bientôt il eut lui-même à défendre sa vie contre les meurtriers de Pompée. En qualité de consul romain, il avait entrepris de régler le différend qui s'était élevé entre Ptolémée, roi d'Egypte, et Cléopâtre sa sœur. César associa celle-ci à la couronne. Ptolémée, peu satisfait de ce jugement, vint à la tête d'une puissante armée, assaillir le général

romain, qui, accompagné de trois ou quatre mille hommes seulement, s'était cantonné dans le palais d'Alexandrie. César y tint ferme jusqu'à ce qu'il eût reçu des renforts; puis il attaqua l'armée égyptienne et la tailla en pièces. Ptolémée lui-même y périt submergé dans le Nil ; et sa mort fut regardée comme une juste punition de l'assassinat de Pompée son ami, son tuteur, et son bienfaiteur.

114. L'infatigable César courut d'Egypte en Asie, où il punit le traître Pharnace, fils et assassin de Mithridate. La victoire fut si rapide, que César, en l'annonçant à un de ses amis, ne crut pas pouvoir mieux la peindre que par ces trois mots : *Veni, vidi, vici. (Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu).* Le vainqueur, après avoir pacifié l'Orient, reprit le chemin de l'Italie. Il fut reçu dans Rome en triomphe, et on lui décerna la dictature pour dix ans.

115. Au milieu de ces honneurs, César n'était pas tranquille. Les deux fils de Pompée s'étaient fait en Espagne un parti considérable ; et cette province allait devenir leur proie. César sentit que sa présence y était nécessaire ; il y courut, et y trouva des périls dignes de lui. Ce fut près de Munda que se livra la bataille qui termina la guerre et décida de l'empire du monde.

Le commencement de l'action ne fut pas favorable au dictateur : ses troupes, tant de fois victorieuses, lâchèrent pied ; et si elles ne prirent pas ouvertement la fuite, ce fut moins le courage que la honte qui les retint. César au désespoir saisit un bouclier, et s'avança tout seul jusqu'à dix pas des ennemis. Il fut assailli de mille traits, qu'il évita heureusement. Mais son exemple et le danger où il était, ranima ses troupes ; et le combat se soutint, de part et d'autre, avec une égale fureur. Enfin, un mouvement fait mal-à-propos par Labiénus, un des généraux ennemis, décida l'affaire, et donna la victoire à César. Labiénus, craignant pour le camp que des troupes légères étaient allées attaquer pour faire diversion, détacha cinq cohortes pour les repousser. César, qui s'en aperçoit, s'écrie que les ennemis prennent la fuite. Cette erreur se répand dans les deux armées. Celle de César redouble d'efforts ; et les ennemis, persuadés que leurs cohortes fuient, se mettent à fuir eux-mêmes. Le carnage fut horrible, et répondit à la colère du vainqueur irrité d'une si longue résistance. Le camp fut enlevé d'assaut, aussi bien que la ville de Munda. L'un des fils de Pompée fut tué avec Labiénus ; l'autre disparut, et l'on ne put découvrir le lieu de sa retraite (45).

116. La victoire de Munda rendit la paix à l'univers. César, n'ayant plus d'ennemis à combattre, revint à Rome. A son arrivée, le sénat lui prodigua les titres de dictateur perpétuel, de libérateur et de père de la patrie. On lui érigea des statues dans tous les temples : des fêtes et des sacrifices établis en son honneur, mirent le comble à ces indignes flatteries. L'intention du sénat était de le rendre odieux, et de préparer plus sûrement sa perte. Le dictateur se laissa éblouir, et ne découvrit point le piége qu'on lui tendait. Il méditait alors d'aller faire la guerre aux Parthes, pour venger la mort de Crassus, et désirait passionnément emporter avec lui un dernier titre plus flatteur à ses yeux que tous les autres, le titre de roi. Cette prétention, qu'il ne dissimula pas assez, fit éclore une conspiration, où entrèrent Brutus, Cassius, et une soixantaine des premiers citoyens de Rome, presque tous amis de César et comblés de ses bienfaits.

117. Le jour même où César s'attendait à être proclamé roi dans le sénat, fut celui de sa mort. Dès qu'il y fut entré, les conjurés l'entourèrent comme pour lui faire la cour ; et Cimber, l'un deux, vint se jeter à ses pieds pour lui demander une grâce. Comme le dictateur différait à l'accorder, Cimber le prend par le bord de sa robe,

C'était le signal convenu : tous à l'instant se jettent sur César, qui, percé de vingt-trois coups, et épuisé de sang alla expirer aux pieds de la statue de Pompée. Telle fut la tragique destinée de ce fameux Romain, qui, pour assouvir son ambition, avait inondé les trois parties du monde du sang de ses concitoyens. La république asservie vengea sur lui la perte de sa liberté ; mais tout le fruit de cette vengeance, également impolitique et cruelle, fut de replonger Rome et l'univers entier dans de nouveaux malheurs (44).

Second Triumvirat (avant J. C. 43).

118. Octave, petit-neveu et fils adoptif de César, était en Grèce, lorsqu'il apprit sa mort. Quelque affligeante que fût pour lui cette nouvelle, elle ne l'abattit pas. Il n'avait encore que dix-neuf ans ; mais il joignait dès lors à une grande ambition, la politique la plus adroite et la plus profonde. Il revint à Rome et commença par se faire reconnaître comme fils et héritier du dictateur ; ce qui lui procura des richesses immenses, dont il usa pour se faire des créatures et s'attirer la faveur du peuple. Antoine, qui avait été maître de la cavalerie et lieutenant de César, se trouvait alors Consul, et exerçait dans Rome une autorité

absolue. Dans l'espérance d'affermir sa domination, il s'unit avec Octave; et l'union de ces deux ambitieux donna naissance à un second triumvirat, qui fut bien plus funeste à la république, que n'avait été le premier. Ils s'associèrent Lépidus, homme riche, mais sans génie, dont ils n'avaient rien à craindre.

119. Les nouveaux triumvirs, après avoir partagé entre eux les provinces de l'empire, dressèrent une liste de proscription où ils se sacrifiaient mutuellement leurs amis, leurs bienfaiteurs, leurs parens, leurs frères. Du nombre des proscrits, fut Cicéron, qui n'avait été l'ennemi d'Antoine que parce que celui-ci l'était de la patrie. Ce grand homme ne pouvant plus rien pour elle, et sachant qu'Antoine avait mis sa tête à prix, s'était retiré dans une maison de campagne résolu d'y attendre le sort que la providence lui destinait. Ses gens le tirèrent de là pour lui procurer un asile plus assuré. Mais les satellites d'Antoine l'ayant atteint, Cicéron fit lui-même arrêter sa litière, et présenta sa tête aux meurtriers, qui l'abattirent. Elle fut portée à Rome, et exposée sur cette même tribune, où l'on avait vu l'intrépide orateur défendre l'innocence des opprimés, soutenir la majesté des lois, réprimer l'audace des méchans, et déployer une éloquence également utile aux particuliers et à la patrie.

120. Cependant les triumvirs, après avoir rempli Rome de sang et de carnage, passèrent en Macédoine pour y combattre Brutus et Cassius, qui, à la tête de vingt légions, soutenaient le parti républicain, et commençaient à paraître redoutables. Cassius, qui savait que les triumvirs manquaient de vivres, voulait éviter une action, dans l'espérance de les ruiner par la disette ; mais Brutus, impatient de voir terminer la querelle, le fit changer de résolution. La bataille se donna près de Philippes. Brutus avait Octave en tête ; il l'attaqua avec tant de vigueur, que du premier choc il enfonça ses troupes, les mit en déroute, et pénétra jusqu'à son camp, dont il se rendit maître. C'en était fait des triumvirs, si de là il fût venu charger Antoine en queue. Mais celui-ci voyant Brutus éloigné avait attaqué Cassius, et remporté sur lui un avantage égal à celui de Brutus sur Octave. Cassius crut tout perdu, et, par un désespoir précipité, il se donna la mort au moment où on allait lui annoncer la victoire de Brutus. Cette perte ranima le courage de l'armée triumvirale, et abattit celui des troupes républicaines. Quelques jours après, Brutus fut vaincu à son tour, et imita le désespoir de Cassius (42). C'est un caractère particulier aux siècles de

licence et d'incrédulité, que de chercher, dans une mort volontaire, remède aux maux de la vie. Mais la religion, la raison, la nature, tout se réunit pour condamner le suicide; et plusieurs païens eux-mêmes l'ont regardé comme l'effet d'une lâcheté incapable de soutenir le poids de l'adversité.

121. Après leur victoire, Octave et Antoine songèrent à un nouveau partage, dans lequel le faible Lépidus fut oublié. Octave eut l'Occident; Antoine garda l'Orient. Le séjour qu'il y fit lui devint funeste. Epris des charmes de Cléopâtre, reine d'Egypte, il l'épousa, et oublia auprès de cette femme impudique, sa gloire et ses intérêts; tandis que l'ambitieux Octave, plus adroit que son collègue, et plus maître de lui-même, affermissait sa puissance en Italie, et préparait de loin les mesures nécessaires à l'envahissement de tout l'empire.

Guerre entre Octave et Antoine (avant J. C. 32).

122. Octave avait eu l'adresse d'employer les armes d'Antoine à détruire en Sicile la puissance de Sextus, fils du grand Pompée, qui, depuis la mort de César, était sorti de sa retraite, et menaçait les côtes

de l'Italie avec une flotte nombreuse. Il le laissa ensuite consumer une partie de ses forces dans une expédition contre les Parthes, dont toute la honte fut pour Antoine, et toute la gloire pour Ventidius, son lieutenant, lequel non content d'avoir réparé les fautes du triumvir, remporta encore sur les ennemis des avantages plus signalés, que ne fit jamais depuis aucun général romain (39). Quand Octave jugea Antoine assez affaibli par ces guerres, et d'ailleurs assez odieux par la vie voluptueuse et déshonorante qu'il menait en Orient, il le fit dépouiller de ses titres par le sénat, et alla lui-même le chercher à la tête d'une flotte de près de trois cents voiles. Antoine, endormi dans le sein de la volupté, eut à peine le temps de se mettre en défense. Le péril cependant lui rendit son ancienne activité : il rassembla toutes ses forces, et vint au-devant d'Octave.

123. Les deux flottes se choquèrent près du promontoire d'Actium. L'action était depuis long-temps douteuse, lorsque Cléopâtre, peu accoutumée au bruit des armes, prit la fuite à toute voile. Antoine, plus occupé d'elle que du soin de vaincre, se mit à la suivre ; et sa flotte, après quelque résistance, se voyant abandonnée de son général, prit le parti de se rendre au

vainqueur. Octave, devenu maître de la mer parut devant Péluse. Cette place était la clef de l'Egypte ; elle lui fut livrée sans combat, par les ordres secrets de Cléopâtre, qui dès lors songeait à se sauver elle-même et ses états aux dépens d'Antoine. Après une seconde trahison, qui mit entre les mains d'Octave toutes les forces de l'Egypte, la perfide princesse, craignant le ressentiment d'Antoine, se retira dans une tour avec ses richesses, et lui fit dire qu'elle s'était donné la mort. Son crédule époux ajouta foi à cette nouvelle : honteux de s'être laissé prévenir par une femme, il se perça de son épée, et se fit une blessure mortelle. Alors Cléopâtre, n'ayant plus rien à craindre de lui, le fit transporter dans sa tour, où il expira peu après, victime de l'infidélité d'une femme à laquelle il avait immolé son repos, sa fortune, et sa gloire (31).

124. Cléopâtre s'était jusqu'alors flattée de produire sur le cœur d'Octave la même impression qui l'avait rendue maîtresse de celui d'Antoine ; et c'était dans cette attente qu'elle avait sacrifié son époux au vainqueur d'Actium. Mais la passion dominante d'Octave était l'ambition, et l'ambition le rendit inaccessible à tout autre penchant. Il ne vit dans Cléopâtre qu'une reine vaincue dont l'humiliation

devait servir d'ornement à son triomphe; la reine, déchue de l'espérance de voir Octave à ses pieds, et instruite du sort qu'on lui préparait, déclara hautement que si l'on entreprenait de forcer la tour, elle y mettrait le feu, et s'y jetterait avec tous ses trésors. Après plusieurs tentatives inutiles, on parvint à la saisir; mais ce ne fut pas pour long-temps. Informée qu'on allait l'embarquer pour Rome, elle se fit piquer au bras par un aspic qu'on lui avait apporté dans une corbeille de figues, et mourut avant qu'on pût lui donner aucun secours. Tel fut le terme fatal d'une vie qui n'avait été qu'un tissu de perfidies, de meurtres, de débauches, et d'atrocités. Le royaume d'Egypte devint une province de l'empire. Octave eut l'honneur de fermer le temple de Janus, et de rendre la paix à la terre, agitée depuis tant d'années. Le sénat et le peuple lui prodiguèrent tous les honneurs imaginables; et le jeune vainqueur reçut, avec les titres d'Auguste et d'empereur, celui de prince de la paix et de pacificateur de l'univers (30).

EMPIRE ROMAIN.

Auguste (*avant J. C.* 30).

125. Le nouvel empereur quitta le nom d'Octave pour prendre celui d'Auguste, et parut changer de mœurs en même temps que de nom. Une fois maître paisible de l'empire romain, il s'empressa de fermer les plaies qu'il lui avait faites pour l'asservir. Aux guerres civiles, aux proscriptions, aux massacres, aux perfidies, succédèrent tout à coup l'ordre, la sûreté, l'abondance. Toutes les querelles furent éteintes, toutes les factions dissipées, toutes les haines assoupies ; et la félicité dont les Romains jouirent sous le gouvernement d'un prince équitable et modéré, leur fit bientôt oublier la perte d'une liberté trop orageuse et trop meurtrière pour mériter quelques regrets.

126. Auguste, non content de devenir le père de ses sujets voulut aussi être le protecteur des lettres. Rome venait de perdre Salluste, Cornélius-Népos, et Cicéron : il la dédommagea, en encourageant par ses bienfaits et en honorant de son amitié Tite-Live, Ovide, Horace, Virgile, ces admirables génies, qui mirent Rome en état de disputer à la Grèce le prix de l'éloquence et de la poésie. Ainsi la ville qui

avait soumis l'univers, eut encore la gloire de l'éclairer ; et sous tous les rapports, elle put se dire la maîtresse des nations.

127. Mais ce qui rendra le règne d'Auguste à jamais mémorable, c'est l'arrivée du Libérateur promis aux hommes et attendu par le peuple de Dieu depuis quarante siècles. Auguste concourut, sans le savoir, à l'exécution des décrets du Ciel. Il ordonna, dans tout l'empire, un dénombrement général, qui obligea Marie et Joseph de se rendre à Bethléem. Ce fut là que, selon les prophéties, Jésus-Christ vint au monde, l'an de Rome 753, quinze ans avant la mort d'Auguste, et quatre ans avant l'ère vulgaire.

128. La domination d'Auguste, quelque modérée qu'elle fût au dehors, ne laissa pas d'avoir pour lui quelques nuages. Outre le chagrin que lui causa la mauvaise conduite de ses enfans, il se trouva en butte à plusieurs conspirations. Ces entreprises finirent par la mort des coupables. Mais Cinna, petit-fils du grand Pompée, peu effrayé du supplice des autres, et encore moins touché des bienfaits dont Auguste l'avait comblé, forma contre sa vie une nouvelle conspiration. L'empereur instruit du complot, manda Cinna, se retira seul avec lui dans un appartement reculé, et le fit asseoir ; puis, lui ayant fait pro-

mettre de ne pas l'interrompre, il lui rappela en détail les diverses grâces et les faveurs dont il n'avait cessé de l'honorer, et finit par ces paroles : *Vous savez tout cela, Cinna, et vous voulez m'assasiner!* A ces mots, Cinna s'écria qu'une telle fureur était bien loin de sa pensée. *Vous ne me tenez point parole,* reprit Auguste ; *nous étions convenus que vous ne m'interrompriez point. Oui, je le répète, vous voulez m'assassiner.* Il lui exposa ensuite toutes les circonstances de la conspiration, il lui en nomma les complices ; et voyant que Cinna gardait alors le silence, non plus en vertu de la convention, mais par surprise et par terreur, il lui fit les reproches les plus vifs et les plus tendres sur son ingratitude et sa perfidie. Il conclut en lui disant : *Je vous fais grâce de la vie une seconde fois, Cinna ; je vous l'ai accordée autrefois, que vous étiez mon ennemi ; je vous l'accorde encore aujourd'hui, que vous avez ajouté à ce titre, ceux de traître et de parricide. Soyons amis désormais, et donnons un grand spectacle au peuple romain, moi celui de la générosité, vous celui de la reconnaissance.* A un langage si noble, Auguste joignit les effets : il offrit à Cinna le consulat pour l'année suivante ; et Cinna, de son côté, redevint le fidèle ami de son prince (*après J. C.* 4).

Auguste fut bien payé de sa clémence ; elle acheva de lui gagner les cœurs ; et depuis ce temps, il ne se forma plus de conspirations contre sa personne.

129. Auguste eut la gloire d'étendre, par ses lieutenans, les limites de l'empire romain dans les trois parties du monde. Tant de succès ne furent troublés que par le désastre de Varus en Germanie. Ce général s'était imprudemment engagé dans le centre des contrées nouvellement soumises. Tout à coup les Germains se soulevèrent, et l'assaillirent dans son camp. Il y périt et avec lui trois légions romaines (9). Le souvenir de ce désastre, toujours présent à la mémoire d'Auguste, empoisonna les dernières années de son règne. Il y survécut peu de temps. Sa mort fut pleurée des peuples, et elle méritait de l'être : en effet, si l'on pouvait séparer le nom d'Octave de celui d'Auguste, ce serait, sans contredit, un des meilleurs princes dont l'histoire nous eût transmis le souvenir (14).

TIBERE (*après J. C.* 14).

130. Dès qu'Auguste eut les yeux fermés, Tibère, son beau-fils et son héritier entra sans difficulté en possession de tous les droits et de tout l'appareil de la dignité

impériale. L'ancienne république était oubliée, et le règne d'Auguste avait suffi pour réconcilier les Romains avec la monarchie. Tibère, dont le caractère propre était la dureté et la cruauté, avait été mal connu jusqu'alors : habile dans l'art de dissimuler, il n'avait laissé paraître que des vertus, dont il avait besoin pour conserver la faveur d'Auguste et se frayer un chemin au trône. Dès qu'il s'y vit assis, il cessa de se contraindre. Les gens de bien furent persécutés ; les délations, les accusations se multiplièrent ; les plus illustres personnages de l'état se virent exilés, dépouillés, emprisonnés, condamnés, sans autre crime que d'avoir, par leur mérite ou leur crédit, excité la jalousie d'un prince ombrageux et sanguinaire. Aussi son gouvernement fut-il déteste. Ce qui augmentait la haine publique, c'était la comparaison que l'on faisait de Tibère avec Germanicus son neveu. Ce jeune prince se montrait doux, affable, plein de candeur et de générosité : il était chéri du peuple et des soldats. L'empereur le craignait : néamoins il fut obligé de se servir de lui contre les Germains, qui formaient une nouvelle ligue contre l'empire.

131. Germanicus ravagea tout le pays ennemi, et arriva près du Veser, au lieu funeste où les légions de Varus, taillées en pièces, étaient, depuis six ans, restées sans sépulture. Des os secs et blanchis couvraient la campagne, dispersés ou entassés, selon que ceux qui avaient péri s'étaient séparés pour fuir, ou réunis pour combattre. On y voyait encore des tronçons d'armes rompues, des squelettes de chevaux, les instrumens des supplices que les Germains avaient fait souffrir à leurs prisonniers, les autels où ces Barbares avaient immolé à leurs dieux les officiers des légions romaines. Germanicus et ses soldats ne purent refuser des larmes à un spectacle si déplorable. Partagés entre la douleur et l'indignation, ils mirent tous ces ossemens en un monceau, et les recouvrirent de terre ; puis, animés par la soif de la vengeance, ils allèrent chercher les Germains. Arminius, leur chef, employa, pour arrêter les Romains, tout ce que la ruse et la valeur ont de ressources ; mais ce fut en vain : il essuya autant de défaites qu'il livra de batailles ; et il aurait entièrement succombé, si Tibère, jaloux de la gloire et des succès de Germanicus, ne l'eût rappelé à Rome (16).

132. Les transports de joie avec lesquels fut accueilli le vainqueur de la Germanie,

ne firent qu'envenimer la haine de Tibère. Sa présence seule lui devint insupportable : pour s'en délivrer, il l'envoya en Orient, où bientôt après, il le fit périr par le poison. Les provinces les plus éloignées pleurèrent amèrement ce jeune héros, dont la perte semblait les laisser en proie à la méchanceté de Tibère. Dans toute l'Italie, dans Rome surtout, la désolation fut extrême. Le jour où les cendres de Germanicus furent portées au tombeau d'Auguste, se passa tantôt dans un morne silence, tantôt dans des pleurs et des cris lamentables. Les magistrats, les soldats, le peuple s'écriaient que la république était perdue, qu'il ne leur restait plus d'espérance, ni pour eux ni pour leurs enfans (19).

133. Cependant Tibère retiré à Caprée, rendait cette petite île célèbre par ses débauches et ses cruautés. Il y passa plusieurs années sans vouloir revenir à Rome, qu'il haïssait presque autant qu'il en était haï. A la fin, sa santé affaiblie par tant de désordres, s'épuisa, et il tomba dans une défaillance qui fit croire qu'il était mort. Mais comme il revint à lui, on se hâta de l'étouffer sous des matelas ; et par ce crime on mit un terme à tous ceux de sa vie (37).

Tandis que ces scènes si déshonorantes pour l'humanité se passaient dans l'Occident, on n'y était nullement occupé d'un

événement qui allait renouveler la face de l'univers. Jésus-Christ venait de prêcher son évangile dans la Judée, et de consommer, par une mort volontaire et une résurrection glorieuse, le grand ouvrage de la rédemption des hommes (33).

Caligula (*de J. C.* 37).

134. Caligula, fils de Germanicus, et par adoption petit-fils de Tibère, n'eut aucune des vertus du premier, et sembla prendre à tâche de faire regretter le second par la fureur avec laquelle il se porta à des vices et à des crimes jusqu'alors inouïs. Il poussa l'extravagance jusqu'à se faire rendre les honneurs divins. C'était tantôt Mars ou Jupiter, tantôt Diane ou Vénus, dont il prenait le nom : revêtu du costume de ces divinités, il recevait les adorations et les sacrifices.

Sa prodigalité lui fit épuiser, en moins de deux ans, tous les trésors de l'empire. Pour en remplir le vide, Caligula devint cruel ; il rétablit les proscriptions, et par cette voie il s'empara des biens des plus riches habitans de Rome. Quelquefois il s'y prenait d'une manière, selon lui, plus plaisante. Il se faisait adopter par des personnes opulentes ; il fallait dès lors qu'elles le missent sur leur testament : puis,

si elles continuaient de vivre, il les accusait de se moquer de lui, et leur envoyait des confitures empoisonnées.

Un jour qu'il était à jouer, l'argent lui manqua. Il se fit aussitôt apporter le registre public qui contenait les noms des citoyens, condamna à mort un certain nombre des plus riches, et dit à ceux qui jouaient avec lui : *Vous me faites pitié ; vous êtes bien du temps à gagner une petite somme ; et moi je viens de gagner en un instant 600 millions de sesterces* (*).

135. Dans un grand repas où étaient les deux consuls, il se mit tout d'un coup à rire à gorge déployée. Les consuls lui demandèrent respectueusement ce qui lui inspirait ce mouvement subit de gaîté : *Je pensais*, répondit-il, *que d'un clin d'œil, je puis vous faire égorger l'un et l'autre.* Une autre fois que les citoyens lui offraient de l'encens, il laissa échapper cette parole, la plus horrible qui soit peut-être jamais sortie de la bouche d'un homme : *Plût aux Dieux que le peuple romain n'eût qu'une tête, que je pusse abattre d'un seul coup !*

On sait que cet extravagant, aussi généreux pour les animaux que cruel envers les hommes, avait donné un palais à son cheval,

(*) C'est-à-dire 75 millions de nos livres, le sesterce romain valant deux sous et demi.

qu'il le faisait manger à sa table, et qu'il avait même résolu de le nommer consul.

Enfin, il s'avisa d'ordonner que sa statue, ornée des attributs de Jupiter, serait placée et adorée dans le temple de Jérusalem. C'était là que la justice divine attendait ce prince impie. Avant d'avoir pu consommer le sacrilége projet qu'il avait conçu, il fut massacré au milieu de Rome, avec sa femme et ses enfans ; et sa mort délivra la terre d'un monstre qu'elle ne portait qu'à regret depuis quatre ans (41).

CLAUDE (*de J. C.* 41).

136. Claude, successeur de Caligula, ne s'est rendu célèbre que par la plus stupide imbécillité. Il épousa Agrippine, fille de Germanicus. Cette princesse ambitieuse fit adopter, par Claude, un fils nommé Néron, qu'elle avait eu d'un premier mari ; et lorsque l'empereur eut, en quelque sorte, déshérité Britannicus, son propre fils, pour assurer l'empire au fils d'Agrippine, celle-ci le fit empoisonner et mit Néron sur le trône.

NERON (*de J. C.* 64).

137. Quoique Néron n'eût que dix-sept ans lorsqu'il succéda à Claude, il commença son règne avec l'approbation géné-

rale. Burrhus, homme de guerre, et Sénèque, homme de lettres, tous deux célèbres, l'un par son intégrité, l'autre par ses talens, avaient été chargés de l'éducation du jeune prince ; et s'ils n'étaient point parvenus à le rendre vertueux, au moins ils avaient paru suspendre la fougue de ses passions naissantes. Mais sa méchanceté crût avec l'âge, et bientôt il échappa à ses gouverneurs.

Le premier essai qu'il fit de son indépendance, fut d'empoisonner, à sa table et sous ses yeux, le jeune Britannicus son frère. Enhardi par le succès, et gêné d'ailleurs par l'humeur impérieuse d'Agrippine, il résolut de s'en défaire ; il tenta d'abord de la submerger dans les eaux : ce coup ayant manqué, il feignit de se réconcilier avec elle, et le même jour il la fit poignarder. Dès lors la vie des hommes ne fut plus qu'un jeu pour lui ; et il surpassa les horreurs du règne de Caligula. Celui qui avait assassiné une mère et un frère, ne devait point épargner ni Octavie sa première épouse, ni Poppée sa seconde épouse ; moins encore Sénèque, qu'il fit mourir avec le poète Lucain, comme complices d'une conspiration : Rome nagea dans le sang de ses plus illustres citoyens.

138. Le tyran, non content d'avoir désolé la ville, voulut se donner le plaisir de

la réduire en cendres ; il y fit mettre le feu. Pendant l'incendie, qui fut horrible, et qui consuma les deux tiers de Rome, Néron, monté sur une tour, chantait, sur la harpe, des vers dont le sujet était la ruine de Troie. Pour couronner cet exploit d'une manière digne de lui, il essaya d'en faire tomber l'odieux sur les chrétiens; et ce fut de la main de Néron, le plus méchant des hommes, que sortit le premier édit de persécution générale contre la religion (64).

139. Cependant les Parthes venaient d'envahir l'Arménie, royaume allié de l'empire. Néron envoya contre eux Corbulon, le plus grand homme de guerre qui fût alors. Le général romain, arrivé en Syrie, trouva une armée sans discipline, énervée par la mollesse et l'inaction. Dès qu'il l'eut formée aux exercices militaires, il la mena contre les Parthes. Ceux-ci, répandus de tous côtés, harcelaient les Romains, et, selon la méthode de leur nation, ils se dissipaient quand on voulait les combattre de près. Corbulon alors divisa ses troupes de même, et fit attaquer différens postes à la fois ; ce qui lui réussit tellement, qu'il se vit bientôt maître du pays. Artaxate, capitale de l'Arménie, fut emportée en un jour et brûlée. Tigranocerte, autre ville importante, se rendit sans résistance, et fut épargnée par

le vainqueur. Les Parthes, effrayés des succès de Corbulon, demandèrent la paix. Elle leur fut accordée ; et même l'Arménie fut remise à un prince de leur nation à condition qu'il viendrait, dans le camp des Romains, déposer son diadème aux pieds de la statue de l'empereur, et qu'il ferait ensuite le voyage de Rome, pour le recevoir des mains de l'empereur lui-même; ce qui fut exécuté (66).

140. Mais tandis que Corbulon soutenait la majesté de l'empire en Orient, Néron achevait de l'avilir en Occident. Il passait les nuits dans les rues, dans les cabarets, suivi d'une jeunesse effrénée, avec laquelle il maltraitait et volait les passans. Sa passion, pour la musique, était extrême ; et comme aucune bienséance ne le retenait, on le vit, habillé en comédien, paraître sur le théâtre, disputer le prix du chant, et tantôt mendier avec bassesse, tantôt emporter par la terreur, les suffrages et les applaudissemens de l'assemblée.

141. Enfin, on se lassa de cet empereur histrion, à qui la manie du théâtre n'avait rien ôté de sa férocité. Galba, gouverneur d'Espagne, leva l'étendard de la révolte. Néron, à cette nouvelle, voulut faire massacrer tous les généraux, empoisonner tout le sénat, et brûler Rome une

seconde fois. Mais on ne lui en laissa pas le tems. Les armées et les provinces, la capitale, tout l'empire était soulevé contre lui. Le sénat, long-temps muet, reprenant alors son ancienne vigueur, lança un décret de proscription qui le condamnait à une mort ignominieuse. Néron, à cette triste nouvelle, se mit à pleurer : il regretta beaucoup la vie, mais plus encore son talent pour la musique et sa belle voix. *Est-il possible*, s'écriait-il, *qu'un si grand musicien périsse !* Pendant qu'il se lamentait, on entendit le bruit des cavaliers qui arrivaient au galop, pour l'arracher de sa retraite et le traîner à l'échafaud. Saisissant alors son épée, il se servit à lui-même de bourreau ; et en cela, dit un auteur, il se rendit justice, puisque le coup qui lui donna la mort, ne pouvait partir d'une main plus vile que la sienne. En lui finit la famille des Césars (68).

VESPASIEN (*de J. C.* 69).

142. Galba, successeur de Néron, ne fit que passer ; et après lui, Othon, puis Vitellius, ces deux derniers plus dignes du titre d'usurpateur que de celui d'empereur ; et leur mort laissa la place à un souverain capable de rendre l'univers heureux. Vespasien, dès le temps de Néron, avait été envoyé

en Palestine contre les Juifs révoltés. Cet habile général avait soumis de force tout le pays ; et il ne lui restait plus que Jérusalem à prendre, lorsque les armées romaines d'Orient, indignées de se voir assujetties à des hommes tels qu'Othon et Vitellius, résolurent de faire elles-mêmes un empereur. Vespasien fut proclamé en même temps à Alexandrie, à Antioche, et à Césarée. Son dessein était de réduire Rome par la famine, en arrêtant les convois de blé que l'Egypte fournissait à l'Italie, et de terminer la guerre sans effusion de sang. Mais Antonius-Primus, l'un des généraux déclarés en sa faveur, prit un parti plus décisif. A la tête des légions d'Illyrie, ce général, plein de feu, ayant passé les Alpes, taille en pièces une armée de Vitellius, emporte d'assaut le camp ennemi qui environnait Crémone, force la place elle-même et la réduit en cendres. Tout cela fut l'ouvrage d'un jour et d'une nuit. Puis il marche droit à Rome, y pénètre de force, et fait subir le dernier supplice à l'infâme Vitellius.

143. Le règne de Vespasien fut paisible. Ce prince, en prenant les rênes de l'empire, remplit parfaitement les hautes espérances qu'on avait conçues de lui. Laborieux et appliqué, il se donna tout entier à la réforme des abus ; il chassa du sénat les

membres qui le déshonoraient par leurs vices ; il réforma les tribunaux, il retint les gens de guerre sous le joug de la discipline. Le luxe des tables était un mal invétéré : Vespasien le proscrivit par son exemple ; et sous un empereur ami de la simplicité, les particuliers rougirent de donner dans de folles dépenses. Tout ce qui ressentait la mollesse le choquait au point, qu'un jeune homme nommé à une charge, étant venu tout parfumé lui en faire son remercîment, il fit un geste d'indignation, et le dépouilla de sa charge, en lui disant : *J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail.*

Parmi les bonnes qualités de ce prince, il y a pourtant un endroit faible, c'est son amour pour l'argent. Il ne s'en cachait pas, et en plaisantait tout le premier. Les députés d'une ville étant venus lui annoncer qu'on avait destiné un million de sesterces à lui élever une statue : *Placez-la ici*, leur dit-il, en présentant le creux de sa main, *voici la base toute prête.* Il mourut dans un âge avancé, après un règne de dix ans (79). On peut hardiment comparer Vespasien à Auguste, qu'il surpassa par la légitimité des voies qui l'élevèrent à l'empire, et qu'il égala par la manière dont il sut en user.

Titus (*de J. C.* 79).

144. A Vespasien succéda son fils Titus, excellent prince, dont l'éloge est compris dans le titre que les peuples lui donnèrent, de délices du genre humain. C'est de lui qu'est ce mot qui sera loué par la postérité la plus reculée. Un jour qu'il n'avait eu aucune occasion de signaler sa bonté par quelque bienfait, il parut triste le soir. On lui en demanda la raison : *Mes amis,* répondit-il en soupirant, *j'ai perdu ma journée.*

145. Le règne de Titus est célèbre par une horrible éruption du mont Vésuve. Les préludes en furent effrayans : secousses violentes données à la terre, bruits souterrains, semblables au tonnerre, le sol échauffé et brulant, la mer bouillonnante, le ciel en feu, tout inspirait la terreur et l'effroi. On vit ensuite le volcan lancer dans les airs des pierres énormes qui, en retombant, roulaient avec fracas sur les flancs de la montagne. Puis les flammes parurent ; et bientôt elles furent suivies d'une fumée épaisse, qui cacha le soleil et changea le jour en une nuit affreuse.

Pline le naturaliste, qui commandait alors la flotte romaine de Misène, à cinq lieues de là, voulut voir de près ce phénomène effrayant. Il se mit en marche, et

tandis que tout le monde fuyait, il s'avança vers le centre du péril. Mais sa curiosité lui coûta cher; il fut étouffé par les cendres et par l'odeur sulfureuse dont l'air était infecté. Pline le jeune, son neveu, quoique resté à Misène, courut le plus grand danger. Sa mère voulait qu'il prît la fuite: *Moi*, dit-elle, *infirme et âgée comme je suis, je me trouverai heureuse de mourir, pourvu que je vous sache en sûreté.* Mais ce généreux fils lui déclara qu'il était résolu, ou de périr ou de se sauver avec elle. Ils furent plusieurs fois couverts de cendres; et la flamme vint jusque près du lieu où ils étaient; mais elle ne les atteignit pas (79).

146. La ville d'Herculanum fut ensevelie sous d'énormes monceaux de cendres, et elle est restée inconnue jusqu'en 1710, qu'elle a été découverte sous le village de Portici près de Naples, à dix toises de profondeur. On y a trouvé des temples, des édifices publics et particuliers, des statues, des meubles et des vases de toute espèce, et ce qui est plus extraordinaire, des noix, des raisins, des olives, du blé, du pain, un pâté d'un pied de diamètre, le tout brûlé en dedans, mais gardant sa forme extérieure. Entre Herculanum et le sol d'en haut, on aperçoit quelques restes d'une autre petite ville rebâtie

autrefois au-dessus de la première, et de même enseveli par de nouvelles éruptions du Vésuve. C'est sur les croûtes qui ont successivement couvert ces deux villes, qu'est bâti le nouveau village de Portici. Les rois de Naples y ont leur maison de plaisance, en attendant que quelque lave du volcan vienne l'ensevelir, et donne lieu de bâtir au quatrième étage. Titus mourut après deux ans de règne, empoisonné, à ce qu'on crut, par Domitien son frère (81).

Domitien (*de J. C.* 81).

147. Un prince plein de modération et douceur aurait eu peine à se faire aimer après Titus, qui avait été adoré de ses sujets. Mais Domitien, par ses vices, sembla prendre à tâche de rendre la perte de son frère plus sensible et plus douloureuse au peuple romain. Il mit le comble à ses excès, en excitant contre le christianisme la seconde persécution générale, celle où l'apôtre S. Jean fut miraculeusement préservé de l'huile bouillante à la porte Latine. Domitien, après quinze ans de règne, finit sa vie comme il le méritait, assassiné par sa femme et par ses principaux officiers, au moment où il se disposait à les faire périr. C'est le dernier des douze empereurs connus sous le nom de Césars (96).

Trajan (*de* J. C. 98).

148. Après la mort de Domitien, Nerva fut porté sur le trône par tous les ordres de l'état. Dans le peu de mois qu'il y fut assis, il fit beaucoup de bien : mais sa plus belle action, sans contredit, fut d'avoir adopté Trajan, et de l'avoir désigné pour son successeur (98).

Trajan passe pour le prince le plus accompli qu'ait jamais eu Rome païenne. On en peut citer qui l'aient égalé en bonté : on peut lui trouver quelques rivaux pour le mérite de la guerre ; sa gloire propre est d'avoir réuni les talens et les vertus, d'avoir également mérité l'admiration et l'amour.

Lorsqu'il prit possession de l'empire, son entrée dans Rome parut moins l'entrée d'un souverain dans sa capitale, que le retour d'un père au milieu de sa famille. Il marchait à pied ; il reconnaissait ses anciens amis, et prenait plaisir à en être reconnu : il saluait gracieusement tout le monde ; on avait la liberté de l'approcher, et il fut souvent obligé de s'arrêter par la foule qui le pressait pour voir de plus près un prince si plein de bonté et de modestie. Telle fut la conduite de Trajan devenu empereur. Aussi lui donna-t-on d'abord le surnom d'*Optimus* (*très-bon*) ; et il le mérita jusqu'à la fin. Partout où il se

montrait, on le louait, on l'admirait ; quelquefois on s'écriait en sa présence : *Heureux citoyens ! excellent empereur ! puissions nous jouir long-temps de lui !* A de si tendres effusions d'amour une modeste rougeur couvrait le visage de Trajan, et il versait des larmes de joie.

149. Cependant les Daces, après avoir obligé Domitien à une paix honteuse, menaçaient encore les frontières de l'empire. Trajan marcha contre eux, jeta un pont sur le Danube, et non content de les avoir vaincus, il réduisit leur pays en province romaine (102). De là il s'avança vers l'Arménie, dont venaient de s'emparer les Parthes, ces ennemis perpétuels du nom romain. Tout plia devant l'empereur, et bientôt l'Arménie fut conquise. La Mésopotamie eut le même sort, aussi bien que l'Assyrie et une partie de l'Arabie (106). Trajan après avoir eu la curiosité de descendre le golfe Persique jusqu'à l'Océan, eut encore celle de visiter la fameuse Babylone, autrefois la reine de l'Orient. Il la trouva dans l'état de désolation prédit par les prophètes ; il n'y vit que des ruines, et les tristes vestiges de ce qu'elle avait été. Trajan allait achever de détruite l'empire des Parthes, lorsqu'il fut surpris par la mort, après un règne de vingt ans (117). En qualité de prince, il fut irréprochable ;

mais sa vie privée n'est pas exempte de taches. L'ivrognerie et les débauches secrètes d'un prince tant vanté pour ses belles qualités, nous apprennent assez ce que nous devons penser des vertus du paganisme et des grands hommes qu'il a produits.

ADRIEN (*de J. C.* 117).

150. Adrien, neveu et successeur de Trajan, montra autant d'inclination pour la paix, que son prédécesseur en avait pour la guerre. Son premier soin fut d'abandonner les dernières conquêtes et de renfermer l'empire dans ses ancienes bornes, en évacuant tous les pays qui étaient au-delà de l'Euphrate.

Ce fut un des empereurs romains les plus remarquables par l'étendue et la variété des talens. Sa mémoire était prodigieuse : après avoir lu un livre, il le répétait sur-le-champ d'un bout à l'autre. Il composait également bien en prose et en vers, et passait pour un des meilleurs orateurs de son siècle. Aux talens, il joignait des vertus; la fermeté dans le gouvernement, la justice, la clémence, la frugalité. Le jour qu'on l'éleva à l'empire, il rencontra un homme qui s'était déclaré son ennemi et qui l'avait maltraité : *Mon ami,* lui dit Adrien, *vous voilà sauvé.*

151. Mais il eut des défauts ; une basse jalousie contre les savans qui l'éclipsaient

une inconstance étonnante à l'égard de ses amis, dont aucun ne put conserver ce titre jusqu'à la fin, une insatiable curiosité, qui fit que son règne ne fut qu'une suite de voyages dans toutes les parties de l'empire. Je ne parle point des débauches honteuses auxquelles il se livra : la chasteté est une vertu que les païens ne connaisssaient guère ; le christianisme seul en a pu faire sentir le prix et le mérite.

La paix du règne d'Adrien ne fut troublée que par la révolte des Juifs. Ils s'étaient déjà soulevés sous Trajan, qui en avait fait périr un grand nombre. Réprimés et non domptés, ils se soulevèrent de nouveau sous la conduite de Barcochébas, voleur de profession, qui se donnait pour le Messie. C'est ainsi que ce malheureux peuple qui avait rejeté le Saint des Saints en la personne de J. C. suivait aveuglément les imposteurs les plus décriés, pourvu qu'ils se revêtissent du titre auguste de Messie. Cette révolte insensée eut le succès qu'elle méritait. Les Juifs ne furent pas épargnés ; il en périt par le fer et par le feu près de six cent mille. Leur désastre fut complet. Adrien rebâtit, sous le nom d'Ælia, une nouvelle Jérusalem, qui renfermait le Calvaire dans son enceinte, et de laquelle les Juifs furent exclus à jamais (130). Adrien mourut après vingt ans de règne.

ANTONIN (*de J. C.* 138).

152. Antonin, fils adoptif d'Adrien, se montra digne de lui succéder. On le surnomma *le pieux*, titre qu'il avait mérité par sa tendresse et son affection pour ses parens. Ce bon prince ne chercha point à faire parler de lui par des actions éclatantes. Ce fut assez pour lui de travailler, près de vingt-cinq ans, à la félicité de l'empire. Heureux si ses vertus eussent été sanctifiées par la religion chrétienne, dont les lumières brillaient alors de toutes parts, et auxquelles cependant, par un jugement de Dieu qu'il ne nous est pas permis de pénétrer, il ferma les yeux jusqu'à la fin !

MARC-AURELE (*de J. C.* 161).

153. Le trône d'Antonin fut dignement rempli par Marc-Aurèle, son gendre. Ce prince se fit une loi de marcher sur les traces de son prédécesseur ; et son règne fut encore une époque de gloire et de bonheur pour l'empire.

Vologèse, roi des Parthes, venait d'envahir l'Arménie, alors tributaire des Romains. Marc-Aurèle, retenu en Italie, envoya contre lui Avidius-Cassius. C'était un guerrier vif et ardent. Non content d'avoir repoussé

les Parthes, il força le passage de l'Euphrate, et pénétra jusqu'aux villes royales de Séleucie et de Ctésiphonte, qui furent saccagées et brûlées. Mais de si grands avantages furent payés bien cher. L'armée victorieuse rapporta la peste en Europe. Ce fléau fit, dans l'Italie surtout, des ravages effroyables et emporta plus d'hommes en peu de mois, que n'auraient pu faire plusieurs années de la guerre la plus désastreuse.

154. A la guerre des Parthes, succéda celle des Quades et d'autres peuples barbares, qui chassés du Nord, de l'Asie, et de l'Europe par des peuples plus puissans, ou attirés par l'espoir du pillage, cherchaient à forcer les barrières de l'empire. Ce fut pendant cette guerre, que l'empereur, s'étant imprudemment engagé dans les montagnes de la Bohême, se trouva enfermé par les Quades, et près de périr de soif. Personne n'ignore que dans cette situation critique et désespérante, il dut, aux prières d'une légion toute composée de chrétiens, le salut de son armée et une victoire éclatante sur les ennemis (174). Ce prodige, attesté même par les historiens païens, fit cesser, pour un temps la persécution que Marc-Aurèle faisait souffrir alors au christianisme. La guerre contre les Barbares continua jusqu'à la fin de son règne. Il mourut à Vienne sur le Danube, illustre

par ses talens politiques et militaires, mais plus encore par sa modération et sa douceur.

Commode (*de J. C.* 189).

155. Commode, fils de Marc-Aurèle, hérita de son trône, mais non pas de ses vertus. Ce fut moins un homme qu'un monstre, qui prit Caligula pour son modèle et qui sut l'égaler. Ses fureurs hâtèrent sa mort; il fut empoisonné par une femme qu'il aimait, et que dans un accès de colère il venait de condamner à périr (193).

Pertinax (*de J. C.* 193).

156. Après la mort de Commode, Pertinax, homme de basse naissance, mais qui s'était élevé par son mérite, fut élu empereur. La frugalité, la modestie, la douceur du nouveau prince, semblaient promettre le bonheur et la paix. Mais de si douces espérances n'eurent pas de suite. Au bout de trois mois, les soldats prétoriens (*), irrités des réformes que Pertinax méditait, se soulevèrent et le massacrèrent au milieu de Rome.

Après ces forfaits, ils n'eurent pas honte

(*) Les soldats prétoriens formaient la garde des empereurs.

de mettre l'empire à l'enchère. Il se trouva des acheteurs ; et ce fut un nommé Didius, qui l'emporta en promettant aux prétoriens 25 mille sesterces par tête (*). Cet infâme trafic excita une indignation universelle. Septime-Sévère, général des armées romaines en Illyrie, se fit proclamer empereur; et prévenant la renommée par la rapidité de sa marche, il parut en Italie avant qu'on y eût reçu la nouvelle de son départ. Didius, pris au dépourvu, ne montra que faiblesse et lâcheté : les prétoriens l'abandonnèrent ; il fut proscrit par le sénat, et sa mort débarrassa Sévère d'un rival méprisable.

Septime-Severe (*de J. C.* 194).

157. Deux autres rivaux plus dangereux s'étaient élevés contre lui. Il les écrasa tous deux, Niger en Orient, dans les défilés du mont Taurus, et Albin dans les Gaules, près de la ville de Lyon. Mais il fut terrible contre les partisans de ses compétiteurs ; il les proscrivit par milliers, et leur sang coula dans toutes les parties de l'empire (**). Ce fut alors qu'il reçut une bonne

(*) Environ 8125 livres.

(**) Massacre des Lyonnais, qui avaient suivi le parti d'Albin. S. Irenée, évêque de Lyon, et plusieurs milliers de chrétiens, sont enveloppés dans la proscription.

leçon de son fils Géta, âgé de huit ans seulement. *Ce sont des ennemis dont je vous délivre,* lui disait Sévère. *Mais,* lui dit l'enfant, *ces infortunés ont-ils des parens et des amis! Oui sans doute,* répondit Sévère. *Hélas* reprit le jeune Géta, *il y aura donc plus de citoyens qui s'affligeront de notre victoire, que nous n'en verrons prendre part à notre joie.* Une réflexion si judicieuse n'arrêta point le penchant que Sévère avait à la cruauté; il y joignit la perfidie et les rapines; et pour couronner tant d'excès, il se montra l'un des plus violens persécuteurs de la religion chrétienne.

On lui trouve cependant des qualités louables, qui empêchent qu'on ne doive le confondre avec les Néron et les Domitien; la frugalité, la vigilance, l'activité, la science militaire, la valeur lui assurent un rang parmi les grands empereurs. Il fit avec succès la guerre aux Parthes, qui furent obligés de lui abandonner la Mésopotamie. Sa dernière expédition fut contre les peuples du nord de la Grande-Bretagne, qu'il renferma dans l'Ecosse par un mur qui allait d'une mer à l'autre, et qui porte encore aujourd'hui le nom de cet empereur (208).

Caracalla (*de J. C.* 212).

158. Caracalla, fils et successeur de Sévère, avait attenté à la vie de son père. Dès qu'il fut sur le trône, il songea à se défaire de Géta qu'on lui avait donné pour collègue, et il l'égorgea dans les bras de leur mère commune. Ce prince n'eut rien d'humain que la figure. On avait essayé, dans son enfance, de corriger ses travers naissans, et de le cultiver par tous les exercices qui forment l'esprit et le corps. Tant de soins furent inutiles. A la vérité, il apprit fort bien à monter à cheval, à faire des armes, à nager ; ce fut là son étude et sa passion. Mais pour ce qui regarde les connaissances utiles, les lettres grecques et latines, la morale, la science des lois et du gouvernement, il n'y fit aucun progrès ; et le peu qui était entré par force dans son esprit, il l'oublia si parfaitement, qu'il ne semblait pas en avoir jamais entendu seulement le nom. Qu'on se rappelle Néron, Caligula, Tibère, et l'on aura une juste idée d'un règne qui ne fut qu'un tissu d'infamies et d'horreurs. Caracalla, eut une fin digne de sa vie. Macrin, préfet du prétoire, victime destinée à la mort par ce prince furieux, devint son meurtrier et son successeur. Mais il ne jouit pas long-temps

du fruit de son crime ; les soldats, qu'il eut le malheur de mécontenter, le massacrèrent lui-même, et mirent sur le trône le jeune Héliogabale, parent de Caracalla.

Heliogabale (*de J. C.* 218).

159. Le nouveau prince, par son luxe, par sa mollesse, par ses débauches, par sa férocité, par son mépris pour tout ce qui tient à l'honneur et à la bienséance, mérite un des premiers rangs parmi tant de princes infâmes que nous avons vu souiller le trône des Césars. Aussi avait-il fait d'avance provision de cordons de soie pour s'étrangler ; d'épées à lames d'or pour s'égorger ; il avait même construit une tour dont le pied était pavé de pierres précieuses, afin que s'il était obligé de s'y précipiter, il eût du moins la consolation de se briser magnifiquement la tête et les membres. Mais tant de précautions et de dépenses furent inutiles ; il fut massacré dans des latrines.

Alexandre-Severe (*de J. C.* 222).

160. La vie d'Alexandre-Sévère offre d'autres traits que celle d'Héliogabale à qui il succédait. Son heureux naturel, aidé et perfectionné par une excellente éducation, en fit un des princes les plus aimables

dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. La douceur et la justice étaient ses vertus favorites. Il répétait souvent cette belle maxime des chrétiens : *Ne faites point à un autre ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même.* Il l'avait fait graver dans son palais, en gros caractères ; il la prenait pour règle de sa conduite, et il allait encore au delà, se piquant de générosité envers des coupables qui l'avaient offensé. En voici un exemple entre plusieurs autres. Un sénateur nommé Ovinius fut accusé d'avoir aspiré à l'empire, et le crime se trouva prouvé. Alexandre fit venir Ovinius : *Je vous suis très-obligé,* lui dit-il, *de la bonne volonté avec laquelle vous vous offrez pour vous charger d'un fardeau qui m'accable.* De ce pas il le conduisit au sénat, déclara qu'il l'associait à l'empire, et le fit loger dans son palais. Ce n'est pas tout : il le mena avec lui à la guerre, et comme Ovinius, bien plus délicat qu'Alexandre, ne pouvait supporter la fatigue des marches militaires, l'empereur lui fit fournir un cheval d'abord, et ensuite une voiture, pendant que lui-même il marchait à pied. Ovinius, qui craignait le dénouement de cette comédie, demanda la permission de se retirer, et alla se cacher dans sa maison de campagne. Ce fut là toute la vengeance qu'Alexandre tira d'un attentat qui méritait la mort.

161. Un prince si vertueux était intéressé à honorer la vertu : il la protégeait dans les vivans, et la respectait dans les morts. Il avait dans son palais une chapelle où se trouvaient réunies les images de ceux qui s'étaient montrés les bienfaiteurs du genre humain. On y voyait Alexandre-le-Grand, Abraham, Orphée, Jésus-Christ ; assemblage bizarre, mais qui fait voir la disposition où était ce prince, de rendre hommage à la vertu partout où il croyait la trouver. Alexandre-Sévère fut assassiné, à la fleur de de son âge, par Maximin, qui prit le titre d'empereur (235).

Ce fut sous le règne d'Alexandre, que l'empire des Parthes, par une révolution soudaine, tomba sous les coups d'Artaxerxès, simple soldat persan, qui se fit reconnaître roi des Perses. Cet empire avait duré près de cinq cents ans.

MAXIMIN (*de J. C. 235*).

162. Les désordres qui suivirent la mort d'Alexandre-Sévère, furent bien capables de le faire regretter. Depuis cette époque fatale jusqu'à Dioclétien, ce qui fait un intervalle de cinquante ans, on compte plus de cinquante Césars, qui avec ce titre, ou légitime ou usurpé, paraissent sur la

scène pour se disputer l'empire (*). Guerres civiles multipliées sans fin et toujours renaissantes, invasions des Barbares, empereurs nommés tumultuairement par les armées, et massacrés aussitôt après ; tel est l'état de désolation où le plus puissant empire qui fût jamais, se trouva réduit par la licence des gens de guerre, par l'ambition des généraux, par le défaut de principes certains sur l'autorité et la succession du gouvernement.

Maximin, de pâtre devenu soldat, de soldat tribun, et de tribun empereur, était d'une taille et d'une force extraordinaires. Il buvait, dit-on, huit bouteilles de vin, et et mangeait quarante livres de viande par jour. Dès qu'il eut ceint le diadème, il fit mourir tous ceux qui avaient quelque connaissance de la bassesse de son origine, sans épargner ses plus intimes amis. Ce prince brutal fut un des plus féroces persécuteurs qui se soient élevés contre le christianisme. Un crime semblable à celui qui l'avait élevé sur le trône, lui ôta l'empire et la vie (237).

DECE (*de J. C.* 249).

163. Après quelques règnes, qui tous finissent par des morts sanglantes, on voit

(*) Outre ceux dont il sera parlé, on peut distinguer les deux Gordiens, les deux Posthumes, Auréole, Tétricus, etc.

paraître Dèce, dont l'histoire ne nous a rien conservé de plus mémorable, que la cruelle persécution qu'il alluma contre la religion chrétienne, et la fin malheureuse qui termina ses jours. Il s'était mis à la poursuite des Goths, résolu de les exterminer, pour ôter à cette nation ennemie la pensée de rentrer jamais sur les terres des Romains ; mais un traître, qui aspirait à l'empire, l'engagea dans un marais fangeux et impratiquable, où, enveloppé par les Goths, il périt avec toute l'armée romaine, officiers et soldats, sans qu'il en échappât un seul (251).

VALERIEN (*de J. C.* 253).

164. Valérien, troisième successeur de Dèce, venait de monter sur le trône toujours ensanglanté des Césars, lorsque Sapor Ier. roi de Perse, pour profiter des divisions de l'empire, se jeta sur les provinces d'Asie, où il prit Nisibe, Carres, et Edesse. Valérien vint au secours de cette dernière place. Sapor, qui savait employer la perfidie comme la force, attira l'empereur à une conférence, et le fit prisonnier. On croirait à peine, si l'histoire n'en faisait foi, les traitemens qu'eut à essuyer ce prince infortuné. Son superbe vainqueur le traînait partout, chargé

de chaînes, et, pour comble d'ignominie, couvert de la poupre impériale. Lorsque Sapor voulait monter à cheval, il fallait que son captif se courbât jusqu'à terre, et le roi de Perse, lui mettant le pied sur le dos, s'en servait comme d'étrier (260). Valérien languit au moins trois ans dans cet horrible esclavage. Après sa mort son cadavre fut écorché, sa peau teinte en rouge, et suspendue dans un temple, comme un monument éternel de la honte des Romains. Pendant ce temps, Galien, indigne fils de Valérien, se livrait au luxe et à la débauche, sans se soucier ni de repousser les Perses, ni de délivrer son père, ni de venger les outrages faits dans sa personne à la majesté de l'empire. Tous les auteurs chrétiens ont regardé l'affreuse destinée de Valérien, comme l'effet de la vengeance divine, pour le sang des justes et des saints, que ce prince persécuteur avait inhumainement répandu.

Claude II (*de J. C.* 268).

165. Claude II succéda à Galien. Prince comparable à Trajan par ses talens et ses vertus, il ne fut sur le trône qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour détruire une armée de 300 mille Goths et une flotte de 2,000 vaisseaux qui étaient venus fondre

sur la Macédoine. Après cet exploit, l'un des plus grands qui aient jamais illustré les empereurs romains, Claude mourut de la peste, et laissa la couronne à Aurélien.

AURELIEN (*de J. C.* 270).

166. Le nouvel empereur commença par chasser les Vandales, les Allemands, et d'autres Barbares qui avaient pénétré jusqu'en Italie; puis il tourna ses vues vers l'Orient.

Zénobie, reine de Palmyre, avait profité des troubles de l'empire pour s'emparer d'une partie de l'Asie. Princesse ardente, intrépide, généreuse, elle réunissait toutes les vertus qui peuvent s'allier avec l'ambition. Sans cesse elle vantait Sémiramis et Cléopâtre, et si elle les égala par ses talens, elle les surpassa de beaucoup par la pureté de ses mœurs, qui furent irréprochables. Sa parure alliait aux ajustemens d'une femme l'équipage d'un guerrier. Elle portait, avec le diadème, la cotte d'armes impériale; elle haranguait les soldats, le casque en tête et le bras nu. Accoutumé aux fatigues de la chasse, elle ignorait toute délicatesse. Quoiqu'elle fût sobre, comme le besoin de ses affaires la mettait en relation avec les hommes, elle savait boire aussi bien qu'eux; et dans les grands repas qu'elle donnait,

elle tenait tête à ses généraux, et aux seigneurs persans et arméniens. Cette princesse aima les lettres ; elle avait auprès d'elle le célèbre Longin, qui fut comme son premier ministre. Outre sa langue naturelle, qui était la syrienne, elle parlait l'égyptien, le grec, et le latin. Elle étudia l'histoire, qui est l'école des princes ; et afin de s'en mieux remplir, elle en composa un abrégé. Telle était Zénobie, qu'Aurélien regarda avec raison comme une ennemie digne de lui.

167. Zénobie, vaincue dans deux combats, alla se renfermer dans Palmyre. Cette ville, fameuse dans l'antiquité, avait pour fondateur le roi Salomon. Sa situation la rendait forte et importante, en ce qu'elle occupait un espace de terrein fertile, tout environné d'une ceinture de déserts arides et incultes. Aussi le siége en fut-il long et pénible pour les Romains. A la fin, les vivres commençant à manquer dans la ville, Zénobie en sortit, pour aller chercher elle-même du secours chez les Perses (273). Aurélien, averti de sa fuite, envoya après elle un détachement de cavalerie. Elle allait passer l'Euphrate ; et déjà elle était dans le bateau, lorsque les Romains l'atteignirent. On l'amena à Aurélien, qui lui demanda d'un air irrité, comment elle

avait osé insulter les empereurs. Elle lui fit une réponse flatteuse, mais sans bassesse: *Je vous reconnais pour empereur*, lui dit-elle, *vous qui savez vaincre; vos prédécesseurs ne m'ont jamais paru dignes de ce nom.* Aurélien accorda à Zénobie une retraite douce et commode, où elle passa le reste de ses jours, vivant en dame romaine. On croit que sa religion était le Judaïsme. L'empereur ne survécut pas long-temps à ce grand exploit. Un caractère dur et inexorable fut le seul vice d'Aurélien; mais ce seul vice lui attira une mort tragique, et nuisit à sa réputation dans la postérité (275).

TACITE (*de J. C.* 276).

168. Après la mort d'Aurélien, on vit, entre le sénat et l'armée, une contestation qui n'a pas d'exemple dans l'histoire. Ils se renvoyèrent mutuellement, pendant six mois, l'élection d'un empereur, sans que, dans cet intervalle, personne usurpât le pouvoir suprême, et qu'il s'élevât le moindre trouble dans l'empire. A la fin, le sénat, obligé de céder, nomma empereur Tacite, un de ses membres, vieillard plein de sagesse, parent de l'historien de ce nom. Il n'accepta, que malgré lui, une place si dangereuse, et en effet il fut tué au bout de quelques mois.

PROBUS (*de J. C.* 276).

169. L'armée proclama empereur Probus, son général, né dans l'obscurité, mais d'un mérite rare, et qui, à la probité qu'exprime son nom, joignait l'élévation de l'esprit et du courage. Les Barbares travaillaient de tous côtés à ébranler les barrières de l'empire. Probus marcha contre eux, les vainquit tous les uns après les autres ; et ceux qui échappèrent par la fuite, contenus par la terreur de ses armes, n'osèrent plus, tant qu'ils le surent en vie, sortir de leurs forêts.

Probus avait encore à réprimer les Perses. Il prit le chemin de l'Orient ; et déjà il était campé sur les montagnes de l'Arménie, d'où l'on découvrait le pays ennemi, lorsque le roi de Perse, étonné de son approche, lui envoya des ambassadeurs. L'audience que leur donna Probus retrace le tableau de la simplicité, de la frugalité, de la fierté des anciens Romains. Il était assis sur l'herbe, et prenait son repas, qui consistait en une purée de pois et un morceau de porc salé, lorsqu'on lui annonça les ambassadeurs persans. Il ordonna qu'on les fît approcher. *Je suis l'empereur*, leur dit-il : *déclarez à votre maître que, si dans la journée, il ne s'engage à réparer les torts qu'il a faits aux*

Romains, il verra dans un mois, toutes les campagnes de son royaume aussi rases et aussi nues que l'est ma tête. En même temps il ôta son bonnet, pour leur montrer sa tête chauve, et sur laquelle il n'y avait pas un cheveu. Il ajouta que s'ils avaient besoin de manger, ils pouvaient prendre part à son repas, sinon, qu'ils eussent à se retirer sur-le-champ. Le roi de Perse, épouvanté, vint lui-même au camp des Romains, et la paix fut conclue aux conditions que lui dicta Probus. Peu de temps après, les soldats qu'il faisait travailler à dessécher un marais près de Sirmium, se soulevèrent contre lui et le massacrèrent (282). Excellent prince et grand capitaine, il avait relevé la gloire de l'empire romain ; il en aurait assuré la félicité, si le crime des soldats n'eût abrégé ses jours.

Dioclétien et Maximien (*de J. C.* 284).

170. Carus se montra digne de son prédécesseur ; et déjà il faisait trembler les Perses, lorsqu'il fut arrêté sur les bords du Tigre par la foudre qui le tua dans sa tente. Ses deux fils, Carin et Numérin, ne se montrèrent sur le trône que pour y être assassinés.

L'empire resta à Dioclétien, qui, des derniers rangs de la milice, avait su s'élever au commandement des armées. Dès que le nouveau prince vit la couronne affermie sur sa tête, il y associa Maximien, soldat de fortune aussi bien que lui, et qui n'avait d'autres vertus qu'une bravoure éprouvée et une grande expérience dans la guerre.

171. Les deux empereurs soutinrent, par leurs victoires, les forces et la réputation de l'empire. Ardens et infatigables, ils volaient, comme des éclairs, d'une frontière à l'autre, avec une rapidité que l'histoire même a peine à suivre. Mais les ennemis se multipliaient sans cesse. Dioclétien, obligé de partager ses forces, et fidèle au plan de politique qu'il s'était fait, ne voulut mettre à la tête des armées, que des chefs personnellement intéressés à la prospérité de l'état. Il songea donc à créer deux Césars, qui seraient les lieutenans et les héritiers des deux Augustes ou Empereurs (292). Le premier fut Constance Chlore, prince digne par sa valeur, sa justice, sa douceur et ses autres vertus, d'avoir pour fils le grand Constantin. Le second fut Galère, fils d'un paysan, et qui ne démentait, dans sa personne, ni sa naissance, ni son éducation. Fier et intraitable, il ne connaissait d'autres lois

que son épée. Le son de la voix, l'air, le regard, tout en lui était farouche et terrible. Il fut chargé de la guerre contre les Perses, qui d'abord lui réussit fort mal. Les ayant attaqués près de Carres avec une poignée de monde, il fut vaincu. Dioclétien, dont le caractère était la prudence, lui sut très-mauvais gré d'une défaite causée par sa témérité, et il le lui fit bien sentir. La première fois que le vaincu se présenta devant lui, il le laissa courir à pied l'espace d'un mille (*) à côté de son char, tout revêtu qu'il était de la pourpre impériale. Mais dans la suite, Galère ayant effacé sa honte, par des succès éclatans, sut se relever de cette humiliation ; et ennuyé de vivre dans un rang inférieur, il songea à dépouiller de l'empire celui à qui il devait toute sa puissance.

172. Son caractère inquiet le porta auparavant à troubler le dedans de l'état. Ennemi mortel de la religion chrétienne, il engagea Dioclétien à publier un édit de persécution. L'empereur, naturellement modéré, s'y refusa d'abord. Pour le déterminer, Galère fit mettre deux fois le feu au palais de Nicomédie, où était alors Dioclétien. Il accusa les chrétiens d'être les auteurs de l'incendie, et s'enfuit lui-

(*) Le mille romain équivaut au tiers d'une lieue commune.

même de la ville, *pour éviter*, disait-il, *d'être brûlé vif par cette race ennemie des dieux et des empereurs*. Dioclétien effrayé signa l'édit d'une persécution, la plus longue et la plus cruelle que l'église eût encore éprouvée (302). Quelque temps après, son esprit baissa, et Galère, profitant de sa faiblesse, lui fit nommer deux nouveaux Césars qui étaient ses créatures, puis il l'obligea d'abdiquer l'empire, aussi bien que Maximien (305). Constantin, que Galère retenait depuis long-temps comme en otage auprès de lui, trouva moyen de s'échapper, et vint rejoindre Constance Chlore son père, qui en mourant le désigna pour son successeur à la portion de l'empire qu'il avait gouvernée.

CONSTANTIN (*de J. C.* 306).

173. Constantin, monté sur le trône, parut digne de commander à l'univers. La Providence qui le destinait à devenir le premier des princes chrétiens, lui avait donné des qualités propres à remplir dignement une si haute destinée ; un cœur grand, libéral et porté à la magnificence ; un esprit vif, ardent, pénétrant ; une physionomie noble et guerrière, et cependant pleine de grâce et de douceur. Ses mœurs étaient chastes : sa jeunesse, tout

occupée de grandes et de nobles pensées, fut exempte des faiblesses de cet âge.

174. Constantin n'eut d'abord que les provinces qu'avait gouvernées son père, c'est-à-dire, la Grande-Bretagne, la Gaule, et l'Espagne. Le reste de l'empire était en proie à Galère et à ses deux Césars, Licinius et Maximin, auxquels il faut ajouter Maxence, fils de Maximien, qui s'empara de Rome et de toute l'Italie. Tous ces princes s'accordaient en un seul point, c'était de piller leurs peuples et de persécuter le christianisme; tous aussi périrent misérablement.

175. Galère le premier contracta une maladie horrible; c'était un ulcère d'où sortaient des vers comme d'une source intarissable. Son lit semblait être l'échafaud d'un criminel; les hurlemens qu'il poussait, l'odeur infecte qu'exhalait son corps, la vue de ce cadavre vivant, tout inspirait l'horreur. Devenu plus furieux par l'excès de la douleur, il fit égorger tous ses médecins. Ce fut alors que l'un d'eux lui fit entendre que son mal était une punition de la cruelle guerre qu'il avait déclarée au vrai Dieu, et que ce Dieu seul pouvait le guérir. Cette parole pénétra le cœur de Galère, mais elle ne le convertit pas. Au lieu de confesser le Dieu qu'il avait outragé, il le regarda

comme un ennemi puissant et redoutable avec lequel il fallait composer. Dans ces accès de douleur, tantôt il blasphémait, tantôt il s'écriait qu'il était prêt à rebâtir les églises et à satisfaire le Dieu des Chrétiens. Enfin, dans les noires vapeurs d'un repentir mêlé de désespoir, il expira à Sardique, après un supplice de dix-huit mois (311).

176. Cependant Constantin, appelé par le peuple de Rome, et d'ailleurs outragé par Maxence, qui avait fait abattre et traîner ses statues dans la boue, se préparait à punir les excès de cet usurpateur. Il se mit donc en marche vers l'Italie. En même temps, il méditait une entreprise plus importante, c'était d'embrasser la vraie religion : entrevoyant la lumière, mais chancelant encore, il invoquait le Dieu des chrétiens, et le priait avec ardeur de se dévoiler à ses yeux.

Un jour que, pénétré de ces sentimens, il marchait à la tête de ses troupes, un peu après midi, par un temps calme et serein il aperçut, au-dessus du soleil, une croix éclatante autour de laquelle étaient tracés, en caractères lumineux, ces trois mots : *In hoc signo vinces ; par ce signe vous serez victorieux.*

Ce prodige frappa les yeux de toute l'armée. La nuit suivante, il vit en songe

le Fils de Dieu, qui tenant à la main le même signe, lui ordonna d'en faire un semblable, pour s'en servir dans les batailles. Constantin, à son réveil, exécuta l'ordre qu'il avait reçu. Cette image de la croix portait au haut le monogramme de Christ $^{P}_{X}$ surmonté d'une couronne d'or ; elle fut appelée Labarum, et servit depuis de principal étendard aux armées romaines. Constantin s'empressa de se faire instruire ; et la religion triomphante, après trois siècles de persécution, s'assit avec lui sur le trône des Césars.

177. Maxence présenta la bataille à Constantin, aux portes de Rome ; mais malgré tous les oracles qui lui avaient promis la victoire, il vit ses troupes rompues et poussées vers un pont qu'il y avait sur le Tibre. Comme ce pont n'était ni assez large pour contenir les fuyards, ni assez solide pour les soutenir, il se brisa, et Maxence, enveloppé d'une foule de ses gens, tomba, fut englouti et disparut avec eux. Constantin entra en triomphe dans Rome, au milieu des acclamations de tous les ordres de l'état qui voyaient dans leur vainqueur, le sauveur de la patrie et le soutien de l'empire (312).

178. Presque dans le même temps, Dieu délivrait l'empire du troisième de ses tyrans. Le cruel Maximin, aveuglé par

son ambition, entreprit de dépouiller Licinius, mais il fut vaincu, et assiégé dans Tarse. Près de tomber entre les mains de son ennemi, il se gorgea de vin et de viandes, puis il avala du poison. Le poison, affaibli par la nourriture, au lieu de le tuer sur-le-champ, lui causa une longue agonie. En proie aux plus affreuses douleurs, il se roulait sur la terre, il l'arrachait à pleines mains et la dévorait. A force de se frapper la tête contre les murailles, il se fit sortir les yeux de leur orbite. Il croyait voir le Dieu des chrétiens prêt à le juger ; il s'écriait comme un criminel condamné à la torture, il avouait ses crimes, implorait Jésus-Christ, lui demandait miséricorde. Il expira ainsi, par une mort plus terrible encore que celle de Galère, qu'il avait surpassé en impiété et en barbarie (313).

179. Des quatre tyrans qui avaient opprimé l'empire et persécuté la religion de Jésus-Christ, restait Licinius. Aiguillonné par la jalousie et l'ambition, il se brouilla avec Constantin, et vint l'attendre près d'Andrinople. Son armée était toute composée de païens; car il en avait chassé tous les chrétiens, comme favorables à son ennemi. Avant la bataille, il offrit des victimes à ses dieux, et leur promit, s'ils le rendaient victorieux, d'exterminer

le christianisme. Constantin, de son côté, s'était préparé au combat par le jeûne et la prière; il fit porter l'étendard de la croix, le Labarum, à la tête de ses troupes, et leur donna pour mot de ralliement: *Dieu Sauveur*. Sa victoire fut complète. Licinius se remit entre les mains de Constantin, qui lui accorda la vie. Mais quelque temps après, ayant formé des intrigues pour renouveler la guerre, il fut mis à mort, et en lui périt le dernier de ces princes persécuteurs qui, depuis vingt ans, avaient fait tant de martyrs (324).

180. Constantin, vainqueur de tous ses rivaux, et devenu seul maître de l'empire, ne s'occupa plus qu'à en guérir les plaies et à faire fleurir le christianisme. L'idolâtrie tomba rapidement, non par force et par violence, mais d'elle-même et par sa propre faiblesse. Ce fut sous la protection de Constantin que s'assembla le concile œcuménique de Nicée contre l'arianisme (325). Il est vrai que, séduit par des hypocrites, il eut le malheur de favoriser ensuite Arius et ses sectateurs; mais il n'en demeura pas moins attaché à la foi de l'église catholique.

Ce prince donna à l'empire une seconde capitale, en agrandissant la ville de Bysance, qui prit le nom de Constantinople (328). Agé de plus de soixante

ans, il marcha contre Sapor II, roi de Perse, qui menaçait la Mésopotamie ; et la terreur seule de son nom fit reculer ce roi barbare. Peu après, il reçut le baptême, et mourut plein de gloire et de vertus.

CONSTANCE (*de J. C.* 337).

181. Constantin avait, par une politique mal entendue, partagé ses états entre ses trois enfans, Constantin, Constant, et Constance. Cette politique imitée par plusieurs de ses successeurs, ne servit qu'à affaiblir l'empire en divisant ses forces, et fut une des causes de sa décadence. Constant et Constantin le Jeune ne tardèrent pas à se brouiller. Celui-ci mécontent de la part qui lui était échue, déclara la guerre à son frère et périt dans une embuscade (340). Constance n'entra point dans cette querelle : prince d'un esprit sombre, bizarre, jaloux et faible, il commença dès lors, et continua tout le reste de son règne à se mêler des affaires ecclésiastiques. Persécuter à outrance saint Athanase et les évêques attachés à la foi de Nicée; travailler à faire prévaloir l'arianisme, soit par la violence, soit par la séduction ; mettre enfin le trouble et la confusion dans toute l'église, tels furent les principaux exploits de Constance.

182. Sapor crut que la circonstance était favorable pour reprendre ses projets de conquête ; il fondit sur la Mésopotamie avec une armée innombrable, et mit le siége devant Nisibe, qui était, de ce côté-là, le boulevard de l'empire. Mais les assiégés avaient dans leurs murs un défenseur plus puissant que Sapor. C'était saint Jacques, évêque de Nisibe. Les habitans le prièrent de maudire les Barbares. Il monta donc sur une tour, et de là, voyant leur multitude, il pria Dieu d'envoyer des moucherons contre cette formidable armée, et de confondre ainsi l'orgueil de ce nouveau Pharaon. Aussitôt une nuée de ces insectes s'étant répandue sur le camp des Perses, pénétrèrent dans la trompe des éléphans, dans les oreilles des chevaux, et firent entrer ces animaux dans une telle fureur, que Sapor, ne pouvant arrêter le désordre et la confusion, fut contraint de lever honteusement le siége. Ce prince impie, en se retirant, lança contre le ciel un regard furieux, et décocha en l'air, une flèche, comme s'il eût voulu combattre Dieu même qui se déclarait son ennemi. Il déchargea sa vengeance sur les chrétiens de ses états, qu'il persécuta pendant presque tout son règne avec une barbarie que les Néron ont à peine égalée.

183. Tandis que saint Jacques de Nisibe sauvait l'empire en Orient, Constance était appelé en Occident par une nouvelle guerre. Magnence, officier des troupes de Constant, avait ôté à ce prince l'empire et la vie ; et fier du succès de son crime, il préparait le même sort à Constance. Mais la sanglante journée de Murse mit fin à ses progrès. Son armée, après un combat long et furieux, fut partie taillée en pièces, partie précipitée dans la Drave. Le tyran s'enfuit jusqu'à Lyon, où, se voyant trahi par ses propres gens, il massacra toute sa famille, et se tua lui-même le dernier (353).

184. Constance, maître alors de tout l'empire, et le regardant avec raison comme un fardeau trop pesant pour sa faiblesse, donna le titre de César à Julien, petit-neveu du grand Constantin, et l'envoya commander dans les Gaules, depuis long-temps en proie aux incursions des Barbares (355). Ce jeune prince, si connu depuis sous le nom de Julien-l'Apostat, ne se fit connaître alors que par ses grandes qualités. Il rétablit l'ordre dans les provinces et la discipline dans les armées ; il délivra la Gaule des Francs et des Allemands qui la désolaient, il les poursuivit au delà du Rhin, et à force de victoires, il les dompta. Constance, jaloux de ses succès, et d'ailleurs pressé par les

Perses, voulut lui enlever une partie de ses troupes, pour les faire passer en Orient. Mais arrivées à Paris, elles se mutinèrent, et proclamèrent Julien empereur (360). Julien, qui avait lui-même excité sous main la révolte, accepta, après quelques signes de résistance, le titre qu'on lui offrait. Il prit le diadème ; et n'attendant plus rien de Constance, il s'avança jusqu'à Sirmium, pour combattre un prince qui était tout à la fois, son parent, son bienfaiteur, et son souverain. Ce fut dans cette ville qu'il apprit la mort de Constance. Cette mort sauva l'empire des horreurs d'une guerre civile ; mais elle donna au christianisme le plus adroit et le plus dangereux de ses persécuteurs.

JULIEN-L'APOSTAT (*de J. C.* 361).

185. Julien se rendit à Constantinople, où il fut reconnu sans opposition, ainsi que dans tout le reste de l'empire. Ce fut alors qu'il cessa de cacher son penchant pour l'idolâtrie ; il en fit une profession ouverte, et se signala par les traits de la haine tout à la fois la plus artificieuse et la plus violente contre le christianisme. Il en regarda la destruction comme devant être le chef-d'œuvre de son règne ; et il y employa des moyens si puissans, que c'en

était fait de la religion, si Dieu n'eût renversé, par une mort prématurée, l'auteur de ce projet infernal. Personne n'ignore que Julien, pour démentir la prophétie de Jésus-Christ contre le temple de Jérusalem, entreprit de le relever, et que le plus éclatant comme le plus avéré des miracles, força ce prince impie à se désister de son entreprise.

186. Sapor, dans les dernières années de Constance, avait désolé la Mésopotamie et détruit l'importante place d'Amide. Julien voulut venger les injures faites à l'empire et toujours avide de gloire, il ne se proposa rien moins que de subjuguer toute la Perse, et de courir, comme un autre Alexandre, jusqu'aux Indes. Dans ce dessein, il passa l'Euphrate, et s'avança vers Carres, célèbre par la défaite de Crassus, de là il descendit le long du fleuve, forçant et brûlant toutes les places qui firent de la résistance. La flotte chargée de vivres suivait l'armée.

187. Arrivé vis-à-vis de Ctésiphonte, Julien, trouva un ancien canal qui allait de l'Euphrate au Tigre ; il le fit nettoyer et déboucher, de sorte que la flotte passa sans difficulté d'un fleuve dans l'autre. Il se disposait à remonter le Tigre, comme il avait descendu l'Euphrate, lorsqu'un faux transfuge lui persuada que la flotte

ne pourrait jamais vaincre la rapidité du Tigre, qu'il valait mieux la brûler et s'avancer vers l'Orient dans le pays ennemi. Julien eut l'imprudence d'exécuter ce perfide conseil ; il prit la route qu'on lui avait indiquée. Mais bientôt les vivres manquèrent; les Perses avaient eux-mêmes tout ravagé ; et les Romains, au lieu d'un pays gras et fertile, ne trouvèrent plus qu'un désert aride et brûlant. Sapor, qui crut pouvoir alors les attaquer, fut complétement battu. Cependant les Romains victorieux, mouraient de faim. Pour comble de malheur, ils perdirent celui-là seul qui, par son courage, aurait pu les tirer de l'étrange embarras où les avait mis sa témérité. Julien, dans une rencontre où il s'était exposé sans cuirasse, fut atteint d'un javelot qui lui perça le foie. Il fallut le reporter dans sa tente, où il expira la nuit suivante. Selon quelques écrivains, les derniers momens de Julien furent ceux d'un philosophe et d'un sophiste. Selon d'autres, à l'instant où il se sentit blessé, il entra en fureur, et recueillant avec la main le sang qui sortait à gros bouillons de sa plaie, il le lança contre le ciel, en s'écriant : *Tu as vaincu, Galiléen !* Les mêmes auteurs ajoutent, qu'avant de mourir, il vomit mille imprécations contre ses

divinités, qu'il accusait de n'avoir pu le soustraire à la vengeance du Dieu des chrétiens.

188. Ainsi périt, après trois ans de règne, ce prince, le problème de son siècle et de la postérité. Au premier aspect, ses qualités brillantes éblouissent les yeux; mais si l'on en considère le principe, qui ne fut autre que l'envie de se singulariser et de faire parler de lui, l'admiration s'éteint. Sa conduite équivoque dans la rébellion de son armée, le rend suspect; la guerre ouverte qu'il entreprend contre son empereur, démasque son ambition et son infidélité; celle qu'il déclare au christianisme, montre une malice réfléchie qui se portait à la cruauté, quand elle pouvait en éviter le reproche; enfin, son expédition contre les Perses, en lui laissant la gloire du courage, lui enlève entièrement le mérite de la prudence.

Jovien (*de J. C.* 363).

189. Jovien, élu empereur par l'armée romaine, fut contraint, pour la sauver, de signer une paix honteuse, et d'abandonner aux Perses une partie de la Mésopotamie. Ce prince travaillait à réparer les maux que le dernier empereur avait faits à la religion; et ses vertus

promettaient à l'empire des jours heureux, lorsqu'il fut trouvé mort dans sa chambre, étouffé par la vapeur du charbon qu'on y avait allumé pour échauffer la place.

Valentinien I et Valens (*de J. C.* 364).

190. Après la mort de Jovien, les suffrages de l'armée se portèrent sur Valentinien. Sa taille haute, sa force prodigieuse, l'éclat de son teint, la noblesse et la régularité de ses traits, lui donnaient un air tout à la fois guerrier et majestueux. A ces avantages extérieurs, il joignit une valeur tempérée par la prudence, et un amour ardent pour la justice. Ses mœurs étaient réglées : il parlait peu ; mais ce qu'il disait était plein de force et de feu. Zélé catholique, il n'avait pas craint d'essuyer, pour sa religion, la disgrâce de Julien. Un jour que ce prince apostat entrait dans un temple d'idoles, précédé de Valentinien, alors capitaine de ses gardes, le prêtre ayant jeté de l'eau lustrale sur l'empereur et sur sa suite, il en tomba quelques gouttes sur l'habit de Valentinien : celui-ci, saisi d'indignation, déchira l'endroit que l'eau avait mouillé, et sous les yeux de Julien, il donna un soufflet au

ministre. Cette action d'un zèle ardent, mais outré, lui valut l'exil. Valentinien aurait été un prince accompli, si la sévérité chez lui n'eût souvent dégénéré en une espèce de cruauté, et s'il eût mieux su réprimer son humeur fougueuse et impatiente.

191. Peu de jours après son arrivée à Constantinople, il associa à l'empire, Valens son frère. Avant de faire ce choix important, il avait consulté les grands de sa cour: tous parurent l'approuver, du moins par leur silence. Un seul osa lui dire : *Prince, si vous aimez votre famille, vous avez un frère ; si vous aimez l'état, cherchez le plus digne.* Cette franchise piqua Valentinien ; mais il passa outre, et Valens fut déclaré empereur d'Orient. Valens était un prince chaste, fidèle et constant dans l'amitié : mais lent, paresseux, sans génie, sans usage des affaires, esclave de ses ministres, qui gouvernèrent, sous son nom, avec une autorité vraiment tyrannique. Il ne montra d'énergie qu'en faveur de l'arianisme qu'il soutint de tout son pouvoir, et auquel il sacrifia le repos, la gloire, et la sûreté de l'empire.

192. Valentinien gouvernait l'Occident avec plus de justice et de vigueur. Il avait établi sa résidence, tantôt à Trèves, tantôt à Milan, pour être plus à portée de veiller

sur les frontières. Toujours à la tête de ses armées, il remporta, sur les Allemands, autant de victoires qu'il leur livra de combats, et leur ôta pour long-temps l'envie de repasser le Rhin.

Sa valeur avait éloigné les ennemis ; mais sa colère était redoutable à ses sujets ; et enfin elle lui causa la mort à lui-même. Les Quades, nation pauvre et timide, dont il se croyait offensé, lui envoyèrent les principaux d'entre eux pour lui demander grâce. Valentinien, choqué de la mauvaise mine de ces ambassadeurs s'écria qu'il était bien malheureux d'avoir à traiter avec des gens faits comme ceux-là ; puis il leur parla avec tant d'émotion, qu'il se rompit une veine dans la poitrine, et tomba demi-mort, jetant le sang par la bouche. Il mourut quelques heures après dans des convulsions douloureuses (375).

193. Cependant les Huns, peuple féroce de la grande Tartarie, poussaient devant eux les Goths, jusqu'aux bords du Danube. Les Goths, pressés par ces redoutables ennemis, demandèrent à Valens la permission de passer le Danube, et de s'établir dans la Thrace comme sujets de l'empire. Valens la leur accorda ; mais il ne tarda pas à s'en repentir. Ces nouveaux hôtes, qu'on ne ménagea pas assez, se mirent à piller les campagnes ; et bientôt ce fut un

torrent qu'il ne fut plus possible d'arrêter. Valens, qui jusqu'alors s'était beaucoup plus occupé à verser le sang des catholiques que celui des ennemis, fut obligé de se mettre en campagne, et alla recevoir de la main des Goths, la peine de ses cruautés. Son armée fut taillée en pièces près d'Andrinople. Blessé d'une flèche, il se retira dans une maison où les vainqueurs mirent le feu ; et ce malheureux prince y périt dans les flammes (378).

Theodose-le-Grand (*de J. C.* 379).

194. Gratien avait succédé à Valentinien son père. La mort de Valens le laissa maître de tout l'empire. Il fut assez modéré pour prendre un collègue, et assez sage pour choisir l'homme le plus courageux, le plus habile, le plus vertueux de son siècle, le grand Théodose, prince dont le seul nom rappelle toutes les vertus guerrières, civiles, et religieuses. Les auteurs contemporains le comparent à Trajan, l'idole et la merveille des Romains, et observent qu'il eut toutes les grands qualités de ce prince, sans avoir aucun de ses défauts.

195. Les Goths, fiers de la défaite de Valens, furent les premiers qui éprouvèrent la valeur du nouvel empereur. Il les

défit entièrement, et en força la plus grande partie à devenir les sujets de l'empire; le reste, poussé au delà du Danube, n'osa plus franchir cette barrière. Les autres Barbares intimidés renoncèrent à leurs incursions : les Perses eux-mêmes demandèrent la paix; et le nom de Théodose fut respecté de tout l'univers. Ce héros chrétien profita du repos dont jouissait l'empire pour achever le grand ouvrage de la destruction de l'arianisme et de l'idolâtrie. Sans autres armes que celles de la douceur, il leur porta des coups mortels ; et son zèle, également vif et judicieux, ne fut satisfait que lorsque le culte public des idoles eut entièrement disparu de ses états.

196. Tandis que Théodose gouvernait l'Orient avec tant de sagesse et de gloire, Gratien, en Occident, travaillait à l'imiter; et il l'aurait peut être égalé, sans un défaut qu'il ne combattit pas assez, et qui causa sa perte. C'était une aversion naturelle pour les affaires, qui le rendait incapable de s'y appliquer sérieusement ; et cette aversion venait du goût qu'il avait pris pour la chasse. Maxime, un de ses généraux, saisit l'occasion que lui offrait la négligence de Gratien ; il lui ôta l'empire et la vie (383).

Valentinien II, frère et collègue de Gratien, aurait eu le même sort, s'il ne se fût enfui jusqu'à Thessalonique. Théodose reçut ce jeune prince avec tendresse ; il lui fit abjurer l'arianisme ; et, l'année suivante, il le ramena en Occident à la tête de son armée. Celle de l'usurpateur fut détruite à Siscia sur la Save ; lui-même fut pris dans Aquilée, et mené à Théodose, qu'il essaya de fléchir. Ce bon prince allait lui pardonner ; mais les soldats moins indulgens, enlevèrent le cruel Maxime de devant ses yeux, et lui tranchèrent la tête (388).

197. Ce fut dans ce temps-là même que Théodose donna à tous les siècles un exemple admirable de clémence et de générosité. Le peuple d'Antioche, dans un accès d'humeur, s'était porté à une violente sédition, et avait poussé l'insolence jusqu'à renverser et traîner dans la boue les statues de l'empereur et de la famille impériale. Théodose justement irrité contre cette ville ingrate qu'il avait comblée de bienfaits, envoya deux commissaires, avec ordre de condamner à mort tous les coupables, d'ôter à Antioche tous ses priviléges, et de réduire à la condition d'un simple village cette superbe capitale de l'Orient. L'arrivée des commissaires répandit la consternation dans la ville.

Ce n'étaient que pleurs, que plaintes, que cris lamentables. Les coupables furent condamnés, et ils allaient être exécutés, lorsque les évêques des ville voisines et les solitaires, qui étaient accourus à Antioche, obtinrent, à force de prières, que le supplice fût différé. Flavien, évêque d'Antioche, était parti pour Constantinople. Après avoir interessé par des priéres ardentes, le Ciel en sa faveur, il demanda audience. Dès qu'il parut devant l'empereur, il se tint éloigné, dans un morne silence, et les yeux baissés. Théodose le voyant confus et interdit, s'approcha lui-même, et, le cœur serré de douleur, il lui adressa des reproches vifs, mais tendres, sur l'ingratitude de ses concitoyens. Flavien ne dissimula ni la noirceur du crime ni la justice de la punition : mais ensuite il releva d'une manière si touchante les avantages de la clémence et de l'oubli des injures, que Théodose, ne pouvant retenir ses larmes, lui dit qu'à l'exemple de Jésus-Christ priant pour ses bourreaux, il pardonnait à Antioche. Flavien de retour, fut reçu comme un ange de paix, au milieu des acclamations de son peuple ; et toutes les églises retentirent d'actions de grâces.

198. Dans une autre occasion, la clémence de Théodose se démentit ; et la ville de Thessalonique, pour un crime à peu près semblable à celui d'Antioche, vit périr sept mille de ses habitans, massacrés sans distinction d'innocens ou de coupables. Mais si la faute du prince fut éclatante, ses regrets ne le furent pas moins : et la pénitence publique à laquelle il se soumit à la voix de St. Ambroise, contribua plus à lui mériter le surnom de *Grand* que toutes ses victoires (390).

Ce prince continuait à régner avec gloire, en Orient, lorsqu'une nouvelle révolution l'obligea de porter pour une seconde fois, ses armes, en Occident. Valentinien II, quoique à la fleur de l'âge, gouvernait ses sujets avec beaucoup de sagesse, et faisait concevoir les plus heureuses espérances, lorsqu'il fut lâchement assassiné par Arbogaste, général de ses armées (392). Ce rebelle mit sur le trône un de ses amis nommé Eugène : celui-ci était chrétien, comme Arbogaste était païen ; c'est-à-dire que dans le cœur ils n'avaient tous deux d'autre dieu que leur ambition. Théodose ayant fait ses préparatifs, traversa toute l'Illyrie, et arriva aux Alpes, dont il força les passages. En descendant ces montagnes, il y rencontra l'armée des rebelles, beaucoup plus nom-

breuse que la sienne. Dans l'une, on voyait les images d'Hercule; dans l'autre, brillait l'étendard de la croix.

199. La bataille se donna près d'Aquilée. Les troupes de Théodose eurent d'abord du dessous: les ennemis se crurent vainqueurs, et passèrent la nuit suivante dans la joie et la débauche. Théodose la passa en prière, et il reçut, dans une vision, l'assurance de la victoire. Au point du jour, il prend sa cuirasse et son bouclier, et s'armant du signe de la croix il le donne pour signal à ses soldats. A peine est-on à la portée du trait, que le Ciel se déclare pour la bonne cause. Il s'élève tout à coup d'affreux tourbillons qui fondent sur les ennemis, leur arrachent les armes, rompent leurs rangs. Les traits qu'ils lancent retournent sur eux-mêmes: ceux de l'armée de Théodose reçoivent des vents une nouvelle force. Les soldats d'Eugène, aveuglés par la poussière, percés de leurs propres traits et de ceux des ennemis, tombent en foule; ils fuient, ils se précipitent dans une rivière voisine. Arbogaste voyant tout perdu, s'abandonne à la rage et au désespoir, et se tue de deux coups d'épée. Eugène est saisi par ses propres soldats, qui le traînent aux pieds de Théodose, d'où il est bientôt arraché pour subir la peine due à son crime. Les vaincus

eux-mêmes célèbrent par des cris de joie, leur défaite : ils obtiennent leur pardon : et les deux armées réunies reconnaissent dans Théodose un prince chéri du Ciel, dont les prières ont une force supérieure aux bataillons les plus nombreux.

200. Théodose ne survécut que de quelques mois à sa victoire : il mourut à Milan, entre les bras de S. Ambroise (395). Une seule des actions de ce grand prince aurait été capable d'illustrer le plus long règne. Il dompta les Goths, fit trembler les Perses, renversa deux usurpateurs ; il écrasa l'arianisme et l'idolâtrie sans verser une goutte de sang ; il fut aussi célèbre par sa pénitence que par sa valeur : enfin, les auteurs ecclésiastiques, les saints pères, et les conciles l'ont proposé à la postérité comme le modèle des princes chrétiens.

DIVISION DE L'EMPIRE ROMAIN.

Honorius (*de J. C. 395*).

201. Les deux fils de Théodose, Arcadius et Honorius, régnèrent, l'un dans l'Orient, l'autre dans l'Occident, qui, en vertu de ce partage, furent divisés pour ne plus se réunir. Théodose avait laissé

à ses enfans un trône éclatant de gloire. Mais de toutes les qualités ce grand prince, ils n'héritèrent que la bonté; et cette bonté sans vigueur devint presque inutile à leurs sujets : elle ne put les mettre à couvert, ni des injustices de ceux qui gouvernaient sous leur nom, ni des insultes des ennemis du dehors. Aussi le règne de ces deux princes est-il regardé comme l'époque du déclin rapide et de l'entière décadence de la puissance romaine.

202. Stilicon, premier ministre d'Honorius, né dans une condition obcure, s'était élevé, sous Théodose, par des services importans. Rempli de vices, il savait les couvrir par des qualités brillantes : il était ravisseur et libéral, dissolu et plein de courage; s'attachant les soldats par une noble familiarité, mais souvent aux dépens de la discipline; enfin, sa loi suprême fut une ambition démesurée qui lui fit, tour à tour et selon ses intérêts, trahir ou sauver sa patrie. Tout prospéra d'abord entre ses mains. Alaric, roi des Visigoths, qui depuis long-temps ravageait l'Illyrie et la Grèce, fut contraint de fuir. Stilicon pouvait le détruire: mais craignant que son crédit ne diminuât par la paix, il traita secrètement avec lui, et le laissa échapper. Ce ne fut pas là son seul

crime : il forma le dessein de détrôner le faible Honorius, et fit solliciter les Vandales et d'autres peuples barbares, de prendre les armes contre son souverain. Il espérait que la confusion et le tumulte des guerres lui applaniraient le chemin du trône. L'empereur ouvrit enfin les yeux, et fut secondé par ses troupes. Les soldats, instruits des intrigues de Stilicon, entrèrent en fureur contre lui, et massacrèrent tous ses partisans. Stilicon s'était réfugié à Ravenne, dans une église, dont il prétendait se faire un asile inviolable : il en fut tiré par ruse, et condamné comme traître au prince et à la patrie. Cet ambitieux eut la tête tranchée, et termina, par ce supplice, une vie éclatante, mais criminelle (408).

203. La mort de Stilicon ne sauva pas l'empire de l'invasion des Barbares : ils passèrent le Rhin presque sans opposition. Les Allemands s'établirent le long de ce fleuve, depuis Bâle jusqu'à Mayence ; les Bourguignons occupèrent l'Helvétie, et tout le pays qui s'étend jusqu'aux sources de la Seine et de la Loire ; les Vandales ravagèrent toute la Gaule: et cette contrée, auparavant si florissante, ne fut plus couverte que de cendres et de ruines. Après avoir désolé la Gaule, ces Barbares fondirent sur l'Espagne, et s'y firent un établissement aux dépens des Romains.

204. De son côté, Alaric entra en Italie; on ne le combattit que par des perfidies et des parjures, dont il résolut de se venger sur la capitale même de l'empire. Rome, après avoir souffert, pendant un long siége, les horreurs de la plus cruelle famine, lui fut livrée pendant la nuit. Le vainqueur abandonna la ville à la discrétion de ses soldats, presque tous païens ou ariens. Le massacre fut affreux : il n'y eut d'épargnés que ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises de saint Pierre et de saint Paul. On mit le feu à la ville; le fracas des maisons que dévorait l'incendie, les insultes, les cris, l'épouvante, les tortures répandaient de toutes parts une horrible confusion : et comme si le Ciel se fût armé lui-même pour châtier cette superbe reine du monde, un furieux orage se joignit aux ravages des Goths; la foudre écrasa plusieurs temples, et réduisit en poudre ces idoles autrefois adorées, que les empereurs chrétiens avaient conservées pour la décoration de la ville. La religion se soutint avec gloire au milieu de tant de ruines : on vit des vases précieux, qui appartenaient à l'église de saint Pierre, portés avec respect, par les vainqueurs eux-mêmes, jusqu'à cette église. Sur la route, les chrétiens accoururent de tous côtés, et se joignirent aux Barbares,

chantant avec eux des hymnes, et formant une espèce de procession militaire ou de triomphe, qui faisait un contraste frappant avec les horreurs dont ils étaient environnés (410).

205. C'est ainsi que Rome perdit en un jour cet éclat qui la rendait la première ville de l'univers. Elle subsista ; mais, une fois humiliée par Alaric, elle devint le jouet et la proie des Barbares ; et la majesté du nom Romain fut à jamais flétrie. Alaric fit tout ce qu'il voulut en Italie. Son dessein était de passer en Afrique, et de se fixer, avec sa nation, dans cette vaste contrée : mais la mort renversa ses projets, et délivra l'empire d'un ennemi auquel les Romains d'alors n'étaient pas en état de résister. Les Visigoths, sous le successeur d'Alaric, occupèrent, du consentement d'Honorius, les provinces de l'Espagne et de la Gaule, les plus voisines des Pyrénées. L'empereur passa le reste de son règne, comme il l'avait commencé, dans une honteuse inaction. La Grande-Bretagne, désolée par les Pictes ou Ecossais, sollicita en vain des secours : abandonnée à ses propres forces, elle fut perdue pour l'empire, et quelques années après elle tomba entre les mains des Anglais et des Saxons. C'est dans les derniers temps du règne d'Honorius, que

plusieurs historiens mettent l'établissement de la monarchie française: selon eux, les Francs ayant passé le Rhin en 420, sous la conduite de Pharamond leur roi, se fixèrent sur la Meuse, aux environs de Tongres.

VALENTINIEN III (*de J. C.* 424).

206. Honorius étant mort sans postérité, la couronne appartenait à Théodose le jeune, fils d'Arcadius, et alors empereur d'Orient; mais il la céda à Valentinien III, fils de Placidie sa tante. Cette princesse, fille du grand Théodose inspira au nouvel empereur, encore enfant, l'horreur pour l'hérésie et le respect pour l'église; qualités estimables, mais qui ne purent couvrir le vice d'une éducation molle et efféminée : aussi fut-il toujours très-catholique, sans être jamais chrétien. Constamment endormi dans le sein de la mollesse et de la débauche, il ne prit aucune part aux événemens de son règne.

207. Le général de ses troupes était Aétius, grand capitaine et profond politique, qui sauva l'empire et fit trembler l'empereur. Il voulait dominer seul : mais il avait un rival redoutable dans Boniface, gouverneur d'Afrique, aussi brave et peut-être aussi habile qu'Aétius lui-même, mais

qui le surpassait de beaucoup par la modération, le désintéressement, la justice. Aétius entreprit de le perdre : il lui manda secrètement que l'impératrice Placidie avait juré sa perte, qu'elle était sur le point de le rappeler à la cour, et que, s'il quittait l'Afrique, sa mort était assurée. En même temps, ce fourbe va trouver Placidie, et lui assure que Boniface a conçu le dessein de se rendre indépendant en Afrique : *Pour démasquer sa trahison*, ajouta-t-il, *envoyez-lui ordre de revenir à la cour ; il n'obéira pas, et vous serez en droit de le traiter comme rebelle.* Placidie, trop crédule, suivit sans examen le conseil d'Aétius. Boniface, de son côté, prévenu par le faux avis qu'on lui avait donné, refuse d'obéir, lève des troupes, et, pour défendre son innocence, il devient criminel. Quelque temps après, Placidie et Boniface reconnurent la fourberie d'Aétius: mais le mal était irréparable, Placidie n'osa punir Aétius, plus puissant qu'elle-même dans l'empire. Boniface avait appelé en Afrique les Vandales d'Espagne : revenu à son devoir, il ne fut plus maître de les chasser. Ces Barbares, ariens de religion, commandés par Genséric, prince brave, mais sanguinaire et mortel ennemi des catholiques, se répandirent comme un torrent dans l'Afrique, et la

couvrirent de ruines, de sang et de carnage. Tous les écrivains de ce temps-là s'accordent à regarder la désolation de l'Afrique, comme un effet de la vengeance divine. C'était le pays le plus corrompu de la terre : rien n'y était si commun que l'ivrognerie, le parjure, le meurtre, le blasphème ; à ces excès se joignait la plus infâme impudicité, qui, de cette vaste contrée, avait fait une nouvelle Sodome. Les Vandales noyèrent toutes ces abominations dans le sang des Africains (439).

208. Cependant se formait dans le nord de l'Europe un ennemi qui devait être encore plus redoutable aux Romains que les Vandales ; c'était le féroce Attila, roi des Huns. Sa domination s'étendait au loin dans ces terres immenses, qui d'un côté confinent à la mer Baltique et au Pont-Euxin, et de l'autre, se prolongeant au delà de la mer Caspienne, forment ce qu'on appelle aujourd'hui la grande Tartarie. Né pour effrayer la terre, pour ébranler les empires, et porter, d'une extrémité du monde à l'autre, les foudres de la colère divine, il se faisait lui-même appeler *le fléau de Dieu*. Son extérieur n'avait rien que de terrible ; une tête difforme par sa grosseur, des yeux petits et étincelans, le nez écrasé, le teint basané, la démarche fière et menaçante.

209. Suivi de cinq cent mille combattans, ce conquérant féroce traversa toutes les provinces qu'arrose le Danube, depuis son embouchure jusqu'à sa source, renversa Tongres, Reims, Arras, et toutes les autres villes qui se trouvèrent sur son passage, et vint mettre le siége devant Orléans. Ce fut là qu'Aétius, accompagné de Théodoric, roi des Visigoths, et de Mérovée, roi des Francs, mit un terme aux ravages d'Attila. Il le surprit au moment où, venant de forcer la ville, il commençait à la saccager. Tout ce qu'il y avait de Huns dans Orléans fut pris, tué ou jeté dans la Loire. Attila, frémissant de rage, rallia son armée épouvantée, et reprit le chemin du Rhin. Aétius le suivit et l'atteignit dans les vastes plaines qui s'étendent entre la Seine et la Marne. Jamais l'Europe n'avait vu deux armées si nombreuses en présence l'une de l'autre. Les campagnes, hérissées de fer plus loin que la vue ne pouvait s'étendre, présentaient un spectacle terrible, qui devint bientôt épouvantable par la fureur des combattans. Les Visigoths y perdirent leur roi, mais ils eurent la principale part à la victoire. Après avoir enfoncé la gauche des Huns, ils attaquèrent le centre en flanc avec tant de vigueur, qu'Attila lui-même y courut un grand risque:

effrayé, pour la première fois de sa vie, il céda aux Romains, et à leurs alliés, le champ de bataille jonché de cent quatre-vingt mille cadavres (451).

210. Après cette journée, l'une des plus sanglantes dont l'histoire ait conservé le souvenir, le fier Attila, hors d'état de rien entreprendre, regagna ses états à la hâte. Mais l'année suivante, cet irréconciliable ennemi vengea sa défaite sur l'Italie, dont il ravagea toute la partie septentrionale. Ce fut alors que les habitans du pays se réfugièrent dans les îles de la mer Adriatique, et y fondèrent la ville de Venise. Aétius, qui avait peu de troupes, ne pouvait arrêter Attila dans sa marche : mais le pape saint Léon vint au-devant de lui ; armé d'une puissance invisible, il parut avec assurance devant le roi des Huns, et lui persuada de retourner dans ses états. Peu après, pour le bonheur de l'univers, ce farouche conquérant mourut d'un excès de débauche ; et le vaste empire qu'il avait fondé disparut en même temps que lui. Aétius le suivit de près dans le tombeau : une intrigue semblable à celles qu'il avait tant de fois employées contre ses ennemis, le fit périr lui-même. On persuada à Valentinien qu'il tramait une conspiration. Là-dessus, le général est mandé au palais : il y entre seul et sans

défiance ; à sa vue, l'empereur, sans entrer en explication, tire son épée, et la lui plonge dans le sein. Par cette cruelle exécution, Valentinien s'était privé du seul défenseur qu'il pût opposer à ses ennemis ; quelques mois après, il fut assassiné au milieu de Rome (455).

Fin de l'Empire d'Occident (*de J. C.* 476).

211. Après la mort de Valentinien III, et de son sucesseur, qui ne fit que paraître, toute l'autorité tomba entre les mains du comte Ricimer, Barbare de naissance. C'était une ame forte et vigoureuse, également capable d'actions héroïques et de grands forfaits, intrépide dans les périls, fécond en ressources, éloquent, adroit, insinuant ; mais sans foi, sans honneur, et ne recevant la loi que de son ambition. Il eut pu trois fois s'emparer de la pourpre impériale ; il aima mieux en revêtir des idoles, qu'il élevait, pour les abattre à son gré, les unes après les autres. Huit empereurs périrent ou furent déposés dans l'espace de vingt ans, Quelques-uns d'entre eux avaient du mérite ; et, dans des temps plus heureux, ils auraient pu régner avec gloire. Avitus, Majorien, Anthémius étaient recommandables autant par les qualités du cœur que par les talens

militaires. Mais ils commirent une faute impardonnable aux yeux de Ricimer, celle de vouloir régner par eux mêmes. Cet ambitieux et cruel ministre les en punit par une mort sanglante. Ces massacres et ces fréquentes révolutions ne l'empêchèrent point de repousser, avec vigueur, les Barbares qui essayaient d'achever le démembrement de l'empire, réduit alors presque à rien, et resserré dans les bornes étroites de l'Italie. La mort seule mit un terme aux victoires et aux attentats de Ricimer (472).

212. Le dernier empereur d'Occident, par une conformité singulière avec le fondateur de Rome et avec celui de l'empire, portait le nom de Romulus-Augustus. Les Romains, soit par mépris, soit à cause de sa grande jeunesse, l'appelèrent communément Augustule (475). A cette fatale époque, les peuples, mêlés de Barbares, ne connaissaient plus de patrie. Sans attachement pour des princes qui ne pouvaient les défendre, et qui, semblables à des fantômes, ne s'élevaient que pour disparaître, l'habitude des révolutions les avaient amenés au point de n'en craindre aucune.

213. Dans ce découragement général, Odoacre, roi des Hérules, vint renverser un trône qui tombait de lui-même. Au-

gustule, abandonné de tous, se dépouilla de la pourpre: le vainqueur, par compassion pour son âge, lui laissa la vie, et lui assura une retraite honorable près de Naples. Rome se soumit au nouveau maître; et les Barbares s'étant répandus dans l'Italie, la soumirent toute entiere, l'an de J. C. 476 (*). Ce fut par cette révolution que s'éteignit l'empire d'Occident. Il avait subsisté 507 ans depuis la bataille d'Actium, et 1229 ans, si l'on remonte jusqu'à la fondation de Rome. Sa chûte, qui se préparait depuis long-temps, fut à peine sentie dans le reste du monde; il tomba sans bruit; c'était la mort d'un vieillard qui, privé de ses forces et de l'usage de ses membres, expire de caducité.

Fin de l'Empire d'Orient (*de J. C.* 1453).

214. L'Orient, sous le titre de Bas-Empire ou d'empire grec, moins exposé que l'Occident à l'effort des Barbares, se soutint plus long-temps et montra plus de vigueur. Si parmi ses empereurs il s'en trouva de faibles, de mous et d'inhabiles à porter la couronne, on en compte aussi plusieurs qui, à la bravoure guerrière,

(*) Dix ans avant la conquête des Gaules par Clovis, véritable fondateur de la monarchie française.

joignirent la science du gouvernement, et dont les talens relevèrent plus d'une fois l'état sur le penchant de sa ruine. Les Sarrasins lui firent une grande plaie dans le septième siècle. Dans les siècles suivans, les Turcs lui enlevèrent successivement toutes les provinces d'Asie, puis celles d'Europe ; et depuis long-temps ils l'avaient réduit aux seuls murs de Constantinople, lorsque leur sultan Mahomet II, lui porta le dernier coup, et l'anéantit par la prise de cette capitale, en 1453. Cet empire avait duré 1484 ans depuis la bataille d'Actium, et 2206 ans, si l'on remonte jusqu'à la fondation de Rome.

MŒURS ET COUTUMES DES ROMAINS.

215. Ce n'est pas connaître suffisamment un peuple, que de savoir les guerres qu'il a soutenues, les conquêtes qu'il a faites, les révolutions qu'il a éprouvées, le gouvernement sous lequel il a vécu : il faut de plus descendre dans le détail de ses mœurs, de ses coutumes, de ses lois, de ses institutions ; il faut examiner, non-seulement l'homme d'état, mais encore le simple citoyen, pénétrer dans l'intérieur des familles, et y saisir ces traits obscurs qui souvent caractérisent mieux une nation,

que des actions éclatantes qui ne peuvent convenir qu'à un petit nombre de génies supérieurs au reste du genre humain. Nous réunirons donc ici tout ce que les mœurs, soit publiques, soit privées, des Romains, nous offriront de plus remarquable.

Ordres de l'Etat.

216. Le peuple romain fut divisé, dès l'origine, en deux ordres, celui des patriciens, et celui des plébéiens. Les chevaliers, vers la fin de la république, commencèrent à former un troisième ordre qui tenait le milieu entre les deux premiers. Ils tiraient leur origine de la garde à cheval que se donna Romulus ; et dans tous les temps ils firent la principale force des armées romaines. C'était aussi parmi eux qu'on prenait les fermiers-généraux des revenus de la république.

Le sénat était le conseil suprême de l'état : de son sein étaient ordinairement tirés les principaux magistrats, les généraux d'armée, les ambassadeurs, etc. De temps en temps, pour remplir les vides, on inscrivait de nouveaux membres sur la liste des sénateurs ; c'est ce qui leur a fait donner à tous, dans la suite, le nom de *Pères conscrits*.

Le peuple romain était encore divisé de trois autres manières : en *tribus*, qui de trois, allèrent jusqu'à trente-cinq ; en *curies*, au nombre de trentre ; et en *centuries*, au nombre de cent quatre-vingt-treize. Dans les assemblées par curies et par tribus les suffrages se comptaient par tête ; ce qui mettait les décisions entre les mains de la multitude. Au contraire, dans les assemblées par centuries, chaque centurie ne comptant que pour une voix, les riches et les nobles, qui seuls formaient plus de la moitié des centuries, étaient maîtres des délibérations.

Les assemblées du peuple, ou *comices*, se tenaient quelquefois dans le *forum* ou place publique, mais plus souvent dans une plaine voisine du Tibre, appelée *Champ-de-Mars*. Elles avaient pour objet de ratifier les nouvelles lois, de confirmer les traités de paix, de nommer aux hautes magistratures ; mais pour cela, elles devaient être convoquées par *centuries*.

Magistratures.

217. Les principales magistratures, chez les Romains, étaient la dictature, le consulat, la censure, la préture, l'édilité majeure, la questure, et le tribunat.

1o. La dictature n'avait lieu que dans les occasions extraordinaires, et pour six mois seulement. Le dictateur avait une autorité absolue : il marchait précédé de vingt-quatre licteurs, armés chacun d'une hache entourée de faisceaux, signe du droit de vie et de mort qui appartenait à cette redoutable magistrature. Le dictateur avait un lieutenant appelé maître de la cavalerie.

2o. Le consulat. Tous les ans on créait deux consuls. Leurs fonctions étaient de présider le sénat tour à tour, de commander les armées, de faire exécuter les lois, en un mot, de gouverner la république. Ils avaient chacun douze licteurs.

3o. La censure. Les deux censeurs veillaient à la répression du luxe et au maintien des mœurs : tous les cinq ans, ils faisaient le *cens* ou dénombrement de tout le peuple romain, et notaient d'infamie ceux qui leur paraissaient l'avoir mérité par le désordre de leur vie. Le cens était terminé par une cérémonie religieuse, appelée *lustre* : c'est de là que le mot *lustre* fut employé pour signifier un espace de cinq ans.

4o. La préture. Le nombre des préteurs n'était pas fixé : leur principale fonction était de rendre la justice : ils remplaçaient aussi les consuls à Rome,

quand ceux-ci se trouvaient à la tête des armées.

5o. L'édilité majeure. Les édiles, au nombre de deux, étaient chargés du dépôt des lois : ils avaient la surintendance des édifices et des monumens publics.

Ces cinq magistratures avaient seules le droit de *chaise curule* : cette chaise était un siége enrichi d'ivoire.

6o. La questure. Parmi les questeurs, les uns avaient la garde du trésor public, et le soin de la levée des impôts ; les autres marchaient à la suite des armées, et veillaient à leur subsistence.

7o. Le tribunat. Les tribuns du peuple, au nombre de cinq d'abord, et de dix dans la suite, furent établis pour la défense des priviléges du peuple : aussi étaient-ils élus dans les assemblées par *tribus*, où la multitude dominait. Leur personne était sacrée et inviolable ; ils avaient le droit d'arrêter, par le seul mot *veto*, les ordonnances et les décrets du sénat. L'abus énorme qu'ils firent de ce droit, fut une des principales causes des dissensions qui déchirèrent la République et qui finirent par la renverser.

Les prétendans aux charges s'appelaient *candidats*, ainsi nommé de la robe blanchie de craie, avec laquelle ils se présentaient aux comices le jour des élections.

Distribution du Temps.

218. L'année romaine commençait anciennement au mois de mars : de là, les noms de *septembre, octobre, novembre et décembre ;* parce qu'alors ces mois étaient les 7e., 8e., 9e., et 10e., Mais peu après, on fixa le commencement de l'année au premier janvier.

Pour désigner les jours du mois, on se servait de trois termes, *calendes, nones* et *ides*. Les calendes étaient le premier jour de chaque mois : les nones étaient le sept, pour les mois de mars, mai, juillet, octobre ; et le cinq, pour les huit autres mois : les ides tombaient huit jours après les nones, et par conséquent le quinze, pour les mois de mars, mai, juillet, octobre ; et le treize, pour les huit autres mois. Les jours, par un usage aussi incommode que bizarre, se comptaient en rétrogradant : ainsi, pour désigner le 20 janvier, on disait le 12 des calendes de février, par ce qu'en effet, le 20 janvier tombe douze jours avant le premier février, qui était le jour des calendes : de même le 8 avril s'appelait le 5 des ides d'avril, parce que le 8 est cinq jours avant le 13, jour des ides de ce mois, etc.

La journée se partageait en 12 heures, plus ou moins longues selon les saisons.

La première heure commençait au lever du soleil; la 3e. finissait vers neuf heures du matin; la 6e., à midi; la 9e., vers 3 heures du soir; la 12e. enfin, au coucher du soleil. La nuit était divisée en quatre veilles de trois heures chacune: la première veille commençait au coucher du soleil; la 2e., vers neuf heures du soir; la 3e. à minuit; la 4e., vers trois heures du matin.

Monnaies, Poids, Mesures.

219. 1o. Monnaies. L'*as* ou *sou* romain était de cuivre, et valait la dixième partie du *denier*.

Le *denier* était d'argent, et valait à peu près dix de nos sous.

Le *sesterce* était la quatrième partie du denier, et valait par conséquent deux as et demi; on l'employait comme monnaie de compte. Pour évaluer en francs une somme de sesterces, il suffit de prendre le demi-quart de cette somme: c'est ainsi qu'on trouve qu'un million de sesterces équivaut à cent-vingt-cinq mille francs environ.

2o. Poids. Le poids des Romains était, comme ailleurs, la livre (*pondo*). Cette livre valait dix et demie de nos onces (poids français).

3o. Mesures. La principale mesure pour les liquides était l'*amphore*, qui contenait quatre-vingt livres pesant d'eau ou de vin ; l'amphore contenait huit *conges ;* le conge, quarante-huit *cyathes*, et le cyathe autant de vin qu'un homme ordinaire pouvait en boire d'un seul trait. Le fils de Ciceron vidait, dit-on, quatre-vingt-dix-huit cyathes en un repas ; aussi l'avait-on surnommé *le Conge*. La principale mesure pour les solides, était le *boisseau ;* sa capacité n'était que le tiers de celle de l'amphore : aussi le boisseau romain n'était pas la moitié du boisseau français.

Les mesures d'intervalle étaient *le mille*, contenant mille pas géométriques ; *le pas*, contenant cinq pieds ; le *pied*, divisé en quatre palmes ; le *palme*, divisé en quatre *doigts*. Le pied romain était presque aussi grand que le nôtre.

Les Romains comptaient les distances par *milles*. Chaque mille était marqué sur les grandes routes, par une pierre numérotée, qui indiquait à quelle distance on était de Rome. La lieue gauloise valait 1,500 pas géométriques, c'est-à-dire un mille et demi romain, un peu plus d'une demi-lieue commune de France. Le stade grec valait 125 pas.

Guerre.

220. Chez les Romains, tous les citoyens étaient soldats ; et ils avaient cela de commun avec les autres nations guerrières de l'antiquité. Personne, si ce n'est dans les derniers temps de la république, ne pouvait arriver aux dignités, qu'il n'eût dix années de service. Le service commençait à 17 ans, et l'on pouvait y être appelé jusqu'à 46 ans, à moins qu'on ne parvint, avant ce terme, à une magistrature. Quand les consuls voulaient lever des troupes, ils faisaient publier un édit, et planter un étendard au Capitole. A ce signal, tous les hommes, mariés ou non, en état de porter les armes, s'assemblaient, divisés par tribus, au lieu désigné, qui était ordinairement le Champ-de-Mars. Là, on appelait ceux qu'on jugeait à propos ; et quiconque aurait fait difficulté de s'enrôler, risquait de voir ses biens confisqués, et d'être lui-même réduit en servitude.

221. L'armée était divisée en *légions*. La légion se composait de 4 ou 5 cents hommes d'infanterie, et de 300 chevaliers. La levée des soldats étant faite, on en prenait un de chaque légion, pour prononcer à haute voix le serment militaire, que tous les autres répétaient après lui.

La légion était divisée en dix *cohortes* de 4 à 5 cents hommes, et commandée par six *tribuns militaires* qui donnaient l'ordre à tour de rôle. Sous les tribuns étaient les *centurions*.

L'ordre de bataille était sur trois lignes ; à la première, les *hastaires ;* à la seconde, les *princes* ; à la troisième, les *triaires*, tous vétérans ou hommes d'élite. Chaque ligne avait huit, ou douze, ou même seize hommes de profondeur, selon les circonstances.

222. L'arme commune à tous les soldats romains, était un sabre à deux tranchans, bien affilé. Le soldat armé à la légère avait, outre le sabre, sept javelots de trois pieds de long au moins, un petit bouclier de bois, et un casque de cuir. Le soldat pesamment armé portait, outre les javelots ordinaires, d'autres javelots de cinq ou six pieds de long, avec un fer à crochet dont les coups étaient fort dangereux. Il avait sur la tête un casque d'airain qui laissait le visage découvert : il portait de plus une cuirasse faite de mailles ou de petites lames d'airain : enfin, il attachait au bras gauche, avec des courroies, le bouclier, large de deux pieds et demi, haut de quatre, et courbé de sorte qu'en se baissant un peu, il pouvait se mettre entièrement à couvert. Les armes offensives de la cavalerie étaient une longue épée, une pique et quelquefois des javelots.

223. Les romains avaient imaginé, ou emprunté des autres nations, diverses machines qui leur tenaient lieu d'artillerie. Outre le belier et les tours roulantes, ils employaient les balistes et les catapultes, pour lancer, celles-là de gros javelots, celles-ci des pierres, des torches enflammées, etc. La force de ces machines était prodigieuse : un jour, la pierre d'une catapulte, ayant été mal placé, alla donner contre un des montans de la machine, et revint frapper l'ingénieur qui la dirigeait ; le coup fut si violent, qu'il le mit en pièces et dispersa tous ses membres. Pour former ce qu'ils appelaient la tortue, les soldats romains prenaient des boucliers carrés très-solides, qu'il mettaient sur leurs têtes et réunissaient de manière à former une espèce de toit sur lequel glissait tout ce que l'ennemi y jetoit. Ils s'approchaient ainsi des murailles qu'ils voulaient sapper : pour faire brèche à ce toit, il ne fallait rien moins que des poutres ou des quartiers de rocher. Ils avaient encore des galeries de bois, construites avec de grosses poutres, qu'on revêtait de de terre et de peaux de bœufs nouvellement écorchés, pour les préserver du feu : à la faveur de ces galeries, on s'approchait sans beaucoup de risque d'un mur ou d'une tour qu'on voulait miner.

224. Les premières enseignes des Romains n'étaient qu'une botte de foin au haut d'une pique. Dans la suite on y attacha de petites planches rondes où étaient les images des dieux, surmontées d'une main ou de quelque autre figure d'argent. Depuis Marius, chaque légion eut pour enseigne une aigle d'or. On ne connaissait point le tambour ; on n'employait que des trompettes d'airain recourbées, de différentes grandeurs.

225. Les Romains, dans le pays ennemi, ne manquaient jamais de fortifier leur camp, ne fût-ce que pour une seule nuit. Le camp était ordinairement carré : il était traversé par plusieurs rues parfaitement régulières ; et les postes assignés à chaque corps étaient si bien fixés, qu'un soldat arrivé après les autres ne pouvait se tromper sur le quartier où était placée sa compagnie. Les tentes étaient alignées, faites de peau, et contenaient chacune dix soldats avec leur chef. Vers le centre s'élevait la tente du général, appelée *prétoire*. Vis-à-vis, et du côté qui faisait face à l'ennemi, était la porte du camp nommée *prétorienne ;* au côté opposé, était la porte *décumane* : les deux faces collatérales du camp avaient aussi chacune leur porte. Devant le prétoire était une grande place ; là se tenait le marché, là on réunissait les troupes,

quand le général voulait en faire la revue ou les haranguer : dans ce cas, on lui élevait un tribunal de gazon. Le camp était environné d'un fossé de neuf pieds de profondeur, et d'une palissade formée de pieux entrelacés les uns dans les autres. Enfin, on laissait un intervalle de 200 pas entre les tentes et les retranchemens : ce qui mettait, en cas d'attaque, les tentes à l'abri des traits et des feux de l'ennemi. On voit que les camps des Romains étaient tout à la fois des villes régulières et des forteresses ; aussi n'est-il pas étonnant que plusieurs de ces camps aient donné naissance à des villes qui subsistent encore aujourd'hui.

226. Dans les marches, les soldats, outre trois ou quatre pieux destinés à fermer le camp, portaient des vivres pour quinze jours et plus : c'était du blé, et ils l'écrasaient avec des pierres, quand ils voulaient avoir du pain : dans la suite, on leur donna du biscuit. Les ustensiles qu'ils avaient de plus à porter, étaient une scie, une corbeille, une bêche, une hache, une faux, une chaîne et une marmite. Quant à leurs armes, elles n'étaient pas un fardeau pour eux ; il les regardaient en quelque sorte comme leurs propres membres. On les a vus, ainsi chargés, faire jusqu'à vingt-cinq milles en cinq heures.

227. Les lois de la discipline étaient très-sévères. Quiconque, dans une marche, s'éloignait assez pour ne plus entendre le son de la trompette, était traité comme déserteur. Quitter son poste quand on était en sentinelle, combattre hors de son rang sans permission, dérober la plus petite pièce de monnaie, étaient autant de crimes qui méritaient la mort. Des fautes plus légères étaient punies par la bastonnade, par la privation de la paie, par l'exposition en public, avec un habit de femme: cette dernière peine était réservée aux lâches. Il n'était pas libre à chacun de piller le pays ennemi: on y envoyait des détachemens; les dépouilles étaient mises en commun, et les Tribuns distribuaient à chaque soldat sa part. Personne ne pouvait manger avant le signal: et il ne se donnait que deux fois par jour. Les soldats dînaient debout et très-frugalement: leur souper était un peu meilleur; dans les derniers temps de la république, on leur accorda du sel, des légumes, ou du lard. Leur boisson ordinaire était de l'eau pure ou mêlée avec un peu de vinaigre.

228. Les soldats romains n'étaient jamais oisifs: endurcis dès l'enfance aux travaux de l'agriculture, ils conservaient sous le drapeau l'habitude des fatigues. On les accoutumait à faire de longues traites,

chargés d'un poids de soixante livres, à courir et à sauter tout armés. Dans les exercices, on leur faisait prendre des armes d'un poids double des armes ordinaires, et ces exercices étaient continuels. Pendant la paix, on les occupait à défricher des terreins incultes, à élever des forteresses, à creuser des canaux, à bâtir des villes entières, à construire des chemins publics qui, de Rome, se prolongeaient jusqu'aux extrémités du monde. Est-il étonnant que des soldats ainsi formés aient remporté tant de victoires et dompté tant de nations?

229. Les principales récompenses militaires étaient : 1o. La couronne *obsidionale*, décernée à celui qui avait délivré une ville ou un camp assiégé; la couronne *civique*, à celui qui avait sauvé la vie à un citoyen; la couronne *murale*, à celui qui le premier avait gagné le haut des murailles ennemies dans un assaut. Ce qui faisait, aux yeux des Romains, le prix de ces couronnes, c'est qu'elles étaient distribuées par le général, et à la vue de toute l'armée.

Les récompenses réservées au général lui-même, après une victoire, étaient le titre d'*Imperator* ou *général victorieux*, et le grand ou le petit *triomphe* selon le plus ou moins d'importance de ses exploits. Le grand triomphe avait quelque chose de magnifique et d'imposant. Le vainqueur

entrait dans Rome, couronné de lauriers, revêtu d'une robe éclatante, et assis sur un char attelé de quatre chevaux blancs. Il était conduit en pompe au Capitole, et s'avançait précédé du Sénat entier et de tous les citoyens. On portait les dépouilles, les tableaux des villes prises et des provinces conquises ; puis marchaient les rois ou chefs ennemis, chargés de chaînes d'or ou d'argent ; à leur suite venaient les taureaux qu'on devait immoler. Près du char marchaient les parens et les alliés du triomphateur ; puis ses soldats, couronnés comme lui de lauriers : ceux-ci mêlaient aux acclamations publiques des vers joyeux, quelquefois fort insolens contre le triomphateur lui même ; et la politique le permettait, de peur qu'il ne s'en fît trop accroire. Quand le général n'avait obtenu que le petit triomphe, il faisait son entrée à pied ou à cheval, et ne pouvait offrir en sacrifice qu'une brebis ; ce qui fit donner à ce triomphe le nom d'*Ovation*.

Législation.

230. Les anciennes lois romaines étaient en fort petit nombre, de sorte que, dans bien des cas, la fortune des citoyens dépendait de l'équité naturelle ou du caprice des magistrats. Ces lois étaient très-sévè-

res : elles donnaient au père droit de vie et de mort sur ses enfans ; il pouvait les exposer au moment de leur naissance ; il pouvait les vendre jusqu'à trois fois, à quelque âge qu'ils fussent parvenus ; il pouvait les déshériter sans autres raison que son bon plaisir. Les lois romaines interdisaient le vin aux femmes : une femme qui avait violé la défense, fut condamnée par sa famille à mourir de faim, et la sentence fut exécutée. Ces mêmes lois abandonnaient à la discrétion du créancier la personne de ses débiteurs ; il lui était permis de les charger de chaînes, de les déchirer de coups, à son gré, jusqu'à ce qu'ils eussent acquitté leurs dettes. Les lois des douze tables, apportées de la Grèce par les décemvirs, n'étaient guère moins rigoureuses : une de ces lois condamnait à mort celui qui, pendant la nuit, conduisait les troupeaux, ou coupait des grains dans un champ cultivé.

231. Les lois portées depuis, à différentes époques, adoucirent, en certains points, la dureté de l'ancienne législation. Ainsi, la loi Porcia, établie pendant la seconde guerre punique, défendit de battre de verges un citoyen romain. Dès lors, tout Romain traduit devant les tribunaux, eut le droit de prévenir sa condamnation, en sortant de Rome ; et s'il jugeait à propos d'attendre

le jugement, la plus grande peine à laquelle on pût le condamner était l'exil avec la confiscation des biens. Les consuls eux-mêmes ne pouvaient rien sur la vie des citoyens, que dans deux cas : 1o. à l'armée, en qualité de généraux ; 2o. à Rome, quand un danger pressant autorisait le sénat à leur enjoindre *de prendre garde que la république ne reçût aucun dommage* : cette formule les armait du droit de vie et de mort.

Les lois, à Rome, portaient le nom de celui qui les avait proposées et fait recevoir. *Le droit romain* ne fut rédigé, et ne forma un code complet, que sous les empereurs Théodose le Jeune et Justinien.

232. L'adoucissement que les lois apportèrent à la condition des citoyens, ne s'étendit point sur les esclaves. Un maître pouvait les excéder de travail, les déchirer, les mutiler, les tuer comme des bêtes de somme ; et, ce qui fait horreur, quand la vieillesse ou la maladie les avait mis hors de service, il ne tenait qu'à lui de s'en débarrasser en les faisant jeter duans une île du Tibre, où ces malheureux périssaient de misère. Si l'on réunit ce trait d'inhumanité à beaucoup d'autres également odieux que nous aurons occasion de citer encore, on cessera de regarder le peuple romain comme le modèle des peuples, et l'on saura ce que furent les nations les plus vantées sous l'empire de l'idolâtrie.

Commerce et Finance.

233. Il ne paraît pas que les anciens Romains, non plus que les autres nations, aient fait usage d'aucune monnaie marquée à un coin : ils commerçaient entre eux par l'échange des marchandises, ou bien ils payaient avec les métaux estimés au poids. Servius-Tullius, sixième roi de Rome, fut le premier qui fit frapper le cuivre : on y grava l'empreinte d'un animal, ce qui fit donner à la monnaie romaine le nom de *pecunia*.

Jusqu'au temps où Paul-Emile assujettit la Macédoine par la défaite de Persée, les citoyens avaient été soumis à des impôts ; mais depuis cette époque jusqu'à la mort de César, les nations devenues tributaires du peuple romain mirent le sénat en liberté d'abolir toute espèce de charges pécunaires ; les mines d'or d'Espagne achevèrent de remplir le trésor ; mais aussi ce fut alors que commencèrent les fraudes et les vexations des publicains ou receveurs publics, les concussions des magistrats envoyés pour gouverner les provinces ; ce fut alors que les richesses particulières introduisirent dans les maisons le luxe, la somptuosité, les désordres, avant-coureurs de la ruine des états.

Religion.

234. La religion des Romains était le paganisme le plus grossier et le plus superstitieux : elle admettait une multitude innombrable de divinités, dont la principale était Jupiter. On leur offrait en sacrifice différentes sortes d'animaux, et quelquefois des victimes humaines.

On n'entreprenait rien d'important, ni dans l'état, ni dans les familles, sans consulter es *aruspices* ou les *augures*, espèce de devins chargés, les uns de chercher l'avenir dans les entrailles des victimes, les autres d'observer le chant, le vol, et le plus ou moins d'appétit des oiseaux, pour en tirer des présages.

Les *Vestales*, ou prêtresses de Vesta, étaient des filles destinées à entretenir le feu sacré qui devait brûler nuit et jour sur l'autel de cette déesse.

Une des fêtes les plus célèbres était celle de Saturne, au mois de décembre. Les trois jours des *Saturnales* se passaient dans une débauche continuelle, où les esclaves devenaient maîtres, et les maîtres esclaves.

Les *libations*, espèce de sacrifice fort en usage chez les Romains, consistaient à répandre du vin ou quelque autre liqueur sur la table, pendant le repas, en l'honneur des dieux.

La supersition faisait distinguer à Rome des jours heureux (*fasti*), où il était permis de rendre la justice, etc. ; et des jours malheureux (*nefasti*), où l'on ne pouvait ni rendre la justice ni entreprendre aucune affaire publique.

Les jours de fêtes s'appelaient *féries :* il y en avait plusieurs où il était défendu de travailler.

Jeux et Spectacles.

235. Les Romains avaient, aussi bien que les Grecs, la passion des jeux publics ; mais ils ne s'y abandonnèrent pleinement qu'après la seconde guerre punique. Les principaux jeux étaient la lutte, la course à pied et à cheval, la course des chars, le combat naval, le combat des bêtes féroces. Ces jeux se donnaient ordinairement dans le *cirque*. Le grand cirque contenaient, dit-on, autour de son enceinte, des places pour plus de 300 mille spectateurs ; il avait trois stades et demi de long, sur un stade de large. Dans la course des chars, il fallait en faire sept fois le tour. Pour le combat naval, des aqueducs ménagés à cet effet versaient de l'eau dans l'intérieur du cirque, et en faisaient une petite mer. Pour les combats des bêtes féroces, on en amenait à Rome une multitude incroyable. Pompée fit un jour paraître 600 lions dans

le cirque. Quelquefois c'étaient les spectateurs eux-mêmes qui tuaient ces bêtes à coups de flèche ; d'autres fois, on les faisait combattre les unes contre les autres, ou bien contre des hommes appelés *bestiaires*, qui en faisaient métier, ou qui y étaient condamnés, comme le furent souvent les chrétiens : mais ceux-ci ne se battaient pas, ils se laissaient déchirer par les bêtes.

236. Un autre genre de spectacle, non moins atroce et non moins agréable au peuple romain, était celui des gladiateurs. Dans l'origine, les gladiateurs n'étaient que des malfaiteurs condamnés à mort, ou des prisonniers de guerre. Il y eut ensuite des hommes qui en firent métier, soit pour gagner de l'argent, soit pour avoir le plaisir de se battre ; enfin il se trouva des personnes de haute condition, qui n'eurent pas honte de descendre dans l'arène, et de trafiquer de leur sang, et ce qui paraît presque incroyable, des femmes même eurent cette affreuse manie. Lorsqu'un gladiateur était blessé, les spectateurs s'écriaient : *Hoc habet* (*il en tient*). Ils étaient maîtres absolu de sa vie. S'ils voulaient le sauver, ils baissaient le pouce ; s'ils voulaient qu'il mourût sous les coups du vainqueur, ils tournaient le pouce, et le malheureux gladiateur se soumettait à la sentence. Il en coûtait souvent la vie à un grand nombre de combattans. L'empereur Trajan,

dont l'histoire a tant loué la bonté, donna une fête où parurent dix mille gladiateurs. Le peuple romain avait pour ces jeux horribles une passion qui allait jusqu'à la fureur ; il semblait ne pouvoir se rassasier de sang. Les lois de Constantin ne purent les abolir entièrement : ils ne cessèrent que sous le règne d'Honorius, où un saint solitaire, nommé Télémaque, s'étant jeté entre les gladiateurs pour les séparer, fut renversé mort par l'un deux. Cet héroïque sacrifice de la charité chrétienne, donna lieu de proscrire enfin des jeux qui, depuis plus de six cents ans, faisaient la honte de l'humanité. Les combats des gladiateurs, et quelquefois ceux des bêtes féroces, se donnaient dans l'amphithéâtre, qui était de forme entièrement ovale, différent en cela du cirque, qui était ovale à l'une de ses extrémités et carré à l'autre. L'amphithéâtre bâti pár Vespasien et Titus, existe encore en partie, et ses ruines sont d'une grandeur et d'une magnificence qui étonnent. Il fut souvent arrosé du sang des martyrs. Il est aujourd'hui connu sous le nom de *Colisée*.

237. Une troisième sorte de spectacles étaient les jeux *scéniques*. Ils consistaient en tragédies, en comédies, en farces burlesques, et se donnaient sur des théâtres en forme de demi-cercle. Le plus beau des théâtres de Rome pouvait contenir jusqu'à 80,000

spectateurs; il était bâti tout en marbre, et en plein air. Quand on craignait la pluie ou le soleil, on étendait au-dessus de sa vaste enceinte des voiles de lin ou de soie; quelquefois même, pour plus grande délicatesse, on l'arrosait avec des eaux odoriférantes. Les pièces que l'on jouait sur le théâtre de Rome, répondaient par leur obscénité à la cruauté des combats de l'amphithéâtre. Elles se représentaient en l'honneur des dieux, et sur la décision des pontifes; car c'était par ces infamies que les divinités du paganisme voulaient être honorées dans les succès, et appaisées dans les calamités publiques.

Noms, Vêtemens, Habitations.

238. Les Romains avaient plusieurs noms, ordinairement trois, quelquefois quatre, comme *Publius-Cornelius-Scipion-l'Africain.* Le premier était le prénom, qui servait à distinguer Scipion de son frère. Le second était le nom propre qui désignait la race *Cornelia* d'où il sortait. Le troisième était le surnom, et marquait qu'entre les différentes familles issues de la race Cornelia, il appartenait à la famille des *Scipion.* Le quatrième enfin, était donné pour désigner ou l'adoption dans une autre famille, ou quelque grande action, ou quelque défaut naturel.

Les noms de *duc* et de *comte* datent du siècle de Constantin. On voit paraître à la même époque les titres de *nobilissime*, de *clarissime*, &c., titres imposans qui supposent le mérite, mais qui ne le remplacent pas.

239. L'habillement des Romains était l'*indusium* ou chemise, la *tunique* ou habit de dessous, et la *toge*. Tous ces vêtemens étaient de laine, ce qui mettait les Romains, dans la nécessité de se baigner fréquemment. La tunique était une robe courte qui descendait jusqu'au milieu de la jambe, et que l'on serrait avec une ceinture quand on voulait sortir. La toge était une robe longue, fermée par-devant, et sans manches: elle enveloppait tout le corps, de manière que le bras droit sortait par en haut, et que du bras gauche on soulevait le bord inférieur de la toge. On ne la portait qu'en public: elle était ordinairement blanchâtre. Cette robe tomba en désuétude après le règne d'Auguste. Les dames romaines, au lieu de la toge, portaient une robe traînante de diverses couleurs, appelée *stola;* et pardessus, quand elles sortaient, une espèce de manteau appelé *palla*. Elles se couvraient la tête d'un voile jaune.

La *prétexte* ou tunique bordée de pourpre, était l'habit que portaient les enfans de distinction, avec une petite boule d'or pen-

due au cou. A dix-sept ans, ils quittaient l'une et l'autre pour prendre la toge ; et ce jour-là, ils étaient conduits par un grand nombre d'amis jusqu'à la place publique : c'est ce qui s'appelait faire son entrée dans le monde.

Les marques distinctives du sénateur étaient principalement le *laticlave*, ou la prétexte bordée d'une large bande de pourpre, et une chaussure noire qui montait jusqu'au milieu de la jambe.

Les chevaliers, outre l'anneau d'or qu'ils portaient au doigt, étaient distingués par une prétexte dont la pourpre était moins large que celle des sénateurs et des premiers magistrats. A la guerre, les chevaliers quittaient la toge pour prendre la *casaque* (*chlamys*). La *saie* ou le *hoqueton* était l'habit du fantassin. Les voyageurs s'en servaient aussi. Pour se garantir de la pluie, on portait un *capuchon* (*cucullus*) qui couvrait la tête et les épaules. On ne faisait point usage de bas ; mais les personnes délicates ou infirmes se couvraient les jambes avec des bandes d'étoffe. On se chaussait avec des sandales ou des bottines.

240. Rome, dans sa naissance, n'était qu'un amas de cabanes. Les travaux de Tarquin-l'Ancien commencèrent à lui donner l'air d'une ville et d'une capitale.

Elle s'embellit avec les siècles, et elle s'agrandit jusqu'à renfermer sept collines dans son enceinte ; et quoiqu'elle n'eût été entièrement pavée qu'à l'époque de la guerre d'Antiochus, déjà cependant elle méritait de loger les maîtres du monde. A la suite des conquêtes faites en Grèce et en Asie, les arts d'agrément, ainsi que les lettres, vinrent se fixer à Rome, et amenèrent avec eux les besoins et les jouissances du luxe. Mais ce fut Auguste qui lui donna ce degré de grandeur et de magnificences dont les restes font encore, après dix-huit siècles, l'étonnement de l'univers. Il disait lui-même qu'ayant trouvé Rome toute de briques, il l'avait laissée toute de marbre.

Les maisons des particuliers différaient des nôtres. Immédiatement après la porte d'entrée, on voyait une cour ronde ou carrée, tout autour de laquelle régnait un portique soutenu par des colonnes : c'est le cloître de nos anciens monastères. On y trouvait des salles pour les bains chauds ou froids, d'autres pour jouer à la paume ou pour faire les différens exercices usités chez les Romains. Ils connaissaient le verre et le cristal ; ils en fabriquaient toutes sortes d'ouvrages, même des colonnes ; et cependant ils ne s'avisèrent point de l'employer à fermer leurs fenêtres : les pauvres y sup-

pléaient par la toile ou le parchemin ; les riches, par des pierres transparentes taillées en lames très minces. Les vitres ne furent connues que vers le temps de Théodose. On n'avait ni clefs ni serrures pour fermer les maisons : les portes des appartemens étaient assujéties en dedans par une barre de fer ; celles des coffres et des buffets étaient scellées avec le chaton de l'anneau qui servait de cachet ; et chaque fois qu'on les ouvrait, il fallait réitérer cette opération.

241. Les jardins, d'abord simples potagers, cultivés par la main du maître, suivirent la révolution des mœurs. Aux plantes utiles, succédèrent le buis, le myrthe, l'if et d'autres arbres stériles, mais toujours verts, taillés en différentes sortes d'animaux. On y voyait des grottes, des galeries, des fontaines, des cascades, des statues de marbre ou d'airain ; tout ce que le luxe avait pu imaginer de plus somptueux et de plus délicat, s'y trouvait réuni. Et il ne faut pas s'en étonner : c'était le fruit du pillage des nations, dont toutes les richesses et tous les ornemens étaient devenus la proie d'un seul peuple.

Repas.

242. Les anciens Romains vécurent assez long-temps de bouillie d'orge, au lieu de pain. Ils mangeaient assis ; mais lorsque

le luxe de l'Asie eut pénétré à Rome, ils imitèrent les Orientaux, et prirent leurs repas couchés sur des lits. Il y en avait ordinairement trois dans le *triclinium* ou salle à manger, et trois convives sur chaque lit. On ne faisait point usage de nappes. On apportait les tables toutes servies. Elles étaient rondes, de bois précieux, et soutenues sur un seul pied d'ivoire. Cicéron en possédait une en bois de citronnier, qui lui avait coûté 200 mille sesterces.

Les festins étaient à trois services. Au premier, paraissaient les sangliers tout entiers, entourés d'autres mets propres à aiguiser l'appétit : les œufs faisaient toujours partie de ces mets. On buvait du vin miellé. Venait ensuite le fond du repas proprement dit, composé de toutes sortes de pâtisseries et de ragoûts. On aimait à y rassembler les animaux les moins faits, ce semble, pour s'y rencontrer, la grue, le paon, le hérisson, le perroquet, etc. ; l'ânon même fut quelque temps en honneur. Enfin venait le dessert, consistant, comme les nôtres, en fruits, en sucreries, en confitures.

Au vin miellé du premier service, succédaient différentes sortes de vins ; mais la force de ces vins ne permettait pas de les boire purs ; on y mêlait de l'eau chaude en hiver ; en été on eût dédaigné de boire autrement qu'à la glace. Le roi du festin,

élu par le sort, ordonnait les libations, faisait porter les santés, réglait le nombre des coups que chacun devait boire; et quiconque violait ses ordonnances, était condamné à boire un coup de plus. Une des lois du festin était de ne point reprendre haleine en buvant, quelque grande que fût la coupe qu'on avait à vider; si l'on y manquait, ivre ou non, il fallait recommencer. Les convives étaient couronnés de myrthe, et parfumés. Au commencement du repas, ils s'amusaient à lancer des noyaux au plafond; s'ils l'atteignaient, c'était un heureux présage pour leur partie de plaisir; sinon, ils en auguraient du malheur. Pour les divertir pendant le repas, on leur donnait concert, ou bien on exécutait devant eux des danses lascives, ou bien encore on faisait combattre des gladiateurs; et le sang de ces misérables servait comme d'assaisonnement aux mets.

243. Le principal repas des Romains fut toujours le souper: il se servait entre la 9e. et la 10e. heure. Le dîner n'était pour eux qu'un second déjeûner; dans la suite on y ajouta le goûter; enfin l'usage de manger même après le souper s'établit parmi les hommes de plaisir. Ce n'était que par le vomissement que ces mangeurs de profession pouvaient suffire à tant de repas: mais ce qui a de quoi surprendre, c'est que les hommes même réputés sobres

et honnêtes ne rougissaient pas de se provoquer au vomissement après leur souper.

244. Telle était la vie des Romains dégénérés. Entre la seconde et la troisième guerre punique, une loi somptuaire avait défendu de servir aucune volaille, qu'une seule poule ; et moins de cent ans après, on vit sur la table du comédien Esope un mets qui coûtait seul 100 mille sesterces. Sous Auguste, Apicius, le plus fameux gourmand de l'antiquité, proposa un prix considérable à celui qui inventerait la meilleure sauce : l'histoire n'a pas conservé le nom du vainqueur. Ce même Apicius, après avoir mangé 600 millions de sesterces, trouva, en examinant ses comptes, qu'il ne lui en restait plus que dix millions : persuadé qu'avec une somme aussi mince, il ne pourrait jamais subsister, il s'empoisonna pour échapper à la misère.

245. Ce fut vers cette honteuse époque, que l'on commença à voir Rome épuiser, pour se nourrir, les nations conquises. Tous les ans, l'Egypte et l'Afrique lui envoyaient quarante millions de boisseaux de blé. Sans ce secours, la capitale du monde était exposée à mourir de faim. Ce n'est pas que l'Italie eût perdu sa fertilité ; mais elle s'était couverte de maisons de campagne, de parterres, de bosquets, de parcs, enfin de tous ces ornemens de luxe qui ne nourris-

sent personne. De plus, le peuple de Rome, autrefois si laborieux, n'était plus qu'une populace oisive et lâche, et cependant superbe et insolente, à laquelle il fallait absolument *du pain et des spectacles.*

Funérailles.

246. Les devoirs de la sépulture ont été regardés comme sacrés dans tous les temps et chez toutes les nations. Quand un Romain était près d'expirer, ses plus proches parens se tenaient près de son lit, pour recevoir son dernier soupir et lui fermer les yeux. Dès qu'il était mort, on l'appelait trois fois par son nom, et on lui mettait une obole dans la bouche, afin qu'il pût payer le passage du Styx. Si le défunt était une personne de distinction, on l'embaumait, puis on l'exposait, couronné de fleurs, et revêtu de ses habits les plus magnifiques, sur un lit de parade. Les funérailles ne se faisaient que le huitième jour. Un joueur de flûte ouvrait la marche; après lui venaient des trompettes, puis des pleureuses. On portait, mais renversées, toutes les décorations et toutes les marques d'honneur que le défunt avait reçues, puis les images en cire de ses ancêtres; suivaient ses parens: si ses enfans y étaient, les fils allaient la tête

couverte, et les filles la tête nue. Tout le cortége était en robes de deuil et les cheveux épars. Le corps, porté sur son lit de parade, et entouré d'un grand nombre de torches, s'arrêtait dans le forum : là, le fils du défunt, ou quelqu'un de ses proches, montait à la tribune aux harangues, et prononçait son oraison funèbre. Dans les premiers temps, on se contentait ordinairement d'inhumer les morts : dans la suite, on les brûla ; et cette coutume se soutint jusqu'au règne d'Antonin. Les plus proches parens mettaient le feu au bûcher en détournant la tête. Pendant que le corps brûlait, on répandait devant le bûcher du sang humain ; c'était, disait-on, pour appaiser les mânes du défunt. Ce sang fut d'abord celui des prisonniers de guerre ; dans la suite ce fut celui des gladiateurs. Dès que le corps était consumé, on renfermait les cendres dans une urne ; et cette urne était déposée dans un tombeau, avec une épitaphe sur la pierre sépulcrale. Enfin l'on adressait au défunt le dernier adieu en ces termes : *Adieu pour toujours ; nous vous suivrons tous, dans l'ordre que voudra la nature.*

Arts, Sciences, Lettres.

247. Les premiers Romains, entièrement adonnés à la guerre et à l'agriculture,

firent peu de progrès dans les arts utiles ou agréables ; peu de chose suffisait aux besoins d'une vie simple et frugale. Il n'y eut point de boulangers à Rome avant la guerre de Persée ; chacun faisait son pain : on ne connaissait pas même les moulins à bras ; il fallait piler le blé dans des mortiers.

La culture de la vigne n'était pas négligée : aussi les vins de la Campagne de Rome étaient-ils renommés dès le temps de Camille ; ce fut même leur réputation qui attira, dit-on, les Gaulois en Italie. Ils voulurent en goûter sur les lieux, et cette envie faillit ensevelir Rome sous ses ruines. Pline le naturaliste, qui raconte ce fait, ajoute qu'on peut excuser l'invasion des Gaulois en faveur du motif qui les animait. Les Romains conservaient le vin dans des vases de terre, ou dans des outres : sans doute ils avaient trouvé le secret d'empêcher l'odeur du cuir de se communiquer à la liqueur. C'est aux Gaulois établis sur la rive du Pô, que l'on doit l'invention des tonneaux, qui ont rendu la garde et le transport des vins plus faciles.

Jusqu'au règne de Théodose, on ne se servit à Rome ni d'étriers, ni de selle : on suppléait à la selle par une simple housse, et aux étriers, par des pierres plantées de distance en distance, lesquelles aidaient le cavalier à monter à cheval.

248. Le premier Romain qui paraisse avoir étudié avec succès l'astronomie, est Sulpicius Gallus : il était tribun des soldats, lorsqu'il rassura l'armée romaine effrayée par une éclipse de lune, la nuit qui précéda la défaite de Persée.

Vers la fin de la première guerre punique, on apporta de Sicile le premier cadran solaire. Rome avait subsisté 500 ans sans avoir de mesure fixe pour le temps. Un siècle après, on y vit les clepsydres ou horloges d'eau.

La médecine ne consistait guère qu'en recettes de familles, lorsqu'au commencement de la seconde guerre punique, un médecin grec vint s'établir à Rome.

Les premiers écrivains latins parurent à la même époque. Si nous jugeons d'eux par ce qui nous en reste, il y avait loin de leurs compositions informes à ces chefs-d'œuvre qui honorèrent le siècle d'Auguste, et qui furent le fruit de l'étude que les Romains, après avoir conquis la Grèce, firent de la langue d'Homère et de Démosthène.

On attribua à Cicéron l'invention ou du moins le perfectionnement de l'art d'écrire en *notes* et de suivre la parole avec la plume. Nous ignorons en quoi consiste précisément cet art ; mais il a été, depuis quelques années, renouvelé parmi nous, sous les noms de *tachygraphie* et de *sténographie*.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX EVENENEMENS, ET DES PERSONNAGES LES PLUS ILLUSTRES DE L'HISTOIRE ROMAINE.

QUATRIEME EPOQUE.

Loi de Moyse, avant Jésus-Christ, 1491

Enée en Italie, 1202 — Fondation d'Albe, 1107

PREMIERE PARTIE DE LA 5e. EPOQUE.

Dédicace du temple de Salomon, 1005

Naissance de Romulus, 773 — Romulus bâtit Rome, 753

SECONDE PARTIE DE LA 5e. EPOQUE.

Ruine du Royaume d'Israël, 718

Numa, 715
Tullus Hostilius, 672
Ancus Marcius, 640
Tarquin-l'Ancien, 616
Servius Tullius, 578

Temple de Janus, fermé, 710. Fondation de Tarente, 707. —de Messine, 670. Combat des Horaces et des Curiaces, 669. Fondation de Byzance, 664.—d'Ostie, 627. Ruine de Ninive, 602. Alcée, Sapho, 600. Solon, 590. Anacréon, Esope, 570. 1er. dénombrement, 566.

PREMIÈRE PARTIE DE LA 6e. ÉPOQUE.

Fin de la captivité de Babylone, 536

Tarquin-le-Superbe, 534
Rome République; premiers Consuls, 509
1er. traité avec Carthage, 509
Guerre contre Porsenna, 508
1res. Saturnales, 498
1er. Dictateur, 497
1ers. Tribuns du peuple, 493
1re. Loi agraire, 486
1ers. Jeux séculaires, 456
Lois de Solon à Rome, 451
Décemvirs, 451
Tribuns militaires, 445
1ers. Censeurs, 443
1ers. Questeurs, 443

Pythagore, Milon, Confucius, 535
Simonide, 520
Militiade, Gélon, 490
Coriolan, 489
Thémistocle, 470
Quintius-Cincinnatus, 458
Invention de la tortue et du bélier, 441
Hérodote, 440. Thucydide, Pindare, Périclès, 430. Sophocle, Euripide, 420
Hippocrate, Socrate, Alcibiade,

On commence à payer les troupes, 406	Denys le tyran, 405 Camille, 390
Rome prise par les Gaulois, 387	Epaminondas, Xénophon, 370
1ers. Préteurs, 1ers. Ediles, 367	Platon, 360
1res. Lois somptuaires, 358	Incendie du temple d'Ephèse, 356
Guerre de 49 ans contre les Samnites, 343	Timoléon, 350. Manlius, Torquatus, Décius, 340

DEUXIEME PARTIE DE LA 6e. EPOQUE.

Entrée d'Alexandre le Grand à Jérusalem, 332

	Guerre du Péloponnèse, 331
Fourches Caudines, 321	Démosthène, 330
Voie Appienne, 312	Papirius-Cursor, 320
1er. cadran solaire à Rome, 293	
Toute l'Italie soumise jusqu'au Pô, 290	Curius, 290. République des Achéens, 284
Guerre contre Pyrrhus, 280	Fabricius, 280
1re. monnaie d'argent à Rome, 269	
1re. guerre punique, 264	Régulus, 256. Aratus, 250. Fonda-

Fin de la Guerre, 241	tion de Brindes, 244
1ers. Théâtres à Rome, 339	
Temple de Janus, fermé, 235	Archimède, 220
2e. Guerre punique, 218	Annibal, 218. Fabius, 217
Bataille de Cannes, 216	
Prise de Syracuse, 212	Marcellus, 212
Fin de la Guerre, 202	1er. Scipion l'Africain, 202
Guerre contre Philippe, 200	Plaute, 200. Caton-le-Censeur, 199
Guerre contre Antiochus-le-Grand, 192	Philopémen, 190
Guerre contre Persée, 171	Massinissa, Polybe, 170

TROISIEME PARTIE DE LA 6e. EPOQUE.

Persécution d'Antiochus, 170

3e. guerre punique, 149	Paul-Emile, 168 Térence, 150
Ruine de Carthage et de Corinthe, 146	2e. Scipion-l'Africain, Lélius-le-Sage, Viriatus, 146
Asservissement de la Grèce, 146	

Ruine de Numance, 133	Fondation d'Aix, 124
Troubles des Gracques, 133 et 121	—de Narbonne, 122
Guerre contre Jugurtha, 112	
Guerre contre les Cimbres, 105	
Guerre Sociale, 90	
1re. guerre contre Mithridate, 88	
Guerre civile entre Marius et Sylla, 88	Sertorius, 77
2e. Guerre contre Mithridate, 74	Spartacus, 73. Lucullus, 70
Mort de Mithridate, 63	Hortensius, 65
Conjuration de Catilina, 63	Cicéron, 63
1er. Triumvirat, 60	Crassus, 60
Conquête des Gaules, 58	
Guerre contre les Parthes, 53	
Guerre civile entre César et Pompée, 49	Réformation du Calendrier, 45
Mort de César, 44	
2e. Triumvirat, 43	Fondation de Lyon, 43. Antoine, Salluste, Varron, 40

Bataille d'Actium, 31	Ventidius, 39. Agrippa, Mécène, 31
	Cornélius-Népos, Virgile, Horace, 30
Auguste, Empereur avant Jésus-Christ, 31	Temple de Janus fermé, 10. Guerre en Germanie, 7

PREMIERE EPOQUE MODERNE.

Naissance de J. C. l'an du monde, 4004

	Ovide, Tite-Live, Phèdre, 10
Tibère après J. C. 14	Arminius, Germanicus, 16. Séjan, 25
Claude, 41	Quinte-Curce, 50
Néron, 54	Britannicus, 55. Corbulon, Sénèque, Pline, 60
Galba, 68. Othon, Vitellius, Vespasien, 69	Incendie de Rome, 64. Ruine de Jérusalem, 70. Eruption du Vésuve, 79. Quintilien, 80. Agricola, 84
Titus, 79	
Domitien, 81	
Nerva, 96. Trajan, 98	Tacite, Pline-le jeune, 100. Guerre contre les Daces, 103.—contre les Parthes, 106

SECONDE EPOQUE.

EMPIRE D'ORIENT.		EMPIRE D'OCCIDENT.	
Principaux Empereurs.		*Principaux Empereurs.*	
Arcadius,	395	Honorius,	395
Théodose le jeune,	408	Constance,	421
Marcien,	450	Valentinien III,	425
Zénon,	474	Maxime,	455
Justinien,	527	Avitus,	455
Tibère II,	578	Majorien,	457
Maurice,	582	Sévère,	461
Héraclius,	610	Anthémius,	467
Constantin Pogonat,	668	Olybrius,	470
Léon-l'Isaurien,	716	Glycère,	473
Irène,	780		
Léon - l'Arménien,	813	Julius-Népos,	474
Basile Macédonien,	867	Romulus - Augustule,	475
Zimiscès,	969	Fin de l'Empire d'Occident,	476
Alexis Commène,	1081		
Jean Commène	1118		
Manuel Commène,	1148		
Théodore Lascaris,	1204		
Michel Paléologue,	1260		
J. Cantacuzène,	1341		
Fin de l'empire d'Orient,	1453		

N. B. Les dates marquent le temps où les Personnages cités dans cette table, ont été le plus célèbres : pour les princes, elles désignent le commencement de leur règne.

Fin de la Table chronologique.

TABLE

DE L'HISTOIRE ROMAINE, PAR DEMANDES.

Origine des Romains.

République Romaine.

Mœurs et Coûtumes des Romains.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LIEUX CITES DANS CET OUVRAGE QUI ONT CHANGE DE NOMS OU QUI N'EXISTENT PLUS.

Achaïe.—*Livadie* (Grèce).
Actium.—*Cap Figalo* (Livadie).
Agrigente.—*Girgenti-Vecchio* (Sicile)
Albe.—*Palazzolo* (Campagne de Rome).
Allia.—*Aia*, rivière d'Italie.
Amide.—Diarbekir (Arménie).
Aquitaine.—Pays qui s'étendait entre les Pyrénées et la Garonne (France).
Artaxate.—Ruines, au sud d'Erivan (Arménie).
Asie-Mineure.—Tous les pays situés entre la mer Noire et la Méditerranée.
Assyrie.—*Kurdistan* (Turquie d'Asie).
Babylone.—Ruines, près de Hilla, sur l'Euphrate.
Bagrada.—*Mesjarda*, riv. d'Afrique, qui se jette dans la Méditerranée au nord de Tunis.
Belgique (Gaule).—*Belgique* avec cette partie de la France située au nord de la Seine et de la Marne.
Bosphore.—*Détroit de Constantinople.*
Campanie.—*Terre de Labour* (royaume de Naples).
Capoue.—Ruines, à 1 lieue de la nouvelle Capoue (Italie).
Caprée.—*Capri*, île de la Méditerranée.
Carres.—*Haran*, dans l'Algezireh (Turquie d'Asie).
Carthage.—Ruines, près de Tunis (Afrique).
Caudium.—*Ariola* (royaume de Naples).
Celtique (Gaule).—*France.*
Césarée.—*Kaisarieh* (Turquie d'Asie).
Chéronée.—*Caprena* (Livadie).
Cimbres.—Peuple du nord de l'Allemagne.
Cisalpine (Gaule).—*Piémont* et *Lombardie.*
Clusium.—*Chiusi* (Toscane).
Clypéa.—*Ak-Libia*, ville de la Barbarie (Afrique).

partie du Comté de Foix, le Roussillon, la Provence, le Dauphiné, et la Savoie.

Nicée.—*Isnik* (Anatolie).

Nicomédie.—*Isnikmid* (Anatolie).

Nisibe.—*Nisbin* dans l'Algezireh (Turquie d'Asie).

Numance.—Ruines, près des sources du Douro (Espagne).

Numidie.—Partie orientale du royaume d'Alger.

Orchomène.—Ruines, près de la ville de Livadie (Grèce).

Palmyre.—Ruines, en Syrie.

Parthes.—Peuple qui habitait d'abord le Khoraçan (Perse).

Péluse.—Ruines, près de Damiette (Egypte).

Pénée.—*Salampria*, rivière de Thessalie.

Pharsale.—*Farsa*, en Thessalie.

Philippes.—*Philippi* (Macédoine).

Phocée.—*Foilleri* (Anatolie).

Pont.—Grande contrée de l'Asie-Mineure, située entre la mer Noire, l'Arménie, et la chaine centrale du Taurus.

Pont-Euxin.—*Mer Noire.*

Quades.—Peuple barbare, qui habitait la rive gauche du Danube.

Rubicon.—*Fiumesino*, petite rivière qui se jette dans le golfe de Vénise, au-dessus de Rimini.

Sabins.—Peuple dont le pays était situé entre l'Apennin, le Tibre, et le Teverone.

Sagonte.—*Morviedro*, en Valence (Espagne).

Samnites.—Peuple dont le pays était situé entre le golfe de Venise au nord-est, et la Campagne de Rome avec une partie de la Terre de Labour au sud-ouest.

Séleucie.—Ruines, sur la rive droite du Tigre, vis-à-vis celles de Ctésiphonte.

Sirmium.—*Sirmich*, en Esclavonie (Autriche).

Siscia.—N'existe plus. . . .était située à l'embouchure du Kulp, rivière qui se jette dans la Save.

Teutons.—Peuple du nord de l'Allemagne.

Thessalonique.—*Saloniki*, en Macédoine.

Thrace.—*Romanie* (Turquie d'Europe).

ERRATA.

Pour			page
Liris...........	lisez....	Siris..................	48
4 ou 5 cents......	"	4 ou 5 mille..........	207

379 - 20—

35°°

324

1900

